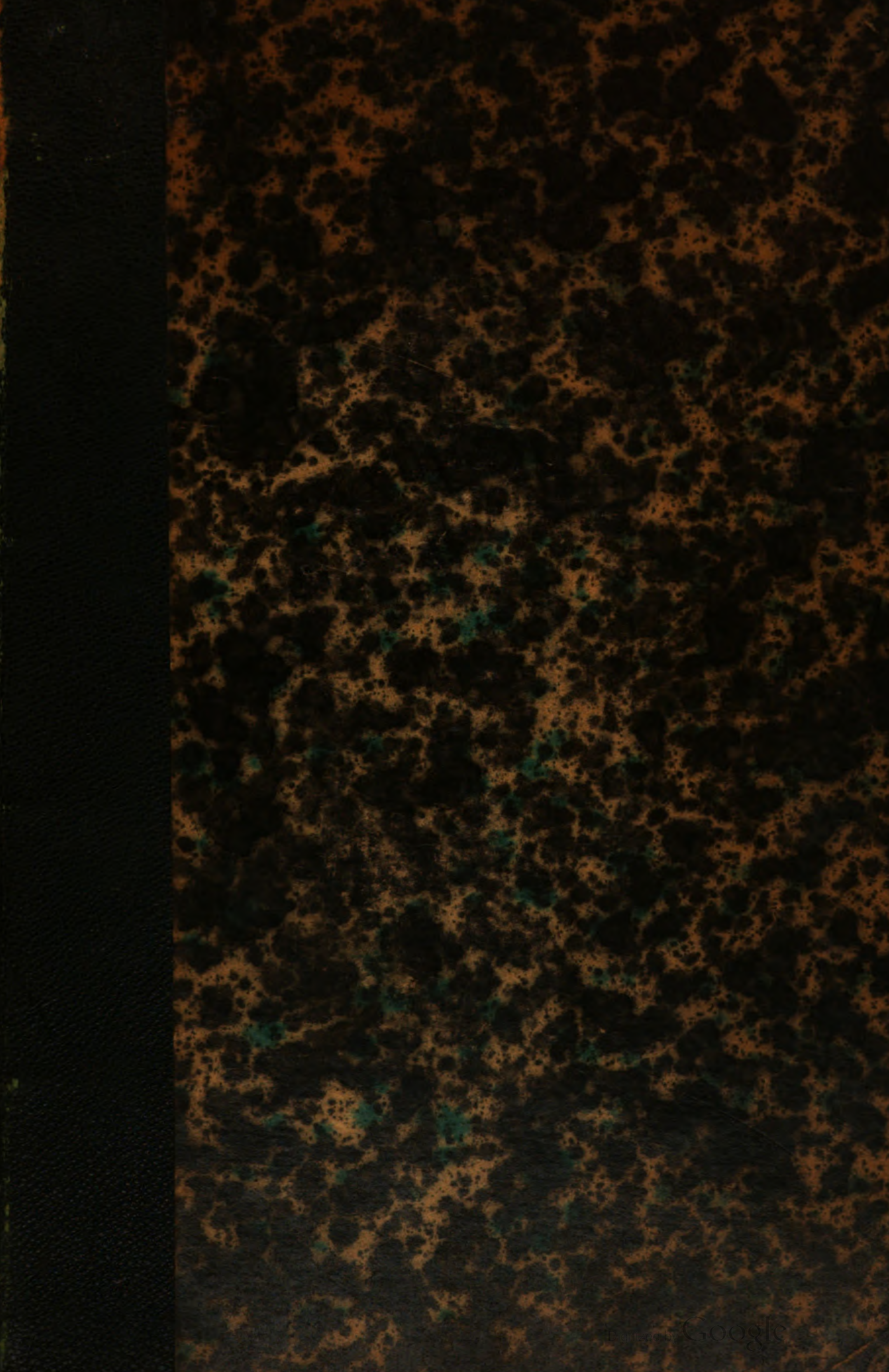
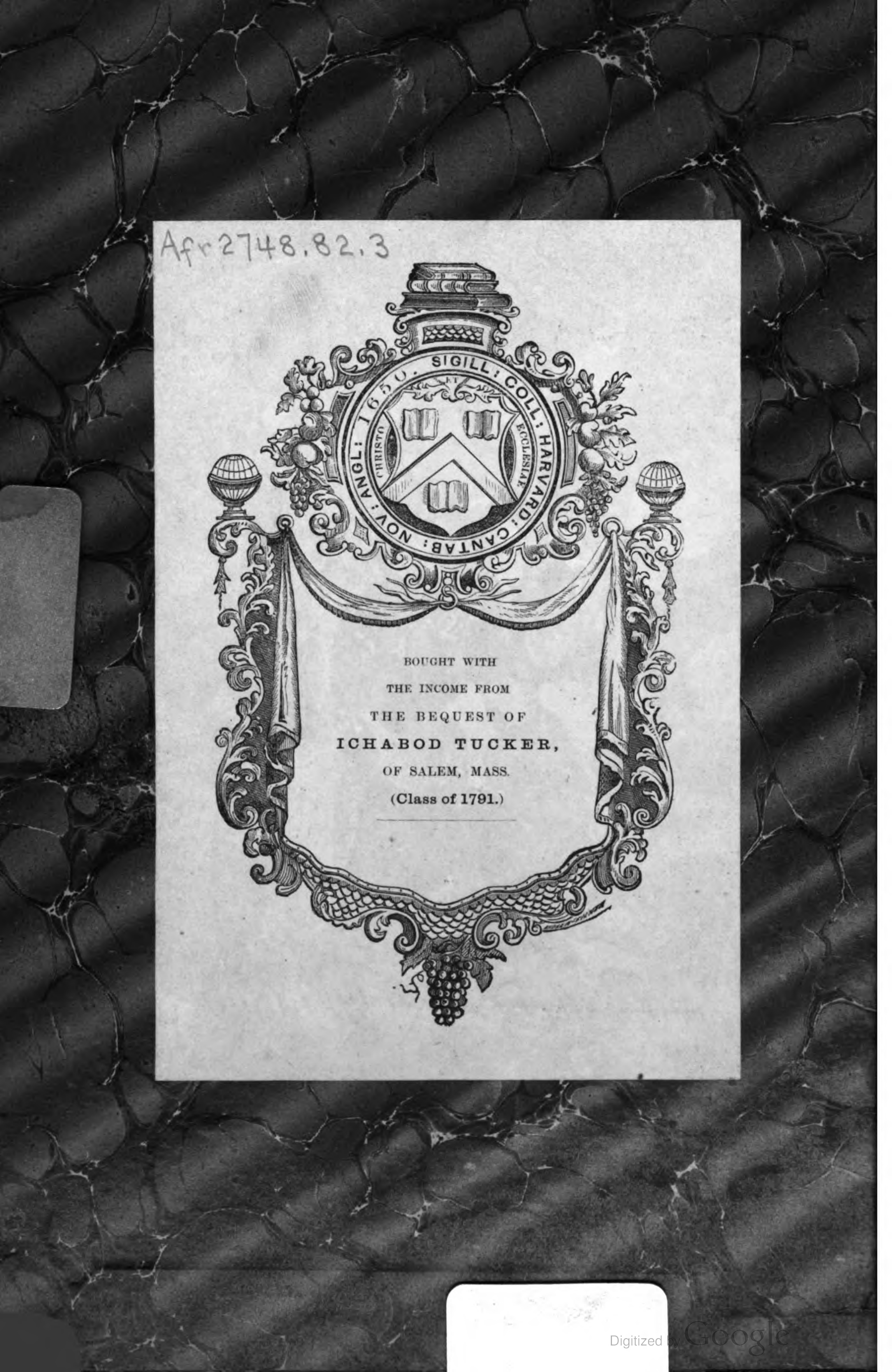
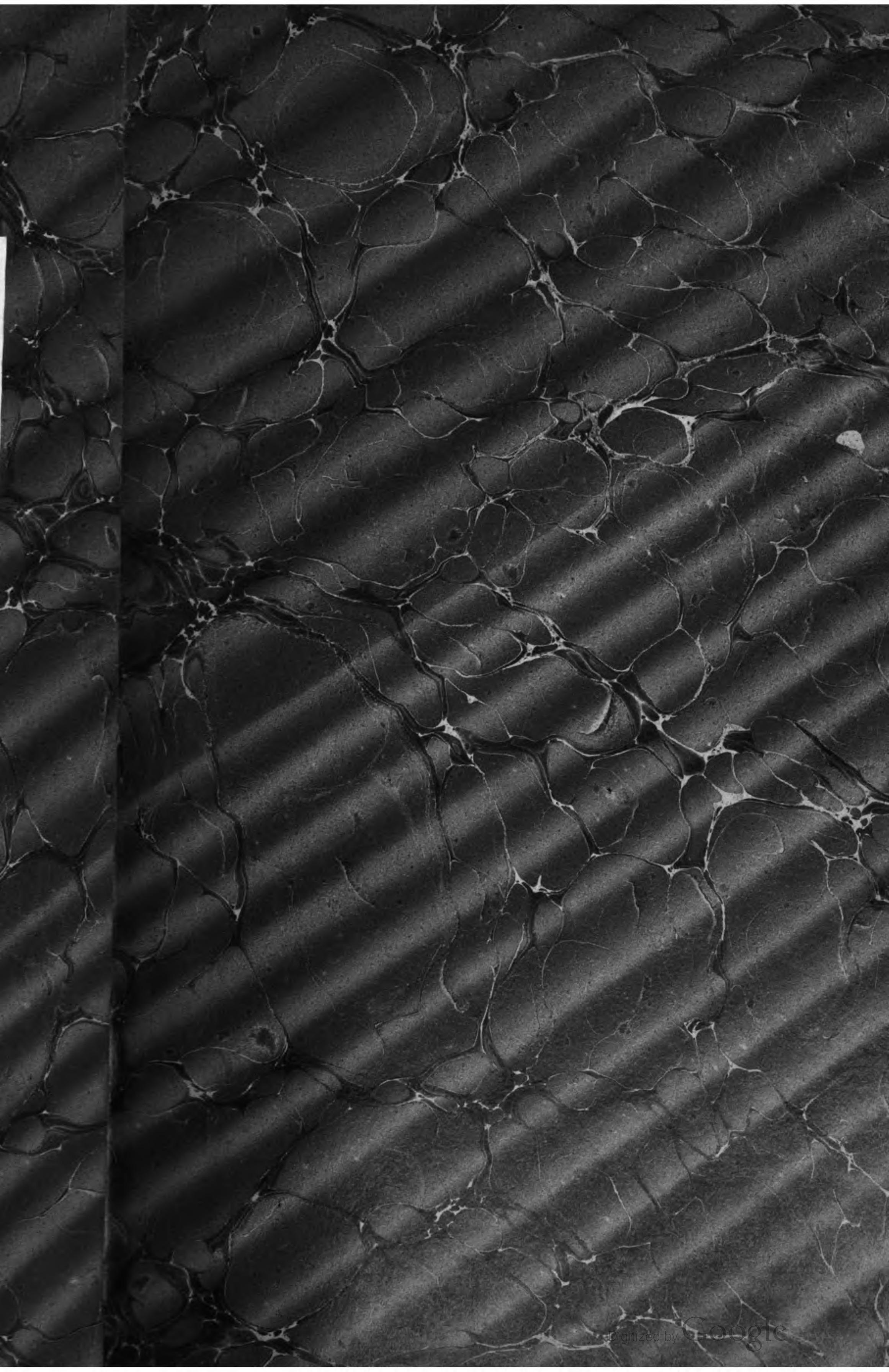



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LES TIRAILLEURS ALGÉRIENS

DANS LE SAHARA

RÉCITS

FAITS PAR TROIS SURVIVANTS

DE LA

MISSION FLATTERS

ET RECUEILLIS PAR

F. PATORNI

INTERPRÈTE MILITAIRE

La société humaine ne vit que des sacrifices de ses membres au bien général.

(LAMARTINE).

CONSTANTINE
IMPRIMERIE L. MARLE
RUE D'AUMALE, 1

PARIS
CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR
RUE JACOB, 5

1884

#

LES TIRAILLEURS ALGÉRIENS

DANS LE SAHARA

RÉCITS

FAITS PAR TROIS SURVIVANTS

DE LA

MISSION FLATTERS

ET RECUEILLIS PAR

F. PATORNI

INTERPRÈTE MILITAIRE

La société humaine ne vit que des sacrifices de ses membres au bien général.

(LAMARTINE).

CONSTANTINE
IMPRIMERIE L. MARLE
RUE D'AUMALE, 1

PARIS
CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR
RUE JACOB, 5

1884

PRÉFACE

La mission Flatters avait pour but de faire entrer dans la réalité des faits la conception du chemin de fer trans-saharien, idée vulgarisée par M. l'ingénieur Duponchel.

Une première expédition partie de Biskra le 7 février 1880, dut rebrousser chemin le 21 avril, sur la route de Rat.

Cet insuccès fut attribué notamment au peu d'action des chefs sur un personnel recruté en majorité chez les Chaneba. Aussi adjoignit-on à la seconde expédition un fort contingent militaire pris parmi les indigènes des 1er et 3e régiments de Tirailleurs.

Aidée de ces auxiliaires rompus à la discipline, la mission commença sous d'heureux auspices. Quelle que soit la cause de la catastrophe finale, circonstances malheureuses ou fautes commises, les soldats ont fait jusqu'au bout leur devoir.

Ils étaient quarante-cinq en quittant Ouargla;

il en est revenu onze. Les autres moururent de fatigue, de faim, d'insolation, ou par le poison; les plus heureux furent tués à l'ennemi. Peut-être quelques-uns sont encore aujourd'hui prisonniers des Touareg.

Pendant cette rude campagne qui mit en relief leurs qualités militaires, ils ont bien mérité l'éloge que leur a décerné un de leurs anciens officiers supérieurs :

« Troupe excellente, fidèle, commode, intelli-
« gente, extrêmement maniable pour qui la
« comprend, respectueuse et soumise envers les
« officiers français, ceux surtout qui savent par-
« ler sa langue, qui s'occupent d'elle, et qui lui
« montrent de la sollicitude. » — (Colonel Trumelet, *Les Français dans le Désert*, p. 230.)

La mission Flatters ajoute une belle page au Livre d'or des Tirailleurs algériens.

Quatre des survivants appartiennent au régiment de Constantine. Ce sont les seuls qu'il nous a été donné d'interroger. Un d'eux n'a rapporté que des choses sans suite, absolument dénuées de tout intérêt. Les trois autres dépositions sont scrupuleusement reproduites, sous la responsabilité de leurs auteurs.

Le récit est accompagné de notes formant une sorte de commentaire continu, empruntées à Barth, Bresnier, Margueritte, Bou Derba, ainsi qu'à MM. Hanoteau, Duveyrier, de Colomb, Trumelet, Soleillet, Largeau, etc.

Tunis, le 11 avril 1883.

Ire RELATION

Relation d'Ahmed ben Messaoud ben Djerima, originaire de Ksar Et-Tir, tribu des Rira Ed-Dahra, territoire de Sétif, et soldat au 3e Régiment de Tirailleurs algériens, n° mle 2759.

Un autre Ahmed ben Messaoud, originaire de Biskra, et appartenant au même régiment, succomba dans l'expédition.

I

ÉTAT DU PERSONNEL DE LA MISSION

RÉUNIE A LAGHOUAT EN NOVEMBRE 1880.

1° Onze Français : Colonel Flatters, — Capitaine Masson, — Lieutenant de Dianous de la Perrotine, — Guiard, Médecin Aide-Major de 1re classe, — MM. Béringer, Roche et Santin, Ingénieurs, — Maréchaux des Logis Dennery, (3e Chasseurs de France) et Pobéguin (3e Spahis), — le cuisinier Paul, et Louis Brame, ordonnance du Colonel.

2° Cinquante tirailleurs algériens, appartenant moitié au 1er Régiment, moitié au 3e Régiment.

3° Les chameliers recrutés chez les Oulad Naïl de Djelfa, Larba de Laghouat et Chaneba (1).

4° Guides et interprètes : Ben-Smaïl, de La-

(1) La tribu des Chaneba se divise en trois grandes fractions :
Chaneba El-Mouadi, d'El-Goléa ; Chaneba Berazga, de Metlili, et Chaneba Bou-Rouba, d'Ouargla. On écrit ordinairement *Chamba* parce que l'orthographe française veut que le *n* muet se change en *m* devant un *b* ou un *p*. Mais il n'y a point lieu d'appliquer ici cette

ghouat ; Si Mohammed ben El-Hadj Radja, zaoui (1) des Oulad Sidi Ech-Cheikh; Serir ben Ech-Cheikh et Cheikh ben Bou Djema, cavaliers Chaneba; trois Touareg (2), dont un nommé Hamma; le jeune nègre Mohammed, originaire de Timbouktou, domestique à Laghouat, et surnommé Bou-Lefa, vu sa dextérité à s'emparer impunément de la dangereuse vipère à cornes appelée *lefa* (3).

règle, le *n* du mot Chaneba étant suivi d'une voyelle. La substitution du *n* au *m* a déjà été faite, notamment par MM. Duveyrier et Trumelet. Telle est du reste la prononciation arabe.

(1) On appelle *zoua*, au singulier *zaoui*, des marabouts constituant une sorte de noblesse religieuse. Ils sont nombreux dans le Touat, où une oasis porte le nom de Foggarat Ez-Zoua. Sidi Ech-Cheik, – dont le mausolée vient d'être détruit par les colonnes du Sud oranais, — descendait, dit-on, du calife Abou-Bekr, beau-père du prophète; il était donc de la plus haute noblesse musulmane, après celle des Chérifs issus directement du prophète par les femmes. (Gal De Colomb, *Oasis du Sahara*, p. 12 et 95).

(2) Le mot *Touareg* n'a pas encore été expliqué d'une manière satisfaisante. Peut-être est-ce un sobriquet analogue à celui que les Arabes ont reçu de leurs voisins Berbères. Ceux-ci, comparant les sons rudes de la langue arabe aux hennissements saccadés du cheval, ont donné au peuple qui la parle le surnom de Ikhamkhamene. Les Touareg se nomment eux-mêmes, suivant les localités, Imouchar, Imouhar, Imajerene, Imazirene, et leur langue s'appelle *tamachek* ou *tamahek*. (Gal Hanoteau, *Grammaire Tamachek*, p. VII et VIII).

(3) Le *céraste*, dont la morsure est le plus souvent mortelle. Une cautérisation extrêmement énergique et instantanée peut seule éviter des accidents. Les

L'effectif total s'élevait à une centaine d'hommes. Tirailleurs et chameliers étaient répartis en six escouades :

1re escouade, commandée par			de Dianous,
2e	—	—	Masson,
3e	—	—	Dennery,
4e	—	—	Guiard,
5e	—	—	Roche,
6e	—	—	Pobéguin.

Un tirailleur du 3e régiment tombe malade à Laghouat.

La mission quitte cette place le sixième jour après la grande fête musulmane dite Aïd el-Kebir (1), — 18 novembre 1880. — Les chameaux de l'État portaient le personnel et les bagages, le colonel seul était à cheval.

Arabes du Sud en sont tellement convaincus, que quelques-uns ont assez d'énergie pour faire l'ablation de la partie qui entoure l'endroit où ont pénétré les crocs du reptile. (Gal Marguerite, *Chasses de l'Algérie,* p. 294).

La vipère cornue se nomme *tachchelt* en tamachek.

(1) L'*Aïd el-Kebir* ou grande fête, se nomme *Ngoumeri Laïabe* dans l'idiôme du Bornou, et l'*Aïd es-Serir* ou petite fête, *Ngoumri-Ascham*. (Dr Barth, *Excursion au Kanem*).

L'Aïd el-Kebir s'appelle aussi *Aïd el-Korbane* (fête du sacrifice) et *Aïd el-Adha* (fête des victimes), toute famille musulmane étant tenue alors de sacrifier des moutons, en commémoration du sacrifice d'Abraham. Le onzième mois se nomme vulgairement *El-Djeleb* (les troupeaux), à cause des moutons que l'on se procure pour célébrer l'Aïd el-Kebir qui commence le 10e jour du 12e mois.

Tout le monde voyage en tenue bourgeoise; une seule fois, à Ouargla, les officiers mirent leurs uniformes. Les tirailleurs, vêtus de leurs effets de toile dissimulés sous des burnous, étaient armés de mousquetons d'artillerie, de revolvers d'ordonnance, et de sabres-baïonnettes série Z. Les chameliers avaient le sabre et le mousqueton, sans revolver.

On atteint Guerara en dix étapes (27 novembre), Negoussa (1) deux jours après (29 novembre), et le lendemain matin la mission fait son entrée à Ouargla, où elle s'arrête quatre jours (30 novembre - 4 décembre).

Les chameaux malingres et fatigués sont renvoyés à Laghouat. On en achète d'autres sur place (2) et on fait provision de dattes, huile, beurre, miel, pois chiches, blé, orge, outres d'eau. Sauf le cuisinier et l'ordonnance, tous les Français reçoivent des *mehara* (3) ou dromadaires de selle. Il n'y a d'autres chevaux que les trois juments du colonel.

(1) De Negoussa à Ouargla, on compte 24 kilomètres.

(2) Lors de son premier voyage (février 1880), le colonel forma à Ouargla, pour l'achat des chameaux, une commission de 7 membres, qui ne fonctionna pas moins de huit jours, et se munit aussi de bâts, cordes, tellis, etc.

(3) Le *mehari,* pluriel *mehara*, porte le nom d'*areggane*, pluriel *iregganene,* en tamachek. Cette langue renferme, comme l'arabe, un très-grand nombre de

Deux tirailleurs du 3[e] régiment restent malades à Ouargla, mais la mission se grossit de cinq personnes : les Chaneba Ali ben Debba et El-Ala, frère de Serir; Mohammed ben Bel-Rits, cavalier de l'aga (1) d'Ouargla; Si Abd El-Kader ben Hamida, mokaddem (2) de la zaouia (3) de Temacine (4), et Saci ben Chaïb, son serviteur. Si Abd

mots pour désigner tout ce qui se rapporte au chameau, aux différentes époques de sa vie, à ses habitudes, à son harnachement. Aucun de ces mots n'appartient à l'arabe. Le chameau ordinaire s'appelle *amis* ou *amnis,* pluriel *imnas*, et la femelle de charge *talemt,* pluriel *toullemine*. (G[al] HANOTEAU, *Grammaire tamachek*, p. XX et XXI.)

(1) *Aga* signifie, dans la langue des Mogols et dans celle des Khovarezmiens, un homme puissant, un seigneur, un commandant; c'est ce dernier sens qu'il a en turc. (D[r] HERBELOT, *Bibliothèque orientale*.)
Les Turcs et les Arabes prononcent *ara*, avec un *r* grasseyé. En Algérie, l'aga est un fonctionnaire commandant à plusieurs caïds.

(2) Le *mokaddem* est le chef d'une corporation ou confrérie religieuse. *Mokaddem* voulant dire : littéralement « antérieur, placé en avant, » l'étymologie est la même que celle de notre mot « prieur, » dérivé de « *prior* » plus avant.

(3) On nomme en Algérie *zaouia* (angle, coin), une petite mosquée ou chapelle où se trouve le tombeau de quelque marabout ou saint que l'on vient visiter dévotement à certains jours déterminés. Ces espèces de chapelles ont souvent dans leur dépendance immédiate un cimetière, ainsi qu'une école où l'on professe quelquefois l'enseignement arabe supérieur. (BRESNIER, *Chrestomathie arabe,* p. 282.)

(4) Temacine est à vingt kilomètres sud-ouest de Tougourt. La zaouia appartient à l'ordre des Tedja-

El-Kader, vieillard de taille moyenne, à barbe grise et au teint basané, devait prêter à l'expédition l'appui moral de son influence religieuse (1).

Départ d'Ouargla le 4 décembre. Dès lors on abat les tentes au lever du soleil, et on marche jusqu'à une heure ou deux heures de l'après-midi. Le colonel, dont on vante le courage, prenait la tête avec les guides. Il montait une admirable jument grise pouvant rester facilement deux jours sans boire, et que son ancien maître, Ben Harz Allah, n'avait cédée à Laghouat que une somme de deux mille francs. Le colonel était assez sobre, mangeait peu de viande, mais consommait beaucoup de chocolat. Tout le monde suivait à pied ou à dos de chameau, et le maréchal des logis Dennery surveillait les retardataires et les traînards. Les ingénieurs faisaient des levés de terrains à vue, et arrivés à l'étape, coordonnaient et complétaient leurs notes et leurs croquis.

L'aga Abd El-Kader ben Amar accompagne la mission, et envoie quelques hommes en avant pour approprier les puits.

Marche dans une plaine un peu sablonneuse,

djna. Une succursale existe chez les Touareg sous le nom de Temacinine, à peu près à moitié route entre Tinsalah et Redamès.

(1) L'influence politique et religieuse de Temacine se fait sentir jusque sur les rives du Niger. (SOLEILLET, *Voyage à l'oasis d'In-Çalah*, p. 12.)

et arrivée à *Haci El-Djedid* (1) « le puits neuf »; de là on s'engage dans une vallée où croissent le *dis* (2), et les espèces de tamaris dites *tarfa* et *etsl* (3). Le pays devient de plus en plus sablonneux.

Au bout de quelques jours, l'aga reprend la route d'Ouargla.

Rencontre de trois jeunes chameaux égarés, et ramenés par la 6e escouade.

16 décembre.— Arrivée à *Haci Sidi Abd El-Hakem* « puits de monseigneur Abd El-Hakem » (4).

(1) *Haci* est proprement un amas d'eau de pluie qui se forme sous le sable ; par suite, un puits dans un endroit sablonneux.

(2) *Dis* (*arundo festucoïdes*), plante fourragère poussant en gros gazons touffus sur le flanc des montagnes. (Cel TRUMELET, *Les Français dans le Désert*, p. 134.)
Comme le dis du Tell, celui du Sahara croît en touffes épaisses, et couvre de grands espaces. Ses feuilles droites, vertes, servent également à la nourriture des troupeaux. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 203.)

(3) *Tarfa* (*tamarix gallica*) et *etsl* (*tamarix articulata*). Ces deux essences portent en tamachek le nom de *tabarkat*. « Comparez le nom tunisien de Tabarka. »

(4) Même point que Haci Inifel.
17 décembre. — « Je vous écris de Haci Inifel, à 120 kilomètres au sud d'El-Goléa, à 330 kilomètres au sud-ouest d'Ouargla, sur l'Oued Mia, soit à mi-chemin d'Ouargla à Tinsalah. Nous avons fait 650 kilomètres en caravane depuis Laghouat. — Quel affreux pays ! Sept et huit jours consécutifs sans eau ! Et quand on arrive à un puits, il faut le déboucher et y travailler pendant des heures pour parvenir à faire boire bêtes et gens ! » (*Lettre du Cel Flatters à sa femme.*)

De nombreux tamaris croissent aux alentours; d'un côté s'élève une petite montagne, de l'autre s'étendent des sables. Le corps de Sidi Abd El-Hakem repose dans une mosquée de construction arabe, surmontée d'une coupole autour de laquelle règne une terrasse assez large pour permettre d'y circuler. Il n'y a point de desservant attaché à l'établissement, mais de temps en temps les descendants du saint viennent recueillir les dons déposés sur sa tombe par la piété des fidèles. Les membres de la mission ne faillirent point à cet usage; un foulard de soie fut l'offrande du colonel.

L'eau étant insuffisante, on dut creuser profondément. Les hommes chargés par l'aga de nettoyer les puits repartent pour Ouargla, emmenant les bêtes trouvées la veille, et une jument que le colonel échange contre plusieurs chameaux. C'était une grande et svelte jument blanche, aux jambes et aux crins teints de henné, bête de prix achetée à un Mezabite de Laghouat.

Départ le 19 décembre. — Sept jours de marche dans un pays sablonneux et raviné amènent la mission le 25 décembre à un puits assez profond, dit Haci Insokki (1).

(1) « L'Oued Insokki, affluent de l'Oued Mia, était inconnu..... Pour le moment nous sommes à 550 kilomètres S.-O. d'Ouargla, à 200 kilomètres E.-N.-E. de Tinsalah. Le pays est montagneux, très-difficile; les oued très-encaissés coulent en moyenne tous les trois ans. Si on passe en dehors des oued, on a le

Le colonel dépêche un de ses guides à El-Hadj Abd El-Kader, un des principaux personnages de Tinsalah (1).

Trois bergers de Foggarat, oasis voisine de Tinsalah, faisaient paître à Haci Insokki; ils offrirent des moutons moyennant vingt-cinq francs pièce (2), ce qui fut trouvé trop cher. — Pen-

rocher mouvementé nu et aride, sans compter les gros accidents de terrain; si on passe dans les lits d'oued, on peut être emporté, le cas échéant, par une crue. Vous voyez que, pour un chemin de fer, ce n'est pas très-praticable.

« La marche est fort pénible pour le moment : très-froid la nuit, très-chaud le jour. Il n'a pas plu depuis longtemps; nos chameaux trouvent peu à manger, et nous en perdons quelques-uns en route. » (*Lettre du Cel Flatters à sa femme.*)

(1) L'In-Salah de nos cartes. Nous conservons aux noms propres la prononciation locale donnée par les narrateurs.

Tinsalah est le chef-lieu du Tidikelt, la principale circonscription du Touat.

Une foule de noms de localités commencent par *tin*. *Ti* est en tamachek le pronom démonstratif féminin pluriel, et la préposition *n* indique le génitif, comme dans tous les dialectes berbères. *Tin* a donc la signification de « celles de » sous-entendu un nom féminin pluriel. (Gal Hanoteau, *Grammaire tamachek,* p. 27.)

Aucun document ne mentionne Tinsalah avant le quinzième siècle, et ses habitants ne font remonter sa fondation qu'à 200 ans. Cette ville est, à vol d'oiseau, à peu près à une égale distance de Timbouktou, de Mogador, de Tanger, d'Alger et de Tripoli. (Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, p. 290 et 296.)

(2) Les Chaneba de Metlili vendent leurs moutons pour le Touat de vingt à trente francs, et les chèvres de dix à quinze francs. (Soleillet, *Voyage à l'Oasis d'In-Çalah*, p. 127.)

2

dant la nuit, le narrateur Ahmed ben Messaoud étant de faction, crut apercevoir des voleurs et fit feu. Tout le monde accourut, et on battit le pays jusqu'au matin. Le lendemain, Ahmed entra au service particulier du colonel (26 décembre).

28 décembre. — Bivouac dans une plaine auprès de trois puits ruinés, dont l'eau est noirâtre et impotable; à gauche s'élèvent deux beaux talha (1), et non loin commence une double chaîne de montagnes s'écartant dans deux directions divergentes.

Les tirailleurs Hammou ben Messaoud et Mohammed ben Hammich gravirent la principale, haute d'environ 200 mètres. Ils aperçurent au loin une caravane en marche, mais furent peu à peu enveloppés d'une brume épaisse.

L'alerte est donnée pendant la nuit par un bruit inexpliqué (2), de la force d'un coup de canon. Ce phénomène est fréquent, dit-on, là où

(1) *Talha* « *acacia arabica* ou *gummifera* » et *absak* en tamachek.

Cet arbre atteint environ trois mètres d'élévation sous branche, et un mètre de circonférence. Il produit une gomme que les Touareg emploient comme comestible. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 164.)

(2) « Pendant que je prenais un dessin de la vue du lac, j'entendis sous l'eau et dans la direction de l'Est, une détonation semblable à un coup de tonnerre lointain. Un des indigènes présents me dit que ce phénomène se reproduisait souvent, et que le bruit souterrain venait presque toujours du côté Est ou Sud-Est du lac, où les hautes dunes s'élèvent à pic

reposent les restes d'un saint vénéré qui manifeste ainsi sa présence et son pouvoir. On fit des patrouilles comme la nuit précédente.

1er janvier. — Jusqu'à onze heures du matin, marche parallèle à la chaîne de montagnes précitée, puis on entre dans les sables. Étape à *Haci El-Meceggwem* (1).

A quelques mètres du puits, une mosquée en ruines renferme le tombeau d'un saint musulman.

au-dessus des eaux. Je compris alors que le roulement entendu ne pouvait provenir que de l'éboulement des dunes de sable dans le fond du lac. Pendant les détonations, il ne paraît cependant aucun signe d'ébranlement extérieur, soit à la surface des eaux, soit dans les dunes. » (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 31.)

M. Duveyrier a aussi entendu plusieurs fois des coups de tonnerre.

(1) Haci El-Mecegguem est un puits dans une immense plaine, au débouché de la montagne de Tadmaït que nous avons complètement explorée. Nous sommes ici à 120 kilomètres S.-E. de Haci-Insokki et à 670 kilomètres d'Ouargla, par 2 degrés de longitude E. et 28 degrés de latitude N.; nous coupons l'itinéraire suivi par Rohlfs, en 1864, et nous nous retrouvons en pays inexploré, comme depuis Ouargla......

Haci El-Mecegguem n'est à personne; c'est le grand chemin, et si on établissait des limites fixes, il tomberait en partage aux Touareg. Triste pays en tous cas ! Désert de roches ou de sables; végétation à chameaux, c'est-à-dire, çà et là, dans des semblants de vallée, plantes plus ou moins ligneuses que broutent ces animaux. Les points d'eau sont éloignés de quatre à cinq jours, et encore faut-il parfois creuser soi-même des puits de plusieurs mètres de profondeur, pour arriver à faire une provision d'eau qui conduira au puits suivant. (*Lettre du Cel Flatters à sa femme.*)

D'un côté s'étend une plaine avec un bois de tamaris à l'horizon; de l'autre côté est une énorme montagne de sable.

Le puits étant à sec, on creusa toute la nuit, et l'eau ne commença à sourdre que le matin (2 janvier). Pendant ce travail, on saisit vingt-cinq chameaux venant boire sans conducteurs.

Abd El-Kader ben Bahria, tirailleur au 1er régiment, descendu au fond du puits, en est retiré avec une corde qui rompt sous son poids; dans sa chûte, il se casse le poignet gauche (1).

On mène paître les chameaux dans le bois de tamaris où campaient les propriétaires des bêtes saisies pendant la nuit. C'était la caravane aperçue l'avant-veille du haut de la montagne; elle se composait d'une dizaine d'hommes du Touat (2) revenant de Redamès. Bêtes et gens mouraient de soif, ayant trouvé le puits tari. On invita ces voyageurs à faire leur provision d'eau, et ils vendirent plusieurs kilogrammes de sucre et

(1) Cet homme, guéri par le docteur Guiard, est un des heureux qui ont revu leur pays.

(2) La confédération du Touat se compose de cinq groupes d'oasis : Meharza, chef-lieu Tabalkouza; — Gourara, chef-lieu Timimoun; — Aouguerout, chef-lieu Casbat El-Hamra; — Touat, chef-lieu Sba; — Tidikelt, chef-lieu Tinsalah. (Gal DAUMAS.— *Le Sahara algérien,* p. 275. Ouvrage fait par renseignements en 1844).

Ces oasis ont, du Nord au Sud, une centaine de lieues d'étendue.

D'après M. Duveyrier, le mot Touat est la forme berbère d'oasis.

une charge de dattes. On passa la journée ensemble et on soupa en commun.

3 janvier. — La caravane continue sa route vers Tinsalah, tandis que la mission fait séjour jusqu'au 6 janvier inclus.

Départ le 7 janvier, et arrivée le 9 à *Haci El-Hadjadj* « le puits des pélerins. » C'est un puits peu profond, sis au milieu de petites dunes où poussent le *guetof* (1) et le *drine* (2).

(1) Arbrisseau d'un glauque argenté, à tiges très rameuses, à feuilles deltoïdes entières. (C[el] TRUMELET, *Les Français dans le Désert*, p. 168.)

Cette plante (*atriplex halimus*, — *aramas*, en tamachek,) est recherchée par tous les animaux à cause de la saveur saline de ses jeunes pousses. Les Touareg récoltent ses graines qu'ils mangent en bouillie. Le bois de sa racine sert de brosse à dent; on lui attribue des vertus antiscorbutiques. On extrait de sa tige une soude appelée *melh el-guetof* « sel du *guetof*. » Cette plante frutescente, qui forme d'énormes buissons, est déjà commune sur les côtes de Provence. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 188 et 189.)

Ce serait le pourpier de mer provençal.

(2) Plante fourragère de la région des sables; par la longueur de sa paille et la forme de ses épis, elle ressemble beaucoup à l'avoine. On fait de la farine avec sa graine appelée *loul*. (C[el] TRUMELET, *Les Français dans le Désert*, p. 190.)

Le *drine* est appelé *toulloult* par les Touareg qui mangent sa graine en galette et en bouillie. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 204.)

Le *drine* produit un petit grain comme du millet, très menu et allongé. Dans le pays des Touareg, les fourmis récoltent ce grain et en font des réserves. Les pauvres vont à sa recherche et en font une sorte de farine; mais ils laissent quelques poignées de grains dans la fourmilière, pour que celle-ci puisse

Départ le 11 janvier, et arrivée le 16 à *Kaf Tlemsane* (1).

Au milieu de hautes roches escarpées est un étang large et profond, dit *Gueltat* (2) *Tlemsane*. Il n'est accessible que d'un côté, par une rampe raide et rocailleuse, impraticable aux chameaux. L'eau est bleue, transparente et extrêmement froide; on en remplit quatre outres par escouade. L'écho des rochers est des plus sonores.

La route s'allonge entre des sables et une chaîne de montagnes qui rejoint Ameguid (3). Les chameaux avancent avec peine sur un sol dur et pierreux.

18 janvier. — Arrivée à *Ameguid*, point remarquable par un ravin célèbre dans le pays. L'encaissement est parfois si profond, qu'en regardant de bas en haut on n'aperçoit qu'une raie du

subsister et refaire de nouveaux approvisionnements. (G[al] MARGUERITTE, *Chasses de l'Algérie*, p. 260.)

Chaque fourmilière donne environ de quoi remplir un *tebak*, plat en sparterie. (Interp[te] BOUDERBA, Rapport sur son voyage de Laghouat à Rat, pendant les mois d'août, septembre et octobre 1858.)

(1) On appelle *kaf* une côte à pic, un escarpement de rocher.

(2) On appelle *Gueltat* une excavation, une mare, une flaque d'eau potable, alimentée soit par une source, soit par les débordements d'un cours d'eau. (C[el] TRUMELET, *Les Français dans le Désert*, p. 230.)

(3) Le son *g* se change souvent en *j*, exemple : *Ameguid* et *Amejid*, nom de lieu. (G[al] HANOTEAU, *Grammaire tamachek*, p. 12.)

La carte de M. DUVEYRIER porte Amdjid.

ciel; du point culminant, au contraire, l'observateur ne distingue l'eau que comme un miroitement d'étoiles.

Il est remarquable que cette comparaison du narrateur (1) soit celle du géographe arabe El-Bekri, décrivant, il y a huit siècles, le ravin de Constantine.

De beaux acacias poussent à l'entrée de la gorge dont l'intérieur est tapissé de lauriers roses. Des pigeons, corneilles et autres oiseaux nichent dans les rochers. Les eaux limpides et glacées nourrissent de nombreux poissons. On en pêcha d'aussi gros que la cuisse (2).

Le pays devient giboyeux. On voit fréquemment des mouflons, des antilopes, des hardes de

(1) Homme complètement illettré, ainsi que ses camarades.

(2) Vendredi 16 avril 1880. — Arrivée à 11 h. 30 au lac Menkhoug. Eau douce excellente. Poissons énormes à chair très bonne. Oiseaux aquatiques, entre autres le héron, etc. (Journal de route de la 1re mission Flatters.)

Mes informations me signalent dans Ameguid, sur le rebord occidental du Tacili, une source du nom de Tin-Selmakine, dont le bassin est assez grand pour que de gros poissons y vivent. — Il y a trois espèces de poissons chez les Touareg : les *imanane* qui vivent dans quelques rivières, l'*asoulmeh* et l'*isattaffene* qui se tiennent dans les lacs. D'après les Touareg, les isattafene atteindraient la grosseur de la cuisse de l'homme, et une longueur de deux à trois coudées. Il y a de véritables lacs. Quelques-uns très profonds ne dessèchent jamais, et des crocodiles y vivent. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 29, 86 et 238).

Le crocodile « *arhochchaf* » en tamachek, vit encore dans les lacs de Mihero.

gazelles, des troupes d'autruches et d'onagres (1).

Le menu gibier n'était pas moins abondant, et depuis ce jour on mangea fréquemment des oiseaux, du lapin, surtout du lièvre. On avait emmené quelques *slougui* (2); ils forcèrent des gazelles le premier jour, mais ne purent renouveler cet effort. Ils se fatiguaient tellement qu'on dut les faire tenir en laisse.

19 janvier. — Séjour.

Déjà, à Kaf Tlemsane, les guides avaient déclaré ne pouvoir dépasser Ameguid, ni pénétrer dans le pays des Hoggar (3), leurs ennemis; qu'au contraire ils répondaient de tout en prenant la route de Rat. Le colonel avait envoyé Cheikh ben Bou-Djema et Ali ben Debba à l'Ouest, chez les Hoggar. Il dépêche alors à l'Est, chez les Azguer, Serir ben Ech-Cheikh qui, marié à une femme du pays, devait s'entendre avec ses parents (4).

(1) L'onagre ou âne sauvage vit en troupeaux dans le Tacili du Nord, dès la plus haute antiquité, car Pline le signale à peu près dans les mêmes lieux. C'est un bel animal, assez grand, très rapide, mais d'une domestication difficile (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 231.)

(2) Le mot *slougui*, pluriel *slag,* qui tend à se franciser, désigne le grand lévrier d'Algérie, appelé en tamachek *abaïkour,* pluriel *Ibiikar* Le limier écossais de grande taille ressemble au slougui africain et porte le nom de « sleug-hound. » (Voir DE SLANE. — *Traduction de l'histoire des Berbères*, II, 338.)

(3) Prononciation arabe; celle du pays est Ahaggar.

(4) Mardi, 30 mars 1880. — Serir ben Ech-Cheikh, un de nos Chaneba qui est marié à une femme des

Serir emmène les premiers guides Touareg congédiés.

20 janvier. — En attendant ses courriers, le colonel part en exploration. Laissant le camp sous le commandement du capitaine, il emmène MM. Roche, Béringer, Pobéguin, les tirailleurs Belkacem ben Zebla, Denedani, Amar ben Salah, du 1er régiment, le narrateur Ahmed ben Messaoud, le chamelier Dahbi, ex-spahis à Médéa, etc.

21 janvier. — Arrivée de ce détachement à *Haci Ed-Daïa,* « le puits de la *daïa* » (1).

22 janvier. — Retour de Cheikh ben Bou-Djema, qui annonce la visite d'un chef touareg, Chikat, campé à peu de distance. Le colonel envoie au camp d'Ameguid l'ordre de rejoindre immédiatement.

23 janvier. — Départ après cinq jours de station. On bivouaque dans la plaine, en laissant le Kaf Ameguid sur la gauche.

24 janvier. — Réunion générale à Haci Ed-

Iforas, et qui connaît parfaitement le pays, partira en avant avec des lettres du chef de la mission et des marabouts de Tedjini, pour Abd El-Hakem, son parent, chef des *Iforas*. (Journal de la 1re mission Flatters.)

(1) *Daïa,* bas-fond, cuvette dans le Sahara où les eaux pluviales ont amené des alluvions. On trouve dans la plupart une riche et vigoureuse végétation. Col TRUMELET, *Les Français dans le Désert,* p. 157.)

Il y a des *daïa* de toutes grandeurs, depuis quelques ares jusqu'à une centaine d'hectares de surface, et un boisement dans la même proportion. Le betoum ou térébinthe en est l'arbre le plus remarquable. (Gal MARGUERITTE, *Chasses de l'Algérie,* p. 60.)

Daïa, simple *redir* (1) en plaine, au milieu des sables. L'eau s'y conserve deux années quand les pluies sont abondantes (2).

25 janvier. — Séjour.

Arrivée de Chikat, très-grand vieillard maigre et basané, brèche-dent, avec une courte barbe blanche. Il est coiffé d'une calotte tunisienne (3) maintenue par un foulard noir, et surmontée d'une énorme houppe de soie flottant sur ses épaules. Quatre cavaliers l'accompagnent. Il parle en arabe au colonel qui le prie de laisser voir un moment son visage (4). Chikat assure que

(1) *Redir,* pluriels *redaïr* et *redrane,* bassin naturel dans les vallées ou le lit des rivières, et gardant plus ou moins longtemps les eaux pluviales. *Redir* signifie traître, parce que les eaux sur lesquelles on compte sont souvent bues par le soleil ou les troupeaux. (C[el] TRUMELET, *Les Français dans le Désert,* p. 148.)

Les Kanori nomment le redir *firki* ou *anghe.* (D[r] BARTHE, *Coup d'œil sur le Bornou.*)

(2) Au centre est un abankor ou redir, bassin argileux qui, d'après les Touareg, conserve quelquefois l'eau pendant deux ou trois ans après les pluies. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 50.)

(3) Chez les Touareg, une longue calotte rouge de Tunis, « tekoumbout, » avec un gland en soie, sert de coiffure. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 406.)

Une haute chachia rouge placée sur le sommet de la tête, est fixée par un mouchoir roulé en turban qui maintient un voile bleu descendant jusqu'à la bouche. (Lieutenant AUCAPITAINE.)

(4) Le voile est d'un usage général chez les Touareg, et ils ne le quittent jamais, ni en voyage, ni au repos, pas même pour manger, encore moins pour dormir; de là, grande difficulté pour voir le visage d'un Targui. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 391.)

la mission n'a rien à craindre, et demande un permis écrit en français et en arabe pour voyager lui-même en Algérie. Il reçoit de l'argent et des vêtements, ainsi que ses compagnons, et offre deux guides. Son arrivée décide le colonel à pénétrer chez les Hoggar, c'est-à-dire à prendre la route de l'Ouest.

26 janvier. — Départ avec les cinq Touareg.

Chemin faisant, on les questionne sur une montagne aperçue dans le lointain : « Ceux qui s'y aventurent, disent-ils, n'en sont jamais revenus » (1).

27 janvier. — On avance dans une vallée semée de bouquets de tamaris, et dont la terre, par places, a un goût salé.

30 janvier. — Les Touareg partent, laissant deux guides. L'un de ceux-ci, Si Mohammed Amoumene, est un grand nègre sec et entre deux âges. L'autre est un jeune homme de petite taille, mince, imberbe, au teint très-basané.

Bivouac dans le fond d'une vallée où l'eau se trouve sous le sable, à quelques centimètres de profondeur.

Cinq jours de marche, tantôt en plaine, tantôt dans les sables, et arrivée le 4 février à *Haci Tinesnès*. Là sont plusieurs petits redir à l'eau saumâtre, au milieu d'une plaine semée de cailloux noirs.

(1) Il est parlé de cette montagne avec plus de détails dans la seconde relation.

Entrée dans la Sebkha (1). — Le colonel se fait conduire à un puits salé marqué sur sa carte, et emmène le capitaine, le médecin et les ingénieurs. Ces messieurs rapportent un bloc de sel blanc, très-pur, à cassure brillante, d'excellente qualité, et pesant environ un kilogramme.

Marche dans une plaine immense où le terrain va toujours en s'élevant.

Arrivée à *Megreun El-Kifane* « la paire de rochers. » Entre deux rochers hauts d'une vingtaine de mètres, se trouve un petit puits qui fournit une belle eau en quantité suffisante.

Séjour.

8 février. — Le Chanebi Serir, envoyé le 19 janvier chez les Touareg Azguer, revient avec deux guides. Il se plaint amèrement qu'on ne l'ait pas attendu à Ameguid, comme il était convenu, ce qui l'a obligé de courir au hasard pour rejoindre la mission, non sans beaucoup de peines et de fatigues. Il critique vivement l'itinéraire suivi ; il a ramené des guides pour Rat, mais puisqu'on s'enfonce en pays Hoggar, il rejette toute responsabilité. Le colonel riposte avec aigreur qu'on se moque de lui, et enjoint qu'on ait à ne pas l'ennuyer davantage. Serir n'abandonne pas l'expédition, mais ses guides

(1) Dépression à fond de sable aquifère presque toujours recouvert d'efflorescences de sel. (LARGEAU, *Voyage de Tougourt à Redamès*, p. 298.)

Lac salin desséché, quelquefois submergé en hiver. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 30.)

pour l'Est devenus inutiles sont congédiés, et reçoivent une indemnité pécuniaire.

Marche dans une plaine ravinée, avec des montagnes sur la gauche.

10 février. — Étape à *Haci El-Etsl* « le puits des tamaris. » Là en effet ces arbres sont d'une venue superbe, et forment des bois ombreux, impénétrables aux rayons du soleil (1).

11 février. — Arrivée d'une trentaine de Touareg auxquels on achète des moutons à raison de vingt francs pièce. Cette vente est faite par El-Alem, homme d'un âge mûr, de haute taille et à barbe grise. Il ne parle que tamachek, et Cheikh ben Bou-Djema sert d'interprète.

On invite les nouveaux venus à souper et à passer la nuit.

12 février. — Séjour.

Des cadeaux sont faits aux Touareg dont les plus importants sont le fils de Chikat et Itarene. Celui-ci convoite la monture du colonel qui lui propose une somme équivalente, ou l'envoi d'une

(1) Chez les Touareg, le tamarix etsl est l'arbre le plus important par son nombre, par les proportions qu'il atteint, et par les services qu'il rend. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 172.)

Nous campâmes sous un énorme etsl, dont les branches s'étendaient au point d'offrir un abri à toute notre caravane. (Dr BARTH, *De Rat à Tintelloust*.)

Jeudi 15 avril 1880. — Le lit de l'Oued Tidjoudjilt est nettement marqué par des berges couvertes d'arbres, etsl, tarfa, gommiers, etc. Les etsl et les tarfa sont toujours énormes (Journal de route de la 1re mission Flatters.)

jument lors de son retour à Alger. Itarene n'insiste pas, mais ses compagnons font une véritable scène, trouvant trop modique ce qui leur est donné (1). Un d'eux, pour faire éclater son dépit, jette l'argent qu'il a reçu. Le colonel leur fait honte de leur avidité, et termine en disant : « Que celui d'entre vous qui soutient le ciel le laisse tomber sur moi » (2). Les Touareg s'éloignèrent.

On traverse un pays accidenté, et le sol dur et pierreux rend la marche si difficile, que maintes fois les chameaux ne peuvent avancer que pas à pas, l'un derrière l'autre, suivant tous la même piste.

Étape auprès d'un petit puits sis entre deux rochers, et qui fournit abondamment à tous les besoins.

Marche dans un pays présentant le même aspect.

16 février. — Dernier campement du colonel. On arrive dans une plaine pierreuse bornée par des montagnes à l'horizon. Ce sont, disent les

(1) Mardi 13 avril 1880. — A les entendre, ils sont tous de fort grands chefs, mais c'est quand il s'agit de recevoir; dans ce cas, il n'est si petit personnage qui ne se froisse de penser qu'un autre peut gagner plus que lui. Les trente Touareg demandèrent cinq mille francs, et un fusil de chasse pour chacun d'eux. (Journal de la 1re mission Flatters.)

(2) Cette phrase en arabe constitue une sorte de défi.

Touareg, les monts du Soudan, éloignés seulement de sept étapes.

On voulait camper auprès de l'eau, mais les guides objectent qu'on y serait fort mal, et dérangé sans cesse par les caravanes et les troupeaux. Le colonel se rend à ces raisons, et sans même mettre pied à terre, se fait conduire au puits. Avec lui partent les guides, MM. Masson, Guiard, Béringer, Roche, Dennery, — Ben Smaïl, et les Chaneba Serir, Cheikh ben Bou-Djema, El-Ala, Ali ben Debba et Mohammed ben Bel-Rits. A cheval selon sa coutume, le colonel avait prêté au capitaine Masson sa seconde jument, jolie bête fine à robe grise.

Pendant ce temps, on installe le camp entre deux rochers. Il était une heure de l'après-midi ; le narrateur le vit à la montre de Brame, auquel il demanda l'heure tout en roulant une cigarette de *chih* (1). Puis on mena boire les chameaux. On marchait depuis plus d'une heure, et le convoi était engagé dans un chemin creux, quand soudain, de derrière une colline, déboucha un gros de mehara lancés à toute vitesse. Couverts de leurs légers boucliers blancs à l'épreuve du fer, et portant en bandoulière leurs larges sabres

(1) Espèce d'absinthe à odeur très-forte que l'on ne trouve que dans les terres arides ; on l'emploie comme fourrage et comme combustible. (C[el] TRUMELET, *Les Français dans le Désert*, p. 157.)

Le chih embaumé (*artemisia odoratissima,*) offre aux chameaux leur nourriture favorite. (D[r] BARTH, *De Rat à Tintelloust.*)

droits à deux tranchants (1), les cavaliers poussaient de grands cris en brandissant leurs lances longues de deux mètres. On les tint d'abord en respect, car les mehara s'effrayaient au bruit de la poudre, et plusieurs s'abattirent. Mais les cartouches faisaient défaut (2); et dès qu'ils n'eurent plus à redouter la fusillade, les Touareg chargèrent à fond, engageant à l'arme blanche une lutte dans laquelle ils reprenaient tous leurs avantages. Il fallut battre en retraite, se retrancher derrière un mamelon, et prendre la fuite. Tous les chameaux furent perdus. Alors disparurent quatre tirailleurs du 3e régiment : Khomis ben Salah (3), Messaoud ben Saïd (4), Ali ben

(1) *Takouba,* pluriel *tikoubaouine,* sabre droit à deux tranchants, dont les Imouchar se servent avec beaucoup d'adresse. (Gal HANOTEAU, *Grammaire tamacheh,* p. 25.)

Les sabres les plus estimés sont fabriqués dans le pays; le plus grand nombre vient de Solingen, en Allemagne. Le fourreau du sabre, partie en fer ou cuivre et partie en cuir, s'appelle *tedoummane.* C'est toujours un produit de l'industrie locale. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 444.)

(2) D'après ses camarades, le narrateur resta au camp pour aider le cuisinier et l'ordonnance du colonel. Il n'aurait en ce cas parlé que par ouï-dire. Les autres relations expliqueront pourquoi les cartouches faisaient défaut.

(3) Prisonnier des Touareg, et signalé comme vivant encore par ses camarades revenus de captivité. Malheureusement c'est un homme de sang mêlé, presque nègre, ce qui rend sa situation difficile dans un pays où le nègre est considéré comme esclave de par la loi naturelle.

(4) Auteur de la troisième relation.

El-Messaï (1), Abdallah ben Djeddou, (2) et un du 1er régiment, Mohammed ben Belkacem (3).

L'alarme fut donnée au camp, et le lieutenant de Dianous partit avec MM. Santin, Paul, Brame et une vingtaine de tirailleurs. Arrivés en se dissimulant jusqu'en vue d'un grand tamaris qui poussait près du puits, ils aperçurent plusieurs centaines de cavaliers se partageant le butin, et faisant courir les juments du colonel. Quant à celui-ci et à ses compagnons, on n'en vit nulle trace. Jugeant toute tentative inutile, de Dianous rentra au camp et se barricada avec les caisses. On attendit jusqu'à une heure du matin, dans l'espoir de recueillir quelques hommes : on présume que deux tirailleurs du 3e régiment, Abd Es-Selam ben El-Hadj et Ahmed ben Ali, rejoignirent pendant la nuit. Enfin on prit tout ce qu'on put emporter à dos d'homme, en fait d'argent, cartouches, dattes, outres, etc.; le reste du matériel demeura sur place intact.

17 février. — Commencement de la retraite : on part à une heure du matin, sans bruit, à la faveur des ténèbres.

Sont présents : MM. de Dianous, Santin, Pobéguin, Paul, Brame, un certain nombre de cha-

(1) Auteur de la deuxième relation.

(2) Tué à l'ennemi.

(3) Perruquier de compagnie, et signalé comme prisonnier des Touareg.

meliers, et les tirailleurs dont l'effectif est réduit à peu près de moitié.

Après une pause au point du jour, on remarche jusqu'à dix heures; puis halte pendant quatre heures, et marche jusqu'à la nuit.

Cette retraite fut des plus accélérées, et on se retrouva le 23 février à Megreun El-Kifane.

Reconnaissance faite par trois tirailleurs du 1er régiment, et Abd Es-Selam ben El-Hadj et Si Ahmed ben Tahar, du 3e régiment. Ils ont la bonne fortune de ramener trois chameaux égarés, et sont accueillis avec une joie générale.

Campement dans la sebkha, non loin du puits salé.

Bivouac près d'un puits inconnu. Un des chameaux est égorgé, et sa chair distribuée aux hommes.

En cinq jours de marche, arrivée à Haci Ed-Daïa, où on abat un second chameau.

5 mars. — Alors apparaît une troupe de soixante Touareg agitant un linge blanc à distance. Les tirailleurs Abd Es-Selam ben El-Hadj, du 3e régiment, et Mohammed ben Ahmed, du 1er régiment, sont envoyés en parlementaires.

Les Touareg déclarent appartenir aux Oulad Messaoud, être bons amis des Français, et tout disposés à ramener à Ouargla les débris de l'expédition. De Dianous répond qu'il accepte volontiers une dizaine de guides, mais que soixante sont réellement superflus. Les Touareg objectent qu'ils ne peuvent se fractionner pour traverser

le territoire des Chaneba, leurs ennemis. Avant de se séparer, ils vendent deux chameaux moyennant sept cents francs.

Marche de quatre jours observée par les Touareg. On fait bonne garde, de crainte d'une attaque nocturne.

9 mars. — Arrivée à *Aïn El-Kerma* « la fontaine du Figuier, » petite mare sise au pied de la chaîne de montagnes qui se prolonge jusqu'à Ameguid. Les Touareg s'y trouvaient déjà, et quand on voulut boire, on les pria de s'éloigner. Ils se reculèrent, non sans manifester un grand étonnement, car, marchant de concert depuis quatre jours, ils croyaient mériter plus de confiance. Le soir, deux des leurs se présentèrent au camp; sachant, disaient-ils, qu'on y mourait de faim, ils venaient offrir des dattes. La chose fut acceptée, et les tirailleurs Si Ahmed ben Tahar et Hammou ben Messaoud, du 3e régiment, rapportèrent deux musettes pleines de dattes en poussière. Le lieutenant les distribua, et tout le monde mangea, sauf les quatre factionnaires. Un de ceux-ci était Mohammed ben Ahmed, du 1er régiment. Pobéguin le premier se plaignit de vives souffrances, et bientôt tout le monde éprouva les mêmes atteintes. Quant au narrateur, il se sentait dévoré d'une soif inextinguible, sa gorge était brûlante et ses jambes paralysées. Ces effets proviendraient du suc de la plante

appelée *el-betsina* (1). Il y eut toute la nuit des scènes de désordre et de fureur, et le lendemain les factionnaires racontèrent qu'ils avaient dû arrêter ceux qui voulaient s'enfuir, et arracher les armes des mains des forcenés qui tiraient les uns sur les autres.

10 mars. — La matinée était très-froide, on se sentait mieux, mais l'ennemi cernait le camp. On passa toutefois sans encombre ; malheureusement quatre hommes ne purent se relever. Ce sont les tirailleurs Ali ben Griba, du 1er régiment, Mahmoud ben Nemmouchi, du 3e régiment, le mokaddem Si Abd El-Kader, et son serviteur Saci ben Ech-Chaïb.

On se mit en marche lentement et péniblement, car le poison agissait de nouveau sous l'influence de la chaleur. C'est ainsi qu'au milieu de la matinée, le narrateur Ahmed ben Messaoud tomba sans connaissance. La fraîcheur du soir le ranima, mais il se sentait brisé, et tout tournait autour

(1) Cette plante n'est autre que l'*hyoscyamus falezlez*, espèce de jusquiame extrêmement vénéneuse, et l'une de nos rares découvertes botaniques. (DUVEYRIER, *Communication à la Société de Géographie sur le Désastre de la Mission Flatters.*)

Mercredi 24 mars 1880. — Autour des puits d'El-Biod, il y a quelques touffes d'une plante verte nouvelle, la *bothima* (*sic*) qui paraît être voisine des jusquiames ; cependant, quoique la supposant sans utilité, les indigènes ne la croient pas vénéneuse. (Journal de route de la première mission Flatters.)

de lui. Aussi se rendormit-il sur place jusqu'au lendemain matin.

11 mars. — Il se réveille au milieu d'une solitude complète. Peu éloigné d'Aïn El-Kerma, il y retourne dans l'espoir d'y retrouver ses camarades qui n'ont pu suivre ; il les revoit baignés dans leur sang. Mahmoud ben Nemmouchi était couché sur le flanc, égorgé, et les jarrets coupés. Ali ben Griba, renversé sur le dos, avait à ses pieds le cadavre de Saci ben Ech-Chaïb, atteint d'une large blessure à l'épaule. Le mokaddem gisait étendu la face contre terre.

A ce spectacle, Ahmed ben Messaoud partit à la grâce de Dieu. Il avait son revolver, son fusil, quelques cartouches, son petit bidon, mais aucune provision. Pendant cette marche à l'aventure qui dura dix-huit jours, dit-il, il aperçut quelquefois du gibier qu'il ne pouvait chasser, vu son extrême faiblesse. Force lui fut de se nourrir exclusivement de végétaux. Il mangeait notamment une plante d'une saveur un peu amère, qu'il appelle *horricha*. Il l'extrayait du milieu des sables, et en donne la description suivante :

Tige droite, haute d'une vingtaine de centimètres, s'enfonçant dans le sol à une égale profondeur, supportant des feuilles alternes et des fleurs jaunes.

Au bout d'une quinzaine de jours, le voyageur se retrouve à Ameguid. Le sol y était jonché de débris de chameaux et d'étuis de cartouches.

Trois jours après, Ahmed arrive à *Blad Sobba* par une journée très-chaude. Il avait cueilli une certaine quantité d'herbes, et s'assit pour manger sous un grand tamaris. Puis il ramassa des crottes de gazelles, et se disposait à les fumer en les mélangeant avec du chih, quand il aperçut deux cavaliers montés sur des mehara. Aussitôt il cache ses armes dans le sable au pied de l'arbre, de crainte qu'on ne le tue pour s'en emparer, et s'avance pour se faire reconnaître. On lui crie d'approcher ; il répond qu'il n'en a pas la force, qu'on veuille bien venir à lui. Alors on lui crie d'ôter ses vêtements sous lesquels il peut cacher des armes, et on s'approche enfin.

Les cavaliers vêtus de haïks et de burnous, étaient armés de fusils de chasse à deux coups et de sabres touareg. Ahmed leur dit être un des chameliers du colonel Flatters. Eux-mêmes se donnèrent pour des Chaneba d'Ouargla, insurgés en 1871 avec Bou-Choucha, et réfugiés depuis chez les Touareg. Leurs noms sont Diab ben El-Akhdar et Mohammed ben Nanna. N'osant point reparaître en Algérie, ils refusèrent de reconduire Ahmed à Ouargla, mais consentirent à l'emmener.

Ils partirent ainsi, Ahmed voyageant tantôt à pied, tantôt en croupe. On mangeait des dattes, et quelquefois de la gazelle tuée par les Chaneba.

Ceux-ci questionnèrent beaucoup leur compagnon sur les noms des Français de la mission,

sur leur mort, et bien d'autres choses. Ahmed fut très-réservé. Resté à la garde du camp, disait-il, il ne savait ni où, ni comment les Français avaient succombé. On les appelait, d'après le nombre des galons, colonel, ou capitaine, etc.; quant aux ingénieurs, il en fit des secrétaires.

Au bout de 25 jours, dit-il, arrivée sur le théâtre de la catastrophe. Les cadavres gisaient tout habillés (1), on n'avait enlevé que les bottes du colonel. Celui-ci, percé d'un coup de lance, avait l'épaule gauche détachée du corps, et retenue seulement par un morceau de peau. Le capitaine avait les articulations des bras et les jarrets coupés, et le ventre transpercé. Le docteur avait le sommet du crâne enlevé. M. Roche avait les épaules fendues, et les cuisses tailladées de coups de sabre. Les autres cadavres ne purent être examinés, les Chaneba étant pressés de partir.

Dix jours plus tard, arrivée au douar d'Itarene où demeurent les deux Chaneba.

Ceux-ci ont à défendre leur compagnon me-

(1) Le cadavre d'un chameau qui gisait au fond du ravin depuis une année, me dit-on, était encore en parfait état de conservation ; mais sa peau était tellement sèche, qu'il fut presque impossible à mon sabre de l'entamer. (LARGEAU, *Voyage de Tougourt à Redamès*, p. 437.)

Vendredi, 12 mars 1880. — Autour du puits sont enterrés huit ou dix chameaux dont les jambes, encore couvertes de la peau, sortent du sable. Ces chameaux ont été enterrés là en 1878. (Journal de route de la première mission Flatters.)

nacé de mort. Les Touareg voulaient se venger, disant que le colonel avait de sa main tué ou blessé cinq hommes, sans compter quinze autres cavaliers et cinq mehara atteints dans le combat. Les Chaneba répondent que tous les prisonniers ayant été épargnés, il vont en référer à Itarene.

Celui-ci reçut les plaignants dans une des tentes de la mission. Il y avait là une quinzaine de mousquetons, trois cantines, quantité d'effets militaires, et le harnachement des juments du colonel, entravées elles-mêmes non loin de la tente.

Les Touareg s'assirent devant la porte, attendant le résultat de la discussion qui fut longue. Enfin on fit savoir à Ahmed qu'il avait la vie sauve, mais était retenu prisonnier.

Dès ce jour il fut commis à la garde des chameaux, chargé de les mener paître et d'apporter l'eau et le bois. Il recevait tous les deux jours une jointée de dattes, et n'avait pour vêtements que les lambeaux de ses effets de toile.

Le douar se composait d'une vingtaine de tentes en peau, dressées sur un vaste plateau dénudé et dominant la plaine d'une cinquantaine de mètres. Il s'y trouve en abondance une pierre friable et scintillant aux rayons du soleil. On descend par un sentier serpentant sur la côte, et ne donnant passage qu'à deux chameaux de front. C'est par là qu'Ahmed s'acheminait chaque matin vers les pâturages. Il rentrait le soir et

couchait à la belle étoile, auprès de ses bêtes, comme les esclaves nègres. Pour son usage, on lui avait donné une sébile qu'on affectait de ne toucher jamais.

Souvent, à la veillée, des groupes de Touareg parlant arabe venaient lier conversation avec lui, l'interrogeant sur les pays qu'il avait parcourus, demandant comment les Français en usaient avec les indigènes, et si les Arabes avaient suivi l'expédition de gré ou de force. Ahmed répondait qu'il était venu pour toucher cent vingt-cinq francs par mois ; que les vivres et autres objets provenant du matériel étaient des denrées françaises, qu'il n'en savait pas davantage.

Au cours de ces conversations, il apprit que plusieurs de ses camarades étaient prisonniers comme lui. C'étaient les tirailleurs Khomis ben Salah, Ahmed ben El-Messaï, Messaoud ben Saïd et Mohammed ben Belkacem.

Les Touareg racontaient que le colonel s'était énergiquement défendu, et que percé d'un coup de lance, il faisait encore feu sur ses agresseurs. Ses compagnons, au contraire, furent surpris et accablés. Un des guides, le Chanebi Serir, aurait tué lui-même le capitaine et le médecin. En cela les Hoggar sont-ils sincères, ou veulent-ils diminuer leur part de responsabilité en accusant un étranger allié par les femmes à leurs vieux ennemis, les Azgeur ? Cheikh ben Bou-Djema, pris en se défendant, n'aurait éprouvé aucun

mal. En résumé, les Chaneba auraient tous reçu une part du butin, qu'ils aient ou non été complices des Touareg. Ceux-ci mêmes n'étaient point d'accord. Une moitié, avec les chefs Chikat et Itarene (1), voulait laisser passer la mission sans encombre. Elle fut attaquée par le parti opposé, notamment à l'instigation du fils de Khatkhat et d'El-Alem. Les Touareg semblent être depuis dans de grandes perplexités.

Cependant Ahmed ben Messaoud songeait à recouvrer sa liberté. Quitter les pâturages était facile, mais où aller ? L'immensité lui servait de prison. Enfin, après un mois de captivité, il dérobe une outre d'eau, et muni d'une petite provision de dattes, entreprend dans l'inconnu cette marche aventureuse au bout de laquelle il doit trouver le salut et la liberté. Ses dattes, soigneusement ménagées, durent quinze jours; il doit alors se remettre au régime exclusif des herbes et des plantes dont il a déjà fait un si rude apprentissage. Six nouveaux jours s'écoulent; enfin la grâce de Dieu lui fait rencontrer une caravane.

Elle se composait de vingt-cinq hommes du Touat, qui avaient échangé des dattes aux Touareg contre du beurre et des moutons.

Interrogé sur ses faits et gestes, Ahmed broda

(1) Le double rôle que semble jouer Itarene s'explique dans la seconde relation qui donne sur ce personnage des renseignements beaucoup plus circonstanciés et plus intimes.

aussitôt une histoire. Entraîné dans la révolte des Oulad Mokrane en 1871, et depuis leur ruine réfugié à Tunis, il craignait de ne plus trouver dans cette ville un asile assez sûr, et allait chercher dans l'ouest une nouvelle patrie. Qu'on ait ou non ajouté foi à son dire, il n'en fut pas moins accueilli, et trois jours après entrait avec la caravane à Tinsalah.

Il s'enquit aussitôt d'El-Hadj Abd El-Kader Ould Ba- (1) Djouda (2), qui avait été en correspondance avec le colonel. Ce personnage habite un vaste bâtiment à étage, sis à l'extrémité sud de la ville, en face d'une mosquée dominée par

(1) Le mot *Ba,* qui chez les Beni-Mezab principalement précède beaucoup de noms propres, est une forme indéclinable du mot *bou* pour abou, père de.... Cette indéclinabilité du mot par l'*alif* bref est fort bien indiquée dans l'alfiya. Le nom du Sultan Ba-Yazid « Bajazet », présente cette particularité. (BRESNIER, *Chresthomathie arabe*, p. 469.)

(2) La famille des Oulad Ba-Djouda couvrait de sa protection le major Gordon Laing, en 1818, lors de son voyage d'exploration vers Timbouktou, et rendait le même service en 1862-1863 à Gérard-Rholfs, voyageur prussien qui se présentait au Touat comme renégat et médecin de l'empereur du Maroc. (SOLEILLET, *Voyage à l'Oasis d'In-Çalah,* p. 46.)

Depuis longues années, les Oulad Ba-Djouda ont su imposer leur prépondérance sur la grande tribu arabe des Oulad Ba-Hammou, dont ils sont eux-mêmes une branche; malgré l'opposition des Oulad Mokhtar, ils conservent une incontestable autorité dans tout le Tidikelt. En relations continuelles avec Timbouktou, cette famille s'est alliée plusieurs fois à celle d'El-Bakkaï, dont la prépondérance politique et religieuse se fait sentir jusque dans nos possessions du Sénégal.

un grand minaret d'où le *mouddine* (1) appelle à la prière.

El-Hadj Abd El-Kader accueillit parfaitement le nouveau venu, disant qu'il n'y avait que de cordiales relations entre le Maroc et la France. Il lui proposa de le renvoyer par Tripoli ou Tunis, car l'insurrection de Bou-Amama interceptait les communications directes avec l'Algérie. Mais Ahmed, saturé de voyages, aimait mieux

Les principaux des Oulad Ba-Djouda sont El-Hadj Mohammed et El-Hadj Abd El-Kader. Mohammed, de cinq ans plus âgé que son frère, est le chef de tous les Oulad Ba-Djouda. El-Hadj Abd El-Kader est, grâce à sa supériorité intellectuelle, le chef de toute la tribu des Oulad Ba-Hammou. Il est aussi mokaddem de la confrérie de Mouley Taïeb dont le pouvoir s'étend sur le Maroc et sur une partie de l'Afrique centrale. El-Hadj Abd El-Kader a sept fils et plusieurs filles. Il est âgé d'environ soixante-quinze ans, son frère El-Hadj Mohammed en ayant plus de quatre-vingts.

Les Oulad Ba-Hammou peuvent mettre en ligne plus de cent chevaux. Leur costume en cotonnade bleue du Soudan et leurs voiles les font confondre avec les Touareg ; mais ils sont Arabes, tandis que les Touareg sont Berbères. Le autres tribus du Tidikelt portent le costume arabe avec un voile blanc. (SOLEILLET, *Voyage à l'Oasis d'In-Çalah,* p. 84.)

Le voyage de M. Paul Soleillet datant de février-mars 1874, El-Hadj Abd El-Kader aurait aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. M. Soleillet tient ses renseignements de Bahous, Cheikh du Ksar Meliana.

(1) Le *mouddine* est le fonctionnaire du culte qui, cinq fois par jour, fait du haut des minarets des mosquées l'*adane*, ou appel à la prière (Colonel TRUMELET, *Les Français dans le Désert,* p. 1.)

De *mouddine*, nous avons fait *muezzin,* qui se rapproche de la prononciation orientale.

rester là où il était que recommencer de nouvelles pérégrinations. En attendant une occasion favorable, il fut installé à la maison des hôtes.

L'oasis de Tinsalah (1), dit-il, est une forêt

(1) Au lever du jour, nous apercevons au fond d'un vallon à demi environné de montagnes aux pentes très rapides, une oasis couverte de jardins, de palmiers et de verdure ; plusieurs saguia déversent leurs eaux le long des jardins qui se succèdent du Nord au Sud ; au premier plan et à l'Est des jardins se détache un ksar. C'est l'oasis de Tinsalah.

L'oasis, située entre des collines élevées de 100 à 118 mètres, occupe une largeur moyenne de 1,300 à 1,400 mètres ; elle renferme les ksour de Meliana, Sahla El-Fokania, Sahla Et-Tahtania, ksar Sala, ksar El-Arab. Nous avons pu compter les cinq ksour du sommet de la dune qui sépare Meliana des autres ; de ce point, j'ai très bien distingué un grand bâtiment, solidement construit, carré, et qui, situé au Sud du ksar El-Arab, occupé principalement par les Oulad Ba-Hammou, est l'habitation d'El-Hadj Abd El-Kader, de son frère et de leur famille. L'horizon est fermé au loin par une forêt de palmiers qui s'étend à perte de vue. A l'Ouest des jardins, du Sud au Nord, existent de nouvelles plantations de palmiers dans un terrain fort imprégné de sel, qui est, me dit-on, le fond d'un terrain desséché. Les cinq villages, complètement distincts les uns des autres, sont souvent habités par des populations d'origine différente. Les nègres sont assez nombreux, et les affranchis forment une catégorie spéciale de serviteurs désignés sous le nom de *atria*.

Les cinq villages s'étendent au pied d'El-Raba jusqu'à une forêt de palmiers qui ferme l'horizon au Sud sur une longueur d'environ dix kilomètres. On communique de Meliana avec les autres villages en franchissant la dune sise à 500 mètres de cette localité ; elle ferme complètement la vallée, tout en laissant filtrer les eaux des saguia qui coulent du Sud au Nord. Le ksar El-Arab, le plus important de tous,

de dattiers superbes, produisant des fruits d'une qualité supérieure ; au moment de la récolte, les palmes rompent sous le poids des régimes. Le cotonnier et le henné sont aussi très prospères. Une mine d'alun en exploitation donne un rendement considérable. Elle se trouve dans la plaine d'El-Raba où abondent les buissons de doumrane, et où sont une demi-douzaine de puits dont le principal s'appelle *Haci El-Aggaya* (1). Près de la mine sont trois mares petites et profondes, dont l'eau jaune foncé est extrêmement acide.

La ville proprement dite, d'une superficie au moins égale à celle de Constantine, se divise en plusieurs fractions ou *ferkat :* Ferkat Oulad El-Hadj ; — Ferkat Oulad Ba-Hammou ; — Ferkat Oulad Ba-Djouda, où réside El-Hadj Abd El-Kader. Chaque quartier a sa mosquée particulière. Les maisons, dont beaucoup ont un étage, sont couvertes en terrasses et bâties en « *toub* », briques crues séchées au soleil. Beau-

renferme 1,700 à 1,800 habitants ; le chiffre total des sédentaires peut s'élever à environ 4,000. Beaucoup de gens de Tinsalah vivent en nomades sous la tente, et ne reviennent que pour la récolte des dattes ; à cette époque la population doit être de dix à onze mille âmes. (SOLEILLET, *Voyage à l'Oasis d'In-Çalah*, p. 80 et 86.)

La mission de Redamès a compté dans cette ville, en 1862, cent soixante maisons d'atria.

(1) *Aggaya* est la nom d'une plante que les Touareg appellent *tabelkost*. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 209.)

coup d'habitants ont aussi des maisons-magasins (1) appelés *menechar*. Ces bâtiments, soigneusement construits, sont surmontés de terrasses ornées sur leur pourtour d'une bordure festonnée et dentelée. Ils se ferment avec d'énormes clefs en bois appelées *sarout* (2).

La ville n'a point d'enceinte proprement dite ; d'un côté elle confine à l'oasis, de l'autre les dunes l'enveloppent d'une large ceinture de sables (3). Non loin de la demeure d'El-Hadj Abd El-Kader s'élève la casba, composée d'un mur à peu près circulaire, de la hauteur d'un double étage, et percé de meurtrières et d'une seule porte. La superficie intérieure est considérable. Il y a beaucoup de petits gourbis constamment approvisionnés; on s'y réfugie en cas de danger, et chacun a sa place marquée d'avance. Deux

(1) Les maisons qui servent de magasins à Redamès ressemblent à celles de nos Maures algériens. La cour y est maintenue à ciel ouvert. Les pièces reçoivent, les unes telle marchandise européenne d'importation, les autres telle denrée Soudanienne d'exportation. (*Mission de Redamès,* p. 102.)

(2) *Tassarout,* pluriel *tissoura,* dans le dialecte de la grande Kabylie, et *assarou,* pluriel *issoura,* en Tamachek.

(3) Tinsalah est une ville de 500 à 600 maisons, avec une casba, mais sans muraille d'enceinte. Du côté du Sud, des vergers et des plantations de dattiers dominent la ville ; mais sur les autres côtés, les sables chassés par le vent s'amoncellent en vagues jusqu'au pied des maisons. (Gal DAUMAS, *le Grand Désert,* ouvrage fait par renseignements en 1848, p. 95.)

puits sont creusés dans l'enceinte de cette citadelle. Elle est complètement dégagée, sans maisons ni jardins attenants, et aussi sans fossé, ni ouvrage avancé d'aucune sorte.

La population de Tinsalah (1), aussi dense que variée, se compose de Chaneba, Mezabites, Touareg sédentaires, Juifs convertis à l'Islamisme, nègres esclaves ou affranchis. Les négrillons sont fort nombreux.

Le commerce est très-actif (2), Tinsalah étant un véritable entrepôt où affluent les caravanes. Les principaux articles d'exportation sont les dattes, le coton, l'alun, le henné, dont les gens du pays approvisionnent les marchés du Mezab et d'El-Goléa. Les Chaneba viennent chercher ces denrées sur place pour les répandre sur une

(1) La population surabonde au Touat, aussi a-t-elle dû recourir à l'émigration pour faire cesser le trop-plein. La portion la plus active de Tinsalah est arabe. Quelques étrangers, notamment de Redamès, y ont des établissements. Plusieurs chefs touareg y tiennent en dépôt tout ce qu'ils possèdent. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 295 et 297.)

(2) Tinsalah est aux Touareg Ahaggar ce que Rat et Redamès sont aux Azgeur, c'est-à-dire un marché sur lequel ils peuvent s'approvisionner de tout ce qui leur manque dans leurs montagnes. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 197.)

Tinsalah est un centre de transit commercial très important ; des caravanes nombreuses venant du Bornou, de Timbouktou et du Haoussa, y apportent l'indigo, ivoire, gomme, poudre d'or, plumes d'autruche, peaux, parfums et esclaves.

Tinsalah tire de Redamès les cotonnades, soieries, fers, sucres, thés, etc... Ce sont généralement des

foule de points, et importent du Mezab des armes, étoffes et vêtements de toutes sortes. Les transactions commerciales sont incessantes, soit dans les boutiques, soit dans les lieux publics, par l'intermédiaire des vendeurs à la criée. Enfin Ahmed ben Messaoud vit vendre des effets provenant de la colonne. Il rencontra aussi le guide chanebi Ali ben Debba; celui-ci disait revenir d'Ouargla, où il aurait déclaré que Ckeikh ben Bou-Djema n'avait rien reçu des dépouilles de la mission.

Tinsalah est le centre naturel et politique de nombreuses oasis. Le narrateur cite les suivantes groupées, dit-il, autour de la principale dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres : Sahla Es-Serira, Sahla El-Kebira, Guestel, Haci El-Hadjar, Foggarat El-Arab, Foggarat Ez-Zoua, Foggarat Es-Serira, Sillafi. Toutes ces localités ont leurs bois de palmiers, leurs mosquées, leurs casba, mais sont à Tinsalah ce qu'un village est à une ville. Les principales sont Guestel et Foggarat El-Arab.

Le système d'irrigation consiste en une série

produits anglais venus par Malte et Tripoli ; les soieries proviennent des fabriques italiennes de Livourne et de Lucques. Les produits français viennent par le Gourara, dont les marchands se les procurent au Tafilalet par l'entremise des négociants d'Ouellane en relations avec Tlemsen.

Les Chaneba vont au Gourara et au Tidikelt chercher les produits qui se vendent au Mezab. (Soleillet, *Voyage à l'Oasis d'In-Çalah*, p. 90-126.)

4

de puits très-rapprochés, mis en communication réciproque, et recouverts d'une double couche de palmes et de briques crues; le tout, damé et sablé, constitue un véritable aqueduc souterrain (1). L'aspect des jardins et potagers prouve

(1) On appelle *foggarat,* pluriel *fegaguir,* une ligne de puits reliés entre eux par des galeries souterraines. Dans les dépressions des plateaux sahariens, on trouve à peu de profondeur une nappe d'eau extrêmement abondante. Les habitants déterminent le point où ils veulent faire aboutir l'eau, puis marchant dans la direction de l'exhaussement du sol, creusent un premier puits à un ou deux kilomètres, et redescendent vers le point choisi en creusant de nouveaux puits à vingt ou trente pas de distance les uns des autres; ils les relient tous par des galeries, et obtiennent au point où ils veulent faire jaillir l'eau, un ruisseau dont l'abondance est en rapport avec le nombre de puits creusés. Il est à présumer que la couche aquifère suit peu à peu la faible déclivité du sol, et que l'eau des puits les plus élevés ayant assez de chasse pour entraîner avec elle celle des puits successifs, donne dans les conduits les plus bas une pression suffisante pour produire un écoulement à la surface. Chaque particulier creuse sa *foggarat* qu'il fait aboutir à la *foggarat* mère, et a droit à l'orifice à la même quantité d'eau qu'il a amenée dans le conduit commun. Il est des *fegaguir* qui ont jusqu'à soixante branches.

Les *ksour* sont construits généralement sur un terrain incliné, et les jardins au-dessous d'eux. (G[al] DE COLOMB, *Oasis du Sahara,* p. 6 et 23.)

Après avoir connu l'existence d'une nappe d'eau, on creuse entre elle et les jardins à irriguer une ligne de puits espacés de 3 à 4 mètres, et dont la profondeur est déterminée par le niveau même de la nappe. Les fonds des puits sont mis en communication par de petits canaux voûtés dont l'ensemble constitue un canal souterrain, et on fait de même communiquer le premier puits avec la nappe. L'eau va remplir le canal souterrain tout entier, d'où elle

que l'aménagement des eaux ne laisse rien à désirer (1).

Les oasis de Foggarat sont habitées par une population éminemment religieuse (2), dite Zoua des Oulad Sidi Ech-Cheikh ; aussi l'hospitalité y est-elle très-large à l'égard des pauvres et des voyageurs, et y compte-t-on de nombreux *tolba* « lettrés. » Foggarat Ez-Zoua a à sa tête El-Hadj Moussa, et Foggarat Es-Serira, El-Hadj Djilani. Ce sont deux beaux vieillards ; le premier est obèse, et l'autre mince, avec une longue barbe blanche.

Sur ces entrefaites, les quatre fils d'El-Hadj Moussa, nommés Si Bou-Hafs, Si Ech-Cheikh El-Kebir, Si Ech-Cheikh Es-Serir, et El-Hadj,

passe dans les bassins ou les conduits d'irrigation. Pour prévenir l'ensablement des puits, on en revêt les parois et on en ferme l'ouverture avec des branches ou des corps de palmiers, ou avec un peu de maçonnerie. (*Mission de Redamès,* p. 123.)

(1) Toute l'oasis est bien cultivée ; on y récolte des dattes, du séné, blé, orge, légumes, courges. J'ai remarqué dans les jardins des grenadiers, abricotiers, et une espèce de cédratier. (SOLEILLET, *Voyage à l'oasis d'In-Çalah,* p. 90.)

(2) La population de Foggarat jouit d'une très-grande considération dans le Touat, et dans toute l'Afrique centrale ; son titre de marabouts d'une zaouia importante des Oulad Sidi Ech-Cheikh vient ajouter encore à l'influence qu'elle doit au commerce considérable auquel elle se livre. Cette zaouia, située à une forte journée de marche dans la direction de Redamès, s'appelle *Zaouiat El-Kadera* « zaouia puissante » des Oulad Sidi Ech-Cheikh. (SOLEILLET, *Voyage à l'Oasis d'In-Çalah,* p. 124-86.)

prirent la direction d'une caravane à destination d'El-Goléa. Ils se chargèrent d'y conduire Ahmed, à la recommandation pressante d'El-Hadj Abd El- Kader. Celui-ci donna à son protégé une provision de dattes pour la route, et l'invita expressément à lui écrire, dès son arrivée à El-Goléa.

Ce fut la veille du ramadan « 27 juillet 1880 » qu'Ahmed ben Messaoud reprit la route d'Algérie. La caravane, composée de quinze hommes, emportait plusieurs fusils et revolvers ramassés, disait-on, à Haci El-Mecegguem, après le massacre des tirailleurs. On chercha, mais inutilement, à apprendre d'Ahmed le maniement de ces armes.

Le voyage de Tinsalah à El-Goléa ne dura pas moins de ving-huit jours (1). On traversait tantôt des sables, tantôt des vallées arides coupées de daïa. Enfin, le 24 août, on arriva à destination, et Ahmed se présenta au caïd Kaddour ben Bel-Kheir.

Celui-ci prévint son collègue de Metlili, et quinze jours après (7 septembre), fit partir le

(1) Les caravanes peuvent aller d'El-Goléa à Tinsalah en dix jours en suivant la ligne la plus courte, en onze jours en déviant un peu de la route directe, pour trouver de l'eau ou un meilleur terrain. (G[al] DE COLOMB, *Oasis du Sahara*, p. 63.)

La lenteur de la caravane tient peut-être à ce qu'elle voyageait pendant le jeûne du Ramadan, au fort de l'été, ou bien Ahmed est mal servi par ses souvenirs.

voyageur sous la conduite de Cheikh ben Mebrouk, son neveu.

13 septembre. — Voyage d'El-Goléa (1) à Metlili (2). Ahmed est accueilli par le caïd Kouideur ben Teggar, qui rend compte au lieutenant-colonel Belin, commandant supérieur de Laghouat.

Ahmed rencontra un jour à Metlili un homme avec deux chameaux marqués au cou du chiffre 7, comme ceux de la mission. Le caïd prévenu fit rechercher ces bêtes, mais inutilement.

On racontait qu'un Chanebi de l'expédition,

(1) Le ksar d'El-Goléa s'élève autour d'un rocher conique auquel on accède par une rue en colimaçon, bordée de magasins construits à moitié dans le roc, où les nomades enferment leurs approvisionnements. Le sommet est occupé par une casba de construction berbère, relevée et mise en état par le général de Gallifet en 1873. La partie basse de la ville est occupée par des maisons en pisé, habitées par une population nègre et sédentaire de soixante familles environ. (SOLEILLET, *Voyage à l'Oasis d'In-Çalah*, p. 70.)

(2) Metlili, le ksar des Chaneba Berazga, est à une trentaine de kilomètres au Sud-Ouest des ksour du Mezab. Il est bâti en amphithéâtre sur un petit mamelon, et commandé au Sud et à l'Est par les berges rocheuses de la vallée. On y compte cent quarante-quatre maisons mal bâties en pisé, dominées par un minaret élevé, dont la forme de pyramide carrée a été copiée sur celle des élégants minarets du Mezab. Les palmiers de Metlili sont dans le lit de l'oued dont ils suivent les sinuosités sur une longueur d'environ six kilomètres. Il doit y en avoir près de trente mille, qui produisent la datte la plus estimée du Sahara, dite *deglet en-nour*. (Gal DE COLOMB, *Oasis du Sahara*, p. 69-70.)

Mohammed ben Bel-Rits, revenu tout cousu d'or, avait prêché l'insurrection, se disant assez riche pour défrayer tout le monde. Le caïd Kouideur demanda quelle espèce de numéraire avait emporté le colonel. Ahmed dit n'avoir vu que des pièces d'argent, car non seulement l'or n'a pas cours chez les Touareg comme monnaie d'échange (1), mais ils n'acceptent que les pièces d'argent de cinq francs et de vingt centimes. Depuis, ajoutait-on, Mohammed ben Bel-Rits coopéra à une razzia faite sur les Medabih (2), puis s'enfonça dans l'Ouest pour rejoindre Bou-Amama.

Peu après, sur un ordre reçu de Laghouat, Ahmed quitta Metlili, monté sur le mehari de Si Mohammed ben Si Bou-Hafs; celui-ci voyageait à cheval, et remplit ses devoirs de guide de façon à ne mériter que des éloges. Ce dernier voyage dura cinq jours, et enfin Ahmed ben Messaoud rentrait à Laghouat, onze mois après en être parti sous la conduite du colonel Flatters.

(1) Le change sur l'or, au Touat, est sujet à des variations considérables et fréquentes, allant de 20 à 50 pour cent. (SOLEILLET, *Voyage à l'Oasis d'In-Çalah,* p. 91.)

(2) Tribu arabe établie chez les Mezabites de Rardaïa.

IIᴱ RELATION

Relation d'Ali ben El-Messaï, dit Berriche, originaire de la tribu des Beni-Ifrene, territoire de Negaous, subdivision de Batna; cet homme, soldat au 3ᵉ Régiment de Tirailleurs algériens, nᵒ mˡᵉ 2653, faisait fonctions de caporal à la 6ᵉ escouade « maréchal des logis Pobéguin ».

II

Le jour de l'attaque, 16 février, le colonel choisit l'emplacement du camp, et alla aussitôt reconnaître les puits avec cinq Français, son serviteur Ben Smaïl, et les Touareg et Chaneba qui suivaient l'expédition. Le Chanebi Serir s'était voilé à la mode du pays, ce qui fit plus tard concevoir des soupçons. On se rappela aussi que le chamelier Rezika, mangeant le matin une épaule de mouton, observa que l'os était teinté de rouge, présage qu'il y aurait du sang versé à bref délai.

Ben Smaïl revint au camp, apportant un billet du colonel pour le lieutenant de Dianous; sur l'ordre de celui-ci, les chameliers prirent la route du puits avec leurs bêtes et une escorte, vers les deux heures de l'après-midi.

Chef d'une escouade (1) de douze hommes, le

(1) COMPOSITION DE L'ESCOUADE DU NARRATEUR :

1° Hammani ben Ahmed, tirailleur au 3e régiment.
2° Khelifa ben Derradji, id.
3° El-Akhdar ben Salah, id.

narrateur en laissa trois au camp, et avec les neuf autres emmena trente-deux chameaux. Chemin faisant, une chamelle se coucha et refusa d'aller plus loin: Ali laissa auprès d'elle le tirailleur Khelifa ben Derradji, un des survivants de la mission.

On continua d'avancer dans un terrain très-accidenté, raviné, pierreux, pendant plusieurs kilomètres, et on se trouvait en vue d'une large vallée plantée de tamaris, quand retentirent quelques détonations. Bien qu'on entendît souvent des coups de feu tirés par les chasseurs, on examina quels seraient au besoin les moyens de défense. Ali constata que ses huit hommes n'avaient que deux fusils; lui-même avait emporté le sien, mais un seul paquet de cartouches. Menacés de deux jours de marche à pied, les hommes en faute lui dirent pour le calmer qu'il n'y avait rien à craindre.

En arrivant au bord de la vallée, on vit s'élever un nuage de poussière; bientôt retentirent de grands cris, et les hommes non armés prirent la fuite. Les autres se mirent en défense, et atten-

4° Bou-Zid ben Mohammed, tirailleur au 1er régiment.
5° Abd El-Ouahab ben Mohammed, id.
6° Ahmed ben Mohammed, id.
7° Mokhtar ben Rezal, id.
8° Bedirina, id.
9° Rezika, chamelier.
10° Mohammed ben Halfaya, id.
11° Ali, id.
12° Mohammed ben Habboul, id.

dirent l'ennemi à bonne portée pour ne tirer qu'à coup sûr. Les mehara approchaient rapidement, et deux cavaliers, galopant en tête sur les juments du colonel, dessinèrent un mouvement tournant pour couper la retraite au convoi. Le feu fut ouvert par le caporal Ahmed ben Ali, du 3e régiment ; quant au narrateur, il brûla ses six cartouches en visant un des cavaliers de tête, mais sans réussir à l'abattre. Les munitions furent vite épuisées, et il fallut fuir.

Ali ben El-Messaï s'échappa avec son camarade Messaoud ben Saïd, et un jeune Chanebi nommé Saci. Ils cherchaient à s'orienter, quand Messaoud fit réflexion qu'on était peut-être trahi par les Chaneba, et voulut tuer Saci d'un coup de revolver. Ali s'y opposa, craignant que l'ennemi n'entendît la détonation. Messaoud porta à Saci un coup de pierre à l'épaule, et le laissa s'éloigner, pleurant et ensanglanté. La journée s'écoula en vaines recherches, et les deux tirailleurs ne trouvèrent qu'un redir où Messaoud emplit son bidon. Ils passèrent la nuit sans dormir, prêtant l'oreille au moindre bruit, espérant entendre les pas de leurs camarades, mais leur attente fut déçue.

17 février. — Au point du jour, ils explorent l'horizon du haut d'une montagne, et reconnaissent l'emplacement du camp ; au milieu se détachait un point blanc qu'ils supposèrent être la grande tente de popote. Ils s'y dirigent, recueillent, chemin faisant, des os de mouton égorgés la veille, et arrivent en vue du camp,

déjà envahi par l'ennemi. Ils tournent brusquement à l'Est, se proposant naïvement de gagner Rat, se berçant même de l'illusion d'arriver à bon port, et d'apporter les premières nouvelles de la mission.

18-20 février. — Ils marchèrent pendant trois jours, broyant les os de moutons dont ils extrayaient la moelle, et se retrouvèrent en un point où ils avaient campé sept jours avant la catastrophe. Là, au pied d'une colline, s'allonge un ravin où l'eau coule presque à fleur de terre; en face est une très-haute montagne dont la cime se perd dans les nues. Les tirailleurs s'arrêtèrent, pensant que leurs compagnons, battant en retraite sans guides, reprendraient la route qu'ils connaissaient déjà. Tout à coup Messaoud crut apercevoir des chameaux, et partit à la découverte en recommandant de l'attendre.

L'attente fut longue. Ali profita de deux roches dressées verticalement pour se faire une espèce de cachette en pierres sèches. Il ne vit rien pendant dix jours (20 février - 1er mars), sauf des ânes qui vinrent une fois se désaltérer à la source. Il se cacha, pensant que les conducteurs allaient suivre; mais c'étaient des ânes sauvages, et il n'avait point de poudre.

De désespoir il renversa sa hutte, désirant être vu et appelant les Touareg de ses vœux. Il souffrait déjà cruellement, réduit qu'il était à ne vivre que d'herbages. Il mangeait surtout une plante appelée *tifaf*, espèce de laiteron qui pousse

dans les lieux humides et les anfractuosités des rochers. Pendant quatre nouveaux jours, il essaya de retrouver son camarade, et gravit plus d'une fois la hauteur derrière laquelle il l'avait vu disparaître; puis, à bout de force, il revenait au point de départ où il avait de l'eau à discrétion. Il en buvait abondamment, et son ventre semblait près d'éclater.

5 mars. — Il part enfin, traînant son fusil sur le sol, et arrive à une éminence qu'il ne peut gravir qu'en s'aidant des pieds et des mains. De là il observait le pays et appelait les Touareg de toutes ses forces, dussent-ils venir pour le tuer, car s'il avait eu une cartouche, il aurait mis fin à ses jours. Puis il rencontra cinq chameaux errant entravés dans la plaine. Il essaya d'en saisir un; mais dès qu'il s'approchait, les bêtes faisaient un écart, et trahi par ses forces épuisées, il les suivait en vain à distance, pleurant et continuant à appeler les Touareg. Prenant alors son fusil devenu un poids inutile, il le frappa machinalement contre une pierre, en brisa le bois, et lança la culasse mobile dans une mare desséchée, encore remplie d'une vase épaisse. Enfin il se traîna comme il put jusqu'à la nuit.

Le lendemain (6 mars) il entendit des beuglements lointains, et trouva des traces toutes fraîches aboutissant à un mamelon où elles obliquaient brusquement. Il gravit la hauteur, et découvrit en contre-bas une mare où des Touareg abreuvaient leurs chameaux. Il puisaient l'eau

dans des seaux de cuir (1), et la versaient dans une large peau (2) qui servait d'auge. Ali alla s'asseoir au détour de la piste pour être aperçu à distance, mais on lui tournait le dos. Enfin une femme s'avança de son côté, et il fit le geste de boire. Elle prit la fuite et deux hommes accoururent. Le plus jeune, brandissant une lance, marcha sur Ali qui fit un saut de côté, et poussant un cri, rejeta des herbes de sa bouche. L'autre Touareg saisit le premier par son voile, le repoussa, montra le ciel à Ali comme pour le rassurer, et lui fit signe de remettre ce qu'il avait. Ali se déshabilla, ne conservant que sa calotte et son caleçon. Le Targui appela un homme qui parlait arabe, et, comme Ali souffrait de marcher nu-pieds, il lui rendit ses chaussures (3).

L'interprète survenant fit écarter tout le monde, apprit à Ali qu'il venait d'être recueilli

(1) Le seau (*aga,* pluriel *igatene,* en tamachek), est fait de cuir mince et souple, attaché par de petites lanières à un cercle de fer retenu lui-même par des chaînettes qui se réunissent à un anneau fixé au bout d'une corde. Ce seau est une partie indispensable de l'équipement de tout Targui; il le suspend à l'arçon de sa selle. (Interprète BOUDERBA, *Voyage de Laghouat à Rat.*)

(2) *Taferaout,* peau de bœuf tannée, qui sert en voyage à faire boire les chameaux. (Gal HANOTEAU, *Grammaire tamachek,* p. 161.)

(3) La chaleur du sol, sa nature pierreuse et sablonneuse empêchent les Touareg de marcher pieds nus comme les Arabes. Les pauvres seuls n'ont pas de chaussures. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 407.)

par Ahmed bel Konti, et lui dit de retirer son dernier vêtement. Ali pensa qu'on allait le mettre à mort, mais qu'on voulait s'épargner la peine de dépouiller son cadavre du linge ensanglanté. Il ôta son caleçon, et levant l'index de la main droite, fit la profession de foi musulmane (1) comme un homme in extremis. Ses vêtements lui furent aussitôt rendus; on s'était assuré de sa foi religieuse en constatant de visu le signe indélébile de la circoncision.

On lui demanda s'il était Arabe, et sur sa réponse affirmative, pourquoi il était venu avec les Français. Uniquement, répondit-il, pour gagner quelque argent. Puis il demanda à boire, car la soif le dévorait. Quand il raconta qu'il jeûnait depuis si longtemps, on objecta qu'il avait trop bonne mine, le teint (2) trop rouge pour avoir supporté d'aussi dures épreuves. On lui enjoignit impérieusement de dire toute la vérité, comment il s'était nourri, où il avait mis son fusil et l'argent qu'il devait avoir, puisqu'on en avait trouvé sur tous ses camarades. Il offrit de convaincre les incrédules en les conduisant à la source où il avait séjourné, et déclara avoir laissé son fusil sur une colline; finalement on lui dit de ne rien craindre, et que Hammed bel Konti, riche et homme de bien, le traiterait généreusement. Ce

(1) Il n'y a de Dieu que Dieu, et notre seigneur Mohammed est l'envoyé de Dieu.

(2) Le narrateur a la peau blanche et le teint coloré.

dernier avait fait traire deux chamelles; on présenta du lait à Ali, mais telle était sa faiblesse, qu'en essayant d'avaler la première gorgée, il tomba évanoui.

En revenant à lui, il se trouva couché dans une tente. On lui apporta du pain blanc, fabriqué avec la farine de la colonne; toutefois il ne put avaler que lorsqu'on lui eut introduit du beurre dans la bouche, et pratiqué sur la gorge une espèce de massage. On lui donna aussi un voile (1) avec recommandation très-expresse de le porter constamment.

Le surlendemain, 8 mars, on voulut aller chercher son fusil. La proposition lui déplaisait, et pour cause; aussi tâcha-t-il d'insinuer qu'un fusil sans cartouches avait peu de valeur. On lui répondit qu'on possédait une caisse de cartouches; que, depuis la Sebkha, la colonne avait été curieusement observée; que le colonel lui-même montrait à tout venant l'emploi du fusil et du

(1) *Tiguelmoust,* en tamachek. Le voile couvre la tête, le front, la nuque, la figure et le cou. C'est une longue pièce de toile de coton, peu large, teinte à l'indigo et lustrée d'un côté, qu'on arrange de façon que les yeux seuls soient visibles, et encore sont-ils masqués par un large pli qui forme, en avant, une sorte de visière. Le tiguelmoust est fabriqué au Soudan. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 406.)

Les nègres nomment le voile *fatara.* (René CAILLÉ, II, 328.)

L'usage de se voiler la figure est entré dans les mœurs, et il s'y rattache une espèce de dignité qui le fera longtemps respecter. (Gal HANOTEAU, *Grammaire tamachek,* p. XIX.)

revolver, de la lunette d'approche, de la lentille ou verre brûlant, etc. Toutefois les Touareg ne s'étaient point aperçus que le colonel les retenait souvent dans sa tente, et prolongeait la conversation pour permettre au docteur, soigneusement dissimulé, de tirer leurs photographies.

Ali accompagna donc Hammed bel Konti et l'interprète, monté comme eux sur un chameau. Le résultat l'inquiétait fort; que l'on retrouvât ou non les débris du fusil, il risquait dans les deux cas d'être convaincu de mensonge, et on lui avait bien répété qu'on n'aimait pas les menteurs. On voulait voir aussi l'endroit où il était resté seul quatorze jours, l'inspection des lieux devant faire connaître s'il était sincère ou non. On visita d'abord la hauteur derrière laquelle avait disparu Messaoud, car Ali espérait y découvrir les traces de ce camarade d'infortune. La première journée se passa en vaines recherches.

Le lendemain (9 mars) le fusil ne se retrouva pas davantage, et Ali feignait la plus grande surprise; heureusement ceci fut mis sur le compte de la disette prolongée qui avait pu lui faire oublier bien des choses. On reconnut le point où il avait séjourné, un fragment de boîte de métal dont il avait fait une écuelle, les débris de son mur, et les traces de ses vomissements et déjections confirmèrent de tout point son dire sur le régime extra-végétal dont il avait dû se contenter.

On repartit dans une autre direction, d'après les indications d'Ali toujours préoccupé de rechercher, non le fusil, mais Messaoud. Enfin on découvrit dans une vallée des empreintes de pieds humains enveloppés de linge, puis un homme bronzé comme un nègre. Il était exténué, et on le fit monter sur le chameau d'Ali qui eut charge de le conduire à pied.

Pendant le trajet, ils causèrent à voix basse. C'était bien Messaoud qu'on ramenait, mais si défait et si hâlé qu'il en était méconnaissable; lui-même n'avait pu reconnaître son camarade voilé selon les exigences de la civilité touareg. Ils convinrent de cacher soigneusement leur qualité de militaires. Ils avaient passé leur temps de séparation dans des conditions analogues; chacun ayant sur place de l'eau et des herbes, ils s'étaient attendus mutuellement (1).

Leur réunion fut de courte durée. Trois jours après (12 mars), un Targui rejoignit sa tente, se proposant, vu la sécheresse du pays Hoggar, de gagner celui des Azgueur, du côté de Rat. Il emmena Messaoud qui entrevit là une lueur d'espérance, et Ali confiné dans l'Ouest croyait fermement, en remettant le pied sur le sol al-

(1) Le récit de Messaoud est beaucoup plus simple. L'état de prostration dans lequel on l'aurait trouvé lui a-t-il fait perdre la mémoire de cette série de mauvais jours, ou son camarade veut-il se donner le beau rôle?

gérien, que son camarade l'y avait devancé (1).

Le douar où il se trouvait comptait six tentes, celles de Hammed bel Konti, de son frère Goua bel Konti, de son neveu Chanebir bel Goute, d'un nommé Miktar, et celles des nègres et des hôtes. On occupa longtemps le même campement pour mieux soigner Chanebir, blessé au cou-de-pied dans le combat livré au colonel. Il fallait le porter à dos d'homme pour ses besoins particuliers, et Ali fut plus d'une fois chargé de ce soin. Chanebir était un homme intelligent, à l'esprit ouvert, qui faisait de son mieux pour apprendre l'arabe. Il disait avoir été atteint d'un coup de revolver par un Français de haute taille, ayant une barbe très-courte, les yeux malades, et portant lunettes, signalement dans lequel le narrateur croit reconnaître l'ingénieur Béringer.

Pendant plusieurs semaines, Ali ben El-Messaï alla chercher l'eau et le bois, alluma le feu, prit soin des chameaux, etc., conjointement avec un grand nègre nommé El-Mahdi, qui lui parlait d'un ton impérieux et presque menaçant. Leurs rapports étaient d'autant plus difficiles qu'ils se comprenaient moins l'un l'autre. Fatigué d'être l'esclave d'un esclave, Ali se plaignit à leur maître commun qui lui confia un fusil à pierre à deux coups, avec mission d'être le pourvoyeur de gibier. Fier de ces fonctions, il abat d'abord

(1) Le retour d'Ali a précédé d'environ trois mois celui de Messaoud.

une gazelle, puis saisit vivants trois petits veaux sauvages, et accumule tant d'exploits cynégétiques, qu'on ne veut plus se séparer d'un chasseur aussi émérite. C'est en chassant ainsi qu'il vit dans un douar une tente de la mission. Les toiles de tentes servaient à confectionner des vêtements, surtout des chemises.

Ali dut aussi décharger les cartouches métalliques, dont les douilles convenablement percées devenaient un objet de luxe. On en faisait des colliers pour les dromadaires favoris, des garnitures de selles retentissantes comme des grelots (1), des ornements pour les manches de couteaux, et même les dames en suspendaient sur leur poitrine (2). On les exportait aussi au Maroc et au Soudan avec les boîtes de conserves.

Cependant Chanebir, guéri de sa blessure, prit la direction d'une caravane de cinquante chameaux chargés surtout de sel (3) et de plumes

(1) La selle « *arhazer* » porte à l'avant et à l'arrière des groupes de clochettes « *anaïna* » en cuivre et en étain, qui servent de parure et tiennent continuellement le dromadaire en éveil. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 447.)

(2) Le cuivre est beaucoup employé comme ornement parmi tous les riverains du Niger. (Dr BARTH, *Le Royaume foulbe de Gando.*)
Les Touareg portaient comme ornements de jolies petites boîtes d'étain ou de cuivre. (Dr BARTH, *Départ de Timbouktou.*)

(3) Le sarrasin s'échange contre le sel importé par

d'autruches. Il y a dans ces régions du sel de toutes couleurs, d'un rouge ardent (1) comme le henné, d'un noir foncé comme le charbon, d'un gris terne comme une brique crue, d'un blanc étincelant de feux comme les facettes du diamant. Le colonel avait recueilli beaucoup d'échantillons de ce minéral.

Ali accompagnait la caravane qui traversa un pays montagneux, quoique facile à parcourir. Le bois ne manquait pas, et en maints endroits l'eau se trouvait presque à rase terre. On vit beaucoup d'autruches, de bœufs sauvages et d'onagres. On parlait aussi des montagnes du Soudan couvertes de hautes futaies, et hantées par les lions, panthères, éléphants, sangliers, chevaux et ânes sauvages etc. (2).

les Touareg. La kafla au sel avec laquelle j'étais arrivé consistait en trois mille charges de chameaux. (Dr Barth, *Voyage vers la capitale du Bornou.*)

(1) On récolte aussi bien à Teghidda qu'à Ingal d'excellent sel de couleur rouge. (Dr Barth, *Excursion à Agadès.*)

Le gisement de sel de Taodenni occupe un grand espace du sol dans la partie du désert nommé El-Djouf. Le sel est mélangé de noir et de blanc, ce qui le fait ressembler étonnamment à du marbre. (Dr Barth, *Séjour dans le Désert.*)

(2) Parmi les animaux sauvages de l'Adamaoua abondent surtout les éléphants. Le rhinocéros n'est pas rare, et le buffle sauvage « *mbanna* » semble être très-répandu partout. Les hôtes ordinaires des bois sont le léopard, deux sortes d'hyènes, et un autre animal féroce nommé *hammafourde;* le lion se rencontre moins souvent. (Dr Barth, *Voyage dans l'Adamaoua.*)

Après avoir cheminé lentement pendant vingt-quatre jours, on atteignit le pays d'Arir. La caravane campa dans un gros village nègre bâti, partie en plaine, partie sur le flanc d'un large coteau. Les maisons à terrasses sont assez mal construites en briques, et plafonnées avec du bois de laurier rose et de tamaris; les portes, presque à claire-voie, dénotent une main-d'œuvre des plus primitives. On vend dans ce village des armes, de la sellerie, des étoffes, et on y cultive le maïs et la citrouille. La *saguia* (1) est importante; on emploie des bœufs et des ânes pour y puiser l'eau (2).

Les nègres s'empressèrent autour de celui qu'ils appelaient l'infidèle. Chacun exigeait qu'il fît sur le champ la profession de foi musul-

Les bêtes féroces abondent, et principalement les lions. (Dr BARTH, *Excursion au Kanem.*)

Le rhinocéros, l'éléphant, la girafe, le lion, l'hyène, le léopard et d'autres animaux féroces fourmillent dans la forêt. (Dr BARTH, *Départ pour le Baghirmi.*)

(1) Canal d'irrigation, conduite d'eau à ciel ouvert.

(2) Dans un des hameaux peuplés de Touareg, je vis pour la première fois de tout mon voyage en Nigritie, tirer l'eau d'un puits profond d'environ treize toises, au moyen d'un jeune taureau qui en remontait chaque fois, à l'aide d'un seau en cuir, une quantité suffisante à abreuver deux chevaux. L'animal était conduit par une jolie fille amochar. (Dr BARTH, *Séjour à Sinder et à Katsena.*)

Les puits à grande section, dans lesquels on emploie les animaux, sont très-répandus dans la Tripolitaine. (*Mission de Redamès,* p. 208.)

Ils sont aussi nombreux en Tunisie.

mane, si bien qu'il passait des heures entières, l'index de la main droite levé vers le ciel. Ses tatouages parurent une marque imposée par les chrétiens, et sans les explications d'un vieillard qui avait vu le Mezab, on les eut enlevés avec un couteau. On se parlait par l'intermédiaire de Touareg établis dans le pays (1). Un jour un nègre obèse, ayant des jambes grêles et un ventre énorme, voulut acheter Ali; il se proposait de l'étendre sur le seuil de sa porte, et de le fouler chaque jour aux pieds des chevaux jusqu'à disparition de ses ossements, parce que son œil avait vu les chrétiens. Dès lors Ali demeura près des bagages.

Les nègres de cette région se voilent comme les Touareg. Entre autres préjugés, ils croient que les chrétiens épousent leurs mères, et se plaisent à outrager les musulmans dans leurs sentiments religieux. D'après eux, les Français disent le matin aux Arabes : « Quel est ton Mohammed ? » en faisant allusion au Prophète ; et l'Arabe répond

(1) Il y avait sur notre chemin de nombreux villages grands et petits, habités en partie par des Touareg. .... Au nord-ouest de la ville se trouvaient un certain nombre de hameaux remarquables, appartenant à ces chefs de Touareg qui ont entre les mains le commerce du sel de Bilma. (Dr Barth, *Séjour à Sinder et à Katsena.*)

Le village est occupé par des esclaves Touareg parlant plusieurs langues, telles que le tamachek, le sonrhaï et le foulfoulde. (Dr Barth, *Entrée dans le Royaume de Massina.*)

humblement à son interlocuteur : « C'est toi qui es mon Mohammed ».

Le pays nourrit un grand nombre de chevaux (1), généralement de petite taille. Il y a une véritable cavalerie indigène, et tous les jours on voit des nègres jouter comme les Touareg avec la lance et le bouclier. Les lances, longues de deux mètres au moins, sont tout en fer, et la hampe est recouverte d'un métal jaune. Les Arabes les nomment, suivant le type, *mezrag, hariche* et *seboula*.

Le premier modèle est une lance à extrémité tranchante des deux côtés sur une longueur d'environ quatre-vingts centimètres, de sorte qu'on peut frapper d'estoc et de taille. L'autre espèce est garnie au-dessous de la pointe de quatre paires de crochets recourbés en dedans. La *seboula* est munie de nombreuses pointes fines analogues à celles des cardes, et qu'on a comparées à la barbe d'un épi de blé, d'où le nom de « seboula » (épi). Enfin certaines lances ont un manche en bois articulé et s'enlevant à volonté ; l'arme ainsi raccourcie fait office de coutelas (2).

(1) L'élève des chevaux constitue une question importante et pleine d'intérêt pour le Bornou. La race du pays est fort bonne ; les animaux y sont non-seulement d'une belle croissance, mais résistent d'une manière étonnante aux fatigues. (Dr BARTH, *Coup d'œil sur le Bornou.*)

(2) *Allar,* pluriel *allarene,* désigne en tamachek une lance ou javelot de deux mètres de long et tout

Les boucliers seraient confectionnés en peau d'oreilles d'éléphants. Blancs, presque transparents, munis intérieurement d'un anneau de fer, ils se portent au bras ou au pommeau de la selle, et couvrent le cavalier de la tête à la ceinture. Si légers que le vent les soulève et les emporte, ils sont néanmoins à l'épreuve de l'arme blanche; les balles même n'auraient d'efficacité que tirées à bonne portée. Plusieurs fois Ali essaya de percer des boucliers à coups de lance; mais vainement il employait toute sa force, le fer rebondissait sur le cuir sans l'entamer. On a grand soin de cette arme défensive, et on la préserve de la pluie et de l'humidité (1).

en fer; l'extrémité a la forme d'une languette avec barbelures. *Tareda,* pluriel *teredouine*, est un javelot plus court, avec manche en bois et talon de fer; la pointe est droite et non barbelée. La *taguenebat*, pluriel *tiganebatine*, est une espèce de javelot avec manche de bois et sans barbelures. (G[al] HANOTEAU, *Grammaire tamachek*, p. 213 et 161.)

(1) Ils ont des boucliers en cuir de bœuf tanné qui sont travaillés avec beaucoup de goût, et ont la forme de ceux des anciens chevaliers, excepté qu'ils sont carrés au bout; ces boucliers, enjolivés de dessins, sont assez larges pour les couvrir tout entiers. (René CAILLÉ, II, 328.)

La grande antilope aux longues cornes (*antilope leucoryx*) dont la peau sert aux Touareg à la confection de leurs boucliers. (D[r] BARTH, *De Tintelloust à Taghelel.*)

Le bouclier est connu sous le nom kanori de *negaoua*. (D[r] BARTH, *Aperçu de l'Histoire du Baghirmi.*)

Le bouclier est un grand disque en peau épaisse qui couvre tout le corps, moins la tête et les pieds.

La caravane échangea ses marchandises contre du maïs, des armes et des négrillons. Ceux-ci se revendent avantageusement au Maroc pour un prix variant de cent cinquante à trois cents (1) mitkal, poids équivalent à peu près à celui du franc. On reprit la route du Nord, et ce ne fut qu'au bout de trente-trois jours qu'on atteignit le douar de Chanebir, installé sur un nouveau campement.

En récompense de ses bons services, Ali fut admis dans l'intimité de ses maîtres. Hammed bel Konti avait encore sa mère Gaga, sa sœur Taoukka, et sa femme Tsenouni lui avait donné trois filles, Fadda, Azzahra et Fatimata. Son frère Goua était marié à Tagafelt dont il avait un jeune garçon nommé Bouha. Un jour Hammed

La peau adoptée pour la confection est celle de l'antilope mohor, très-commune dans le pays d'Aïr. Le cuir de cette antilope est assez résistant pour parer utilement les coups de flèche, de sabre, de javelot et de lance. Il peut faire dévier la balle, l'amortir, mais non la repousser. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 445 et 231.)

Le bouclier, *arer*, pluriel *irerane*, est en peau de jeune éléphant, d'une espèce de buffle appelé *tes iharouguene* « vache des bois », ou d'un autre animal nommé *ezem* qui, je crois, est une antilope. (Gal HANOTEAU, *Essai de Grammaire kabyle*, p. 375.)

(1) Agadès avait pour l'or un poids particulier, le mitkal, équivalent aux deux cinquièmes d'un écu d'Espagne, et le mitkal de Timbouktou vaut un écu et un tiers. (Dr BARTH, *Excursion à Agadès*.)

Le mitkal vaut quatre grammes vingt-sept. (*Mission de Redamès*, p. 281.)

offrit à Ali sa fille Azzahra en (1) mariage. Cette personne, d'une beauté médiocre, et n'étant plus de la première jeunesse, agréa de grand cœur la proposition paternelle. Ali ne lui était pas indifférent; plusieurs fois elle lui avait taillé les cheveux avec ses ciseaux, et elle acceptait avec bonheur les gazelles qu'il rapportait de ses chasses. Mais elle avait compté sans ses compagnes. Informées de la chose, celles-ci vinrent auprès de la tente d'Azzahra donner des sérénades (2), improvisant des chants pleins d'allusions mordantes à la future épouse de l'infidèle. La pauvre Azzahra en tomba malade, et son père, changeant d'idée, offrit à Ali une négresse nommée Zerza. Or celle-ci, récemment achetée, ne

(1) Les Touareg traitent les esclaves, à de rares exceptions près, non-seulement avec humanité, mais encore avec l'amitié et les égards les plus grands; ils paraissent aussi, plus qu'il n'est d'usage dans le Soudan proprement dit, favoriser la vie de famille parmi les esclaves. (Dr BARTH, *Tessaoua, Katsena.*)

L'esclavage, chez les Touareg comme chez tous les peuples musulmans, est très-doux, et n'a rien de commun avec le travail forcé des colonies. Dans la famille musulmane, l'esclave est traité par ses maîtres avec les plus grands égards, et il n'est pas rare de voir l'esclave se considérer comme un des enfants de la maison. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 339.)

(2) Plus heureuse que la femme arabe, la femme targuie n'est pas obligée de moudre le blé, d'apporter sur son dos l'eau et le bois, ni de faire la cuisine; les esclaves pourvoient à tous ces besoins. Les dames du pays peuvent donc, comme celles des pays civilisés, consacrer du temps à la lecture, à l'écriture, à la musique et à la broderie. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 430.)

savait pas un mot de tamachek, encore moins d'arabe, et de plus était fort laide. Ali refusa net, aimant mieux rester garçon toute sa vie comme un chien. On lui enjoignit de se marier sous peine de mort. Il ne s'émut pas outre mesure, Azzahra lui ayant fait dire secrètement que ces menaces peu sérieuses avaient pour but de hâter le mariage. Ali gagna du temps en proposant de remettre l'affaire au retour d'une caravane qu'il devait suivre au Maroc; il protesta contre toute idée de fuite, et même sur une terre étrangère, il resterait fidèle à sa nouvelle patrie où il était déjà fiancé.

Sur ces entrefaites Taoukka, sœur d'Hammed bel Konti, alla acheter du blé à Tizref. Cette dame, veuve et déjà mûre, emmena cinq chameaux qu'Ali fut chargé de soigner. Elle-même montait un mehari élégamment harnaché.

En cinq petites étapes ils gagnèrent le *ksar* (1) de Tizref, sis à l'ouest du puits où le colonel trouva la mort; il en est même peu éloigné, mais le pays intermédiaire est montagneux et difficile. Le village se compose d'une centaine de maisons assez bien construites en briques crues, et couvertes en terrasses. Il y a, même en été, des eaux abondantes alimentant de nombreux canaux de dérivation. Outre des cultures maraîchères importantes, on récolte du maïs « *tifsi* », du tabac,

(1) *Ksar,* pluriel *ksour,* ville ou village dans le Sahara.

un peu de blé, etc. Les terres sont cultivées à la houe par de nombreux travailleurs venant surtout du Touat. Enfin il y a un bois de tamaris qu'on peut qualifier de haute futaie.

Taoukka échangea deux chameaux contre quatre sacs de blé, plus une certaine quantité qu'on lui donna à titre gracieux, par considération pour elle. Ses affaires étaient terminées, quand on vint chercher Ali de la part d'Itarene. Celui-ci fit offrir à Taoukka un nègre pour la reconduire ; elle n'accepta point cette politesse, certaine de trouver des compagnons de route.

Itarene, chef des Touareg Hoggar, campait aux environs de Tizref avec une demi-douzaine de tentes. Il appartient à la fraction des Oulad Messaoud, d'où son nom d'Itarene El-Messaoudi. C'est un homme de haute taille, robuste, et déjà vieux, à en juger par les poils blancs de ses sourcils. Comme signe particulier, il tousse fréquemment et légèrement. Sa tente était neuve et fort propre, mais sauf quelques mauvais tapis, aussi simplement meublée que toutes les autres.

Introduit près de ce personnage, Ali reçut l'ordre de le saluer, puis la conversation s'engagea dans la langue du pays. « — Ma d toulid. — El kheir ras. — Ehane ek icelane. — Kela kela. — Tessaned tamahek (1). — Comment vas-tu? — Le

(1) *Tamahek* pour *tamachek*. La permutation du *ch* et du *h* est très-fréquente dans cette langue. (Gal HANOTEAU, *Grammaire tamachek*, p. 12.)

bien seulement — As-tu des nouvelles? — Non, non. — Sais-tu le tamachek? » Ali demeura bouche close, ne pouvant suivre plus longtemps une conversation dans cette langue; aussi éprouva-t-il un grand soulagement, quand son interlocuteur lui adressa la parole en très-pur arabe.

Cette assertion d'Ali ben El-Messaï n'a pas été admise à Laghouat, sous prétexte qu'Itarene, d'après tous les témoignages, ne parle que le tamachek; mais on verra plus loin qu'il y a deux Itarene, et peut-être les a-t-on confondus.

Quoiqu'il en soit, Itarene félicita Ali d'être chez Hammed bel Konti qu'il qualifia de « perle du Hoggar ». Puis il lui demanda pourquoi il avait suivi la mission, de quelle nature étaient les rapports entre chrétiens et musulmans, et si les premiers frappaient leurs administrés. Ali répondit être venu pour toucher un prix rémunérateur, déclara la justice francaise très-équitable, et la tolérance religieuse si complète, que tous les cultes sont subventionnés.

Interrogé sur ses compagnons survivants, il ne put citer que Messaoud ben Saïd. On lui en nomma d'autres : le tirailleur Khomis ben Salah, du 3e régiment; le chamelier Mohammed ben Habboul, atteint au nez d'un coup de sabre, à la tête d'un coup de lance, et guéri depuis de ses blessures; un jeune homme du nom d'Amor rapatrié, croyait-on, par Redamès; un autre grand jeune homme au teint blanc,

nommé Ahmed ben Messaoud (1), actuellement chez les Chaneba; le nègre Bou-Lefa, qui s'était donné comme interprétant supérieurement le tamachek et les idiômes nègres, et avait été trouvé à l'épreuve d'une nullité parfaite.

Abordant un autre ordre d'idées, Itarene protesta vivement contre toute participation au massacre de la mission. Au reçu du message du colonel, il lui avait envoyé deux guides avec une lettre, lui disant qu'il pouvait passer, que même en pays ennemi il serait en sûreté comme la langue dans la bouche au milieu des dents, d'user toutefois d'une grande prudence, la trahison étant familière aux Hoggar. Un premier rassemblement hostile fut dissipé par Itarene, accompagné dans cette circonstance de toute sa famille, même de sa femme. Il manda aussitôt la chose au colonel, et lui dépêcha deux autres guides pour gagner à toute vitesse le pays des nègres. La seconde troupe se réunit à son insu; dès qu'il en eut connaissance, il écrivit au colonel de ne plus avancer, mais le courrier rapporta la lettre, ayant appris en route que le destinataire n'existait plus.

Ali écoutait ces paroles sans y ajouter trop de créance; cependant ni dans la tente, ni dans le douar, il n'aperçut la moindre chose provenant des dépouilles de la mission.

Deux mobiles, d'après Itarene, ont déterminé

(1) Auteur de la première relation.

l'agression. D'abord l'appât des écus, car on croyait trouver des caisses pleines de pièces de cinq francs en argent, fort recherchées dans le pays. D'autre part, des lettres du Maroc avaient annoncé la venue d'un seigneur français voyageant à ses frais avec une douzaine de compagnons, pacifiquement et sans armes. Mais on vit arriver une colonne dans un appareil guerrier, traînant des caisses de munitions, marchant et se gardant militairement, prête à forcer le passage comme un ennemi déclaré. De là, colère des Touareg qui regardèrent la chose comme une trahison et une violation de territoire.

Tous les jours des cavaliers descendaient chez Itarene, qui semble très-préoccupé de la venue d'une nouvelle troupe française. Il a constamment auprès de lui trois courriers prêts à partir au premier signal.

Ali fut ensuite mandé au ksar de Takaout pour donner des soins à Itarene El-Meridi, grièvement blessé à la cuisse. Suivant un chemin frayé au milieu d'un pays montagneux, il arriva à destination en quatre petites étapes.

Le village de Takaout, composé de maisons et de huttes, est bâti dans une plaine mamelonnée. Il y a du bois, et de belles eaux courantes permettent d'irriguer des champs de blé, orge et maïs, cultivés à la houe. Deux forgerons (1) ré-

(1) Les forgerons « *inat* » sont, après les nobles, les principaux personnages de la tribu. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 440.)

parent les armes et les selles des dromadaires.

Itarene El-Meridi, personnage bien moins important que celui des Oulad Messaoud, ne commande qu'à la fraction d'Amerid. Il campait avec trois tentes aux environs de Takaout où il possède une maison servant de magasin. Il n'a point d'enfants, mais deux femmes (1), dont une au Soudan. C'est un homme de taille moyenne, trapu et vigoureux, avec des cheveux grisonnants aux tempes. Il y avait chez lui beaucoup de choses provenant des bagages de la colonne; du papier révulsif de pharmacie, des fioles pleines de médicaments jaunes et rouges, des couteaux, du sucre, des papiers, un thermomètre à mercure, une gourde en verre recouverte d'osier, un burnous de laine rouge déchiré d'un coup de lance et ayant appartenu à Ben Smaïl, des bagues et bracelets en cuivre doré et ornés de verres coloriés. Ali vit beaucoup de ces bijoux entre les mains des Touareg. Itarene avait encore la grande jument grise du colonel avec sa selle ; il en prenait un soin particulier et l'abreuvait de lait (2), ainsi qu'une jument baie achetée à Tinsalah.

Atteint de deux coups de feu à la cuisse, il

(1) La polygamie est à peu près inconnue. (G[al] HANOTEAU, *Grammaire tamachek*, p. 19.)
Un Targui n'a jamais qu'une femme. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 429.)

(2) Les chevaux des grands sont nourris de riz au lait. (D[r] BARTH, *Aperçu historique sur le Wadaï*.)

voulait se faire extraire par Ali une balle restée dans la blessure. Il lui présenta un coutelas, et mettant sa cuisse à nu, l'invita à opérer comme il l'entendrait. Ceci se passait en présence d'une charmante personne, épouse d'Itarene. Les femmes Touareg ne se voilent jamais; tout au plus, devant les étrangers, ramènent-elles sur la bouche un coin de leur vêtement (1).

Ali déclina toute compétence en matière chirurgicale. On s'expliquait par l'intermédiaire d'un interprète, Itarene El-Meridi ne parlant que sa langue maternelle. Il garda Ali quatre jours, pendant lesquels il lui rappela des incidents de l'expédition. C'est lui qui la rejoignit une fois à la tête de cinquante cavaliers; il avait même remarqué la coiffure d'Ali qui portait sa calotte toute droite sur le sommet de la tête. Il s'entretint familièrement avec le colonel qui le fit entrer dans sa tente, l'invita à passer la nuit, et lui fit servir un copieux repas de viande et de couscoussou. Ses compagnons pénétraient dans le camp sous divers prétextes, surtout pour voir le médecin qui arracha plusieurs dents et distribua quelques remèdes; mais en même temps les Touareg voyaient tout, observaient tout, et quoique l'or

(1) Une grande marque de respect des femmes pour l'homme auquel elles parlent est de lui cacher leur figure, quoiqu'elles ne portent jamais le voile, et à cette fin, elles tournent le dos à leur interlocuteur, ou bien elles ramènent un coin de leur par-dessus sur leur figure. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 430.)

leur eût été prodigué, Itarene, en prenant congé, demanda indirectement la jument du colonel. Il revint plus tard déguisé et incognito, se donnant comme un guide pour le Soudan, et ceci au su de Serir. Ici on ne peut établir si le Chanebi Serir fut de connivence avec le Targui, ou s'il le devina malgré son déguisement. En tout cas le colonel, prévenu qu'il se passait quelque chose d'insolite, fit doubler chaque soir le nombre des factionnaires. Ce retour d'Itarene n'aurait précédé que de quatre jours la catastrophe finale. Il apprit ainsi que le colonel se rendait à tous les puits de sa personne. Le dernier jour, les guides insistèrent pour qu'on fit une ample provision d'eau, car on n'en devait plus trouver pendant sept étapes. Au moment décisif, Itarene fondit sur le colonel la lance au poing; atteint à la cuisse d'une balle qui resta dans la plaie, il chargea encore le convoi, quand une seconde balle lui traversa la cuisse de part en part.

A Takaout, Ali entendit parler de la ville de Dellès (1), superbement bâtie en pierres et en briques, au milieu de palmiers qui lui forment une ceinture verdoyante. Il y a du sel rouge et

(1) Probablement l'Idelès des géographes. La prononciation du narrateur est exactement celle du port de mer que les Français appellent Dellys.

Idelès reçoit ses eaux de la source la plus méridionale de l'Igharghar, qui sort d'une montagne dite Atakor-n-Ahaggar, ou faîte du Ahaggar.

Igharghar serait l'épuivalent du mot arabe « *oued* » qui veut dire « cours d'eau » et « vallée ».

une mine d'antimoine dans cette riante oasis qu'arrosent des eaux vives.

Tous les pays parcourus par Ali retentissent de chants en l'honneur du colonel Flatters. Ce fait inoui d'un Européen pénétrant au cœur du Sahara hardiment, à visage découvert, semant l'or sur ses pas, et portant dans ses mains la paix ou la guerre, a fait sur les esprits une impression profonde. Aujourd'hui que ce noble adversaire n'est plus à craindre, on l'admire, on honore sa mémoire, et l'ardente imagination des indigènes en fait un preux, un sultan magnifique, un héros déjà légendaire. Aussi parle-t-on de lui dans les veillées, son nom est dans la bouche des jeunes enfants, et les femmes, sur leurs instruments de musique, improvisent des couplets en l'honneur de ce vaillant, plus glorieux que tous les braves du Sahara et du Soudan.

Cependant Hammed bel Konti était venu camper non loin de Tizref. On lui ramena Ali qui revit en passant Itarene El-Messaoudi. Celui-ci demanda si Itarene El-Meridi possédait de l'or, et si on lui avait extrait la balle. La réponse d'Ali fut négative.

Hammed bel Konti raconta que, depuis le massacre de la mission, les caravanes n'osaient plus s'aventurer sur les routes du nord et de l'ouest. Un jour, le bruit se répandit qu'une forte colonne française était déjà en marche, précédée de guides chaneba. La panique fut telle, que les Touareg refluèrent précipitamment jusqu'aux

frontières du Soudan. Les guerriers se réunirent non loin du puits où fut tué le colonel, et reçurent des nègres un puissant renfort de vingt mille cavaliers. L'affluence fut telle, que des hommes et des bêtes périrent de soif. L'émotion se calma par des nouvelles exagérées en sens contraire. Les chrétiens, disait-on, allaient être expulsés de l'Afrique par un cherif (1) tunisien; en Algérie même avait surgi un conquérant, Bou Amama, déjà entré victorieux à Oran avec l'aide de Si Kaddour, et ces deux chefs réunis marchaient sur Alger.

Tout ceci avait retardé le voyage du Maroc. La caravane s'organisa à la fin de l'été, et les frères Chanebir et Mohammed emmenèrent huit chameaux pour leur compte.

On coucha plusieurs fois au milieu des douars installés dans les ravins, les endroits sablonneux, et les terrains rougeâtres où les tentes basses des Touareg sont mieux dissimulées, beaucoup étant confectionnées en cuir d'un beau rouge (2), mais

(1) *Cherif*, pluriel *chorfa*. Ce titre appartient à tout musulman qui, directement et par les mâles, descend du prophète par la branche de Fatma Zohra, sa fille, mariée à Ali ben Abou Taleb. (C[el] TRUMELET, *Les Français dans le Désert*, p. 22.)

(2) Les tentes de Touareg consistent en une grande pièce de cuir ronde, composée d'une quantité de petits morceaux de peaux de mouton carrés cousus ensemble. (D[r] BARTH, *Entrée dans le Royaume de Massina*).

Des peaux de mouton teintes en rouge au moyen

qui blanchit par l'usure. Elles sont généralement tournées vers l'orient. A l'intérieur on ne voit guère que les armes, la sellerie et des sacs de cuir. Les armes à feu sont très-rares, et il y a un modèle particulier pour la selle de femme (1). Le grand sac de cuir ou *mezoued,* de la capacité du tellis algérien, sert à l'ensachement (2) des grains. Un autre sac dit *dobia,* beaucoup plus petit, est fait élégamment avec des bandes de

du jus tiré des tiges de sorgho s'exportent jusqu'à Tripoli. (Dr BARTH, *Séjour à Kano.*)

Les tentes des Touareg sont faites de plusieurs peaux de buffles tannées, adroitement cousues avec des lanières de cuir, impénétrables aux pluies de l'hiver; on les frotte en été avec du beurre pour en entretenir la souplesse. (Gal DAUMAS, *Le Grand Désert,* p. 136, ouvrage fait par renseignements en 1848.)

Les peaux de la tente « *ehakit* » sont tannées, peintes en rouge, et bien cousues. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 404.)

(1) Les selles des dromadaires sont faites avec le bois de l'arbre dit *kerouka,* dont la hauteur dépasse rarement trois mètres. Son bois est blanc et très-léger; sa feuille ressemble à celle du noyer, quoique plus grande; ses branches cassées donnent un suc blanc assez abondant qui paraît être un caustique violent. Le pommeau de la selle, par exception, est en bois d'acacia. (Interprète BOUDERBA, *Voyage de Laghouat à Rat.*

M. Duveyrier appelle cet arbre *korounka;* il ajoute que son nom en tamachek est *toréha,* et que son bois sert aussi à la confection des litières de chameaux pour femmes.

(2) Les bêtes de somme avaient apporté au marché le blé renfermé dans des outres de cuir. (Dr BARTH, *Coup d'œil sur le Bornou.*)

peaux de diverses couleurs; on y serre les vêtements, la poudre, l'argent, et l'extrémité est garnie d'une espèce de poignée dans laquelle on passe un gros cadenas en cuivre jaune (1). La mission en avait acheté plusieurs ainsi que des couteaux.

Les aliments ordinaires sont la galette, le lait de chamelle (2), la bouillie ou *acida* (3), la *derdoura,* espèce de potage fait de dattes écrasées et arrosées de lait, et le hachis de viande de chameau pilée. Quand on a des hôtes, il est d'usage que les femmes les régalent d'une soirée musicale.

Il y a dans le pays une race de moutons sans

(1) Le mobilier des Touareg se compose de quelques rares plats et vases de bois, et de quelques sacs de cuir du travail le plus remarquable, et parfois couverts d'ornements du meilleur goût; ces sacs servent à conserver les objets de toilette et les provisions. (Dr BARTH, *Entrée dans le Royaume de Massina.*)

Des sacs en peau, « *adjera* ou *arheridj,* » tiennent lieu d'armoires et ferment à l'aide d'une clef « *assarou* », au moyen d'un cadenas « *tenast* ». (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 404.)

(2) Le lait « *akh* » est la base essentielle de la nourriture des Touareg. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 412.)

L'attachement des Touareg pour leurs chameaux surpasse celui des Arabes pour leurs chevaux. « Ce sont nos frères, disent-ils, puisque nous buvons le même lait. (Interpte BOUDERBA, *Voyage de Laghouat à Rat.*

(3) *Acida* en arabe, *asink* ou *taraouit* en tamachek. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 409.)

laine (1) ayant la queue longue et mince du lévrier, et une race de bœufs de la taille d'un fort mulet, avec une bosse sur le garrot (2).

Chemin faisant, la caravane atteignit le dernier camp de la mission. Les tentes avaient disparu, mais bien des choses s'y trouvaient encore, tables, livres, papiers, deux litières pour les malades, nombre de caisses entr'ouvertes. On remplit deux sacs avec des boîtes de conserves recueillies sur place. Ali prit un cahier de papier à cigarettes, mais malgré ses explications, on le força de le jeter.

Il y avait un puits assez près du camp, et Ali, étonné qu'on l'eût envoyé avec ses camarades chercher de l'eau à plusieurs kilomètres, comprit que c'était un plan arrêté pour mieux les perdre.

On arriva sur le théâtre de la catastrophe. Les puits y sont peu abondants, et insuffisants pour

(1) On appelle le mouton à laine *akerêr-ajelbi* ou *ouan-tedouft,* et le mouton à poils *akerêr-Emmohar* ou mouton des Imohar. La toison ne rappelle nullement celle des moutons à laine. La tête est allongée, le nez arqué, les oreilles pendantes, la queue longue et fine. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 223.)

Les Arabes appellent cette espèce *âdmane.* (BEAUSSIER, *Dictionnaire arabe.*)

(2) Le zébu ou bœuf à bosse, très-commun dans le Soudan. On l'appelle dans le pays *essou,* pluriel *issouane.*

Après avoir traversé le pays de la girafe, de l'autruche, etc., nous vîmes les premiers zébus d'Afrique, ces bœufs gibbeux du Soudan, robustes, beaucoup plus grands que ceux de l'Inde, et que l'on emploie à la fois comme monture et bête de somme. (Dr BARTH, *De Tintelloust à Taghelel.*)

un nombreux convoi; mais sur la foi des Touareg qui assuraient le contraire, on n'avait emporté ni pelles ni pioches. Chanebir assistait au combat et donna des détails. Le colonel écrivait assis à côté du puits, et ses juments étaient tenues par Itarene El-Meridi et un autre Targui. Tout à coup ces deux hommes s'élancèrent à cheval, prétextant un grand bruit dont ils allaient reconnaître la cause; Touareg et Chaneba suivirent, les Français s'avancèrent dans la même direction, et il ne resta que Ben Smaïl auprès du colonel. Alors commença l'attaque; seul, le maréchal des logis Dennery se dégagea, mais vivement poursuivi, il fut atteint et tué en cherchant à rejoindre le convoi. Le colonel avait quitté le puits, et debout, adossé à un tamaris, un revolver dans chaque main, luttait intrépidement contre les cavaliers qui passaient auprès de lui lancés au galop (1). Il blessa trois mehara et fut atteint de deux coups de lance. Il faisait néanmoins bonne contenance, quand il s'affaissa,

(1) Quoiqu'un chameau au galop semble une chose extraordinaire pour un observateur européen, le fait n'est pas rare chez les tribus de l'Arabie méridionale. On le trouve même retracé dans les sculptures assyriennes. (Dr Barth, *De Rat à Tintelloust.*)

Le mehari marche, trotte et galope, mais ses allures accélérées sont très-dures. Généralement on le tient au pas. (Duveyrier, *Les Touareg du Nord,* p. 446.)

Lundi, 12 avril 1880. — Tous se sont mis en grand costume de parade à quelque distance du camp, et ils nous arrivent au galop de leurs mehara. (Journal de route de la 1re mission Flatters.)

frappé par derrière d'un coup de feu presque à bout portant. Un ennemi voulut lui enlever ses armes; mais le mourant se souleva par un suprême effort, et le Targui, atteint d'une balle en plein front, tomba expirant à ses côtés.

Le cadavre du colonel, resté sous le tamaris, était recouvert par les sables du milieu desquels émergeaient encore des carcasses de dromadaires. C'est là que fut blessé Chanebir. On ne voyait d'ossements humains que ceux de Dennery gisant beaucoup plus loin sur un terrain ferme. Comme Ali contemplait tristement ce spectacle, quelqu'un lui dit qu'il était libre, si bon lui semblait, de reposer au milieu de ses frères. « Le diable t'emporte, fils de chien, » répondit-il mentalement.

La caravane reprit sa route. Un jour on vit à l'horizon une montagne déjà observée par la mission; elle s'appelle Regbet El-Djenoun « mont des génies », et la croyance générale est qu'on ne peut y pénétrer sans y trouver la mort (1).

(1) Rien n'est comparable à la croyance aux génies « *alhine*, pluriel *alhinene* ». Chez les Touareg Azguer, ils occupent un pâté de montagnes isolées où nul n'oserait pénétrer. Cette montagne est située sur la route de Redamès à Rat, près la chaîne de l'Akakous, à 30 kilomètres au nord de Rat. Les Arabes l'appellent *Qaçar El-Djenoun* « le palais des génies », et les Touareg *Idinene*. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 416.)

Barth raconte que Richardson faillit périr en explorant cette montagne. Lui-même tenta l'aventure, mais son excursion fut des plus malheureuses, et

Arrivée au Tidikelt, la caravane se fractionna en plusieurs groupes à destination de Tinsalah, Aoulef, Anerar, etc. Chanebir et son frère Mohammed allèrent à Tinsalah vendre des boîtes de conserves, tandis que leurs compagnons gagnaient Anerar, et avec eux Ali, confié spécialement à la garde d'un nommé Idda (1).

Anerar (2) est une grande et belle oasis à l'ouest de Tinsalah dont les montagnes se profilent à l'horizon. Les jardins, fort bien entretenus et arrosés par cinq saguia, produisent d'excellentes dattes. Les maisons à terrasses sont bâties en briques qui acquièrent une extrême dureté (3). Sur les confins de l'oasis s'élèvent trois casba, entourées de tranchées profondes qu'on franchit sur des ponceaux jetés vis-à-vis des portes. La casba de Ben Djelloul, le principal personnage du pays, est ouverte à l'occident, et renferme un puits d'eau saumâtre. Trois sen-

donna une seconde fois raison à la légende. (Voir le *Voyage de Merzouk à Rat.*)

(1) *Idda,* père en tamachek.

(2) L'Ingher des géographes situé, dit-on, à 35 kilomètres ouest de Tinsalah.

Un petit district du Tidikelt, celui d'Ingher, est habité, partie par des Arabes, partie par des Touareg. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 299.)

(3) Les constructions, si imparfaites qu'elles paraissent, prennent bientôt, sous l'action desséchante et durcissante de l'atmosphère, une grande solidité, et on nous a assuré que, moyennant quelques menues réparations, la plupart atteignent une durée de deux ou trois siècles. (*Mission de Redamès,* p. 102.)

tinelles veillent constamment du haut d'un rempart alors en construction, à trois cents pas environ s'étend dans la plaine un vaste cimetière.

La caravane campa entre le cimetière et le rempart, près de deux palmiers isolés. Ali apportait chaque jour l'eau nécessaire. Souvent il entendait parler de lui, car malgré son voile, les habitants, voyant ses jambes et ses bras nus, avaient conçu des doutes sur son identité. Un jour qu'il passait avec un nègre, portant chacun une outre d'eau, quelqu'un dit en tamachek : — « Ma imous » qui est-il? — Targui ou Chanebi, ajouta-t-on en arabe? — Ni l'un ni l'autre, répondit Ali; natif de Tunisie, je suis venu dans le Sahara à la suite du sultan. — Tu veux dire l'infidèle, reprit un assistant. Aussitôt on fit cercle autour de lui, et pour mieux l'entendre, on chassa le nègre qui dut emporter les deux outres.

On lui demanda comment on le traitait, et s'il croyait recouvrer sa liberté. Chacun peut, répondit-il, apprécier de visu la façon dont on en use envers moi, mais rien ne fait présager qu'on me délivre jamais.

Idda survint, prévenu par le nègre. Il compatit avec tout le monde au sort du captif dont les pieds saignants attestaient les fatigues, mais lui-même ne pouvait rien à l'égard d'un esclave confié par Hammed bel Konti à son neveu Chanebir.

Touchés de pitié, les habitants résolurent de délivrer le malheureux dont leurs femmes et

leurs enfants avaient vu le visage et les larmes; ils s'adresseront à Chanebir, et en cas de refus, aviseront différemment. En attendant, ils venaient veiller avec la caravane, et apportaient secrètement à Ali de la nourriture.

Chanebir, à son retour, fut pressé vivement de rendre la liberté à son prisonnier blanc, homme libre par la naissance, et qu'il était inique de traiter comme un esclave nègre. Etait-ce un marabout dont la présence attire sur ceux qui l'entourent les bénédictions du ciel? Son œil a vu les mécréants, il ne peut donc qu'être fatal à ses gardiens, comme s'il était mécréant lui-même. Dieu ayant voulu qu'on l'épargnât, il faut le renvoyer sain et sauf.

Chanebir répondit qu'il n'était pas le maître. Son oncle lui a expressément confié cet homme dont la délivrance serait fort dangereuse, car il a parcouru leur pays, il en connaît les routes, les puits, les gîtes d'étapes, et peut-être y guiderait-il un jour une colonne ennemie. C'est d'ailleurs un fils adoptif des Touareg, marié chez eux, et sur le point d'y devenir père. Ali ne put que protester par signes.

Alors on l'adressa au fils de Ben Djelloul qui l'introduisit auprès de son père, vieillard à cheveux blancs, petit et trapu, brèche-dent, et au teint coloré.

Ali tomba à ses pieds en pleurant, et montrant ses mains pleines d'ampoules, ses pieds meurtris, tout son corps endolori, sollicita sa protection.

Ben Djelloul demanda pourquoi il avait suivi les chrétiens, et quel était son maître. Ali donna le nom d'Hammed bel Konti, et déclara n'être venu que pour gagner sa subsistance. La foule entrant sur ces entrefaites, réclama sa délivrance. Ben Djelloul se fit volontiers l'interprète du sentiment public, et alla parler dans ce sens très-chaudement et très-instamment à Chanebir. Celui-ci répéta ses objections, ajouta qu'à peine guéri de sa blessure il ne pouvait se passer de son serviteur, et se retrancha obstinément derrière un non possumus. Pour en finir, Ali fut caché dans la casba de Ben Djelloul.

Les Touareg l'ayant cherché inutilement, le réclamèrent; on leur dit qu'il était parti l'avant-veille avec une caravane d'El-Goléa. Chanebir suivit la piste, et ne voyant point sur le sol la trace des pieds nus d'Ali, monta sur son mehari et poursuivit la caravane. Il revint deux jours après, et somma la *djemaa* (1) d'Anerar de rendre le captif, dont l'évasion devait attirer de grands malheurs sur le Touat aussi bien que sur les Hoggar. Son insistance étonna d'autant plus que les Touareg avaient relâché récemment Ahmed ben Messaoud. Ahmed, dit Chanebir, s'est évadé avec l'aide des Chaneba et n'a point parcouru notre pays, le cas n'est pas du tout le même. On loua la justesse de ce raisonnement, ce qui n'em-

(1) *Djemaa*, réunion, société, association, assemblée.

pêchait pas Ali d'être parti pour le pays des chrétiens. Enfin les caravanes étant retournées chez elles, Chanebir se décida à les suivre.

Ali put alors sortir librement. Ses vieux effets et sa gandoura (1) de peau furent remplacés par de meilleurs vêtements. Déjà habitué à porter le voile, il eut de la peine à s'en défaire.

Les habitants d'Anerar, qui s'appellent eux-mêmes les Arabes des Touareg, se voilent généralement, mais non d'une manière rigoureuse et absolue. Chez eux le voile semble réservé aux gens d'âge, riches et bien posés (2).

Nombre de maisons et jardins portaient les traces d'un incendie allumé naguère par les Doui Menia (3). Ces hardis cavaliers avaient pénétré au cœur de l'oasis ; mais impuissants con-

(1) Les esclaves, hommes et femmes, étaient entièrement vêtus de cuir, selon l'usage appliqué à ceux des Touareg en général. (Dr Barth, *Retour à Koukaoua.*)

(2) Comme les Touareg leurs voisins, les plus nobles du Tidikelt se voilent tout le visage, excepté les yeux, même devant leurs femmes qui vont la figure découverte. (Gal Daumas, *Le Sahara algérien*, ouvrage fait par renseignements en 1844.)

Quoique, par imitation, les chefs arabes de Timkboutou, les princes Fellata, les gens de Tinsalah, de Redamès, de Rat, les Arabes nomades du Touat et les Tebou aient aussi la figure voilée ou couverte, les Touareg sont réellement les seuls chez qui l'usage du voile est général et passé dans les mœurs. (Duveyrier, *Les Touareg du Nord,* p. 391.

(3) Les Doui Menia du Maroc campent au sud du pays de Figuig, sur l'Oued Guir.

tre l'enceinte des casba d'où on les fusillait à couvert, ils lâchèrent pied, laissant cent soixante morts sur le carreau. Les habitants n'avaient perdu qu'un seul homme attardé dans les jardins. Ils firent une sortie, surprirent un ennemi nommé Tayeb qui emportait des dattes, et le renvoyèrent sain et sauf au Gourara.

Peu après ils reçurent des Doui-Menia une lettre menaçante. Ali en entendit faire la lecture en public, et vit partir le messager envoyé à cette occasion à El-Hadj Abd El-Kader ould Ba-Djouda (1), de Tinsalah. Celui-ci dépêcha des courriers dans toutes les directions, pour surveiller l'approche de l'ennemi (2). A Anerar, on récolta aussitôt les dattes. Celles déjà mûres furent emmagasinées, et les espèces tardives coupées en vert pour les chameaux, plutôt que de les laisser ravager par l'ennemi. Ali put en manger à discrétion. On lui proposa de se fixer

(1) S'ils vivent en bonne intelligence avec les Touareg qui considèrent toujours le Tidikelt comme faisant partie de leur confédération, bien que, par le fait, il en soit complètement distrait, les Oulad Ba-Hammou ont à lutter souvent contre certaines tribus qui viennent, comme les Doui Menia et les Oulad Moulat, de deux cents ou trois cents lieues, enlever les troupeaux et les caravanes. (SOLEILLET, *Voyage à l'Oasis d'In-Çalah*, p. 85, et DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 299.)

(2) Dans tous les chefs-lieux du Touat, on paie des éclaireurs chargés de surveiller les mouvements des Berbères. (Gal DAUMAS, *Le Sahara algérien*, p. 280, ouvrage fait par renseignements en 1844.)

dans le pays, et de prendre part à la défense commune contre l'attaque probable des Doui Menia et des Oulad Moulat (1). Il répondit qu'il tenait à sa patrie où il avait laissé un père dans l'extrême vieillesse, des frères et sœurs en bas âge, une femme enceinte. Tout le monde, il est vrai, ne le voyait pas de bon œil, et certains affectaient de le traiter en infidèle, On parlait beaucoup d'hostilités futures avec les chrétiens, de l'arrivée d'une nombreuse colonne de *mezana* « militaires » traînant une puissante artillerie, et des nouvelles fortifications élevées à Tinsalah, compromise par des lettres d'Ikhenoukhene (2) à l'autorité française.

Sur ces entrefaîtes arrivèrent soixante cha-

(1) Les Oulad Moulat des rives de l'océan. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 299.)

Si je dois en croire le marabout Sidi El-Bakkaï et le cheikh Otmane, deux autorités indiscutables dans les questions sahariennes, les Arabes nomades des rives de l'océan viennent avec des chevaux jusque sur la route de Tinsalah à Timbouktou pour y piller les caravanes. Des chameaux chargés d'eau et de suif accompagnent ces expéditions. On nourrit d'abord les chevaux avec le suif, et dès qu'un chameau est déchargé, on le tue, et sa viande est employée à nourrir hommes et chevaux. Ainsi approvisionnés, ces pillards peuvent attendre des mois entiers dans les solitudes les plus arides. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 220.)

(2) Un des chefs les plus influents du pays d'Azguer. C'est un homme de haute taille, à figure énergique, encore très-robuste, quoiqu'il ait plus de soixante ans. Peut-être s'étonnera-t-on que j'aie pu voir ses traits, puisque d'après leurs usages, les Touareg sont toujours voilés; mais indépendamment

meaux d'El-Goléa à destination d'Aoulef (1), oasis à l'ouest d'Anerar, et renommée pour ses dattes. Un des membres de la caravane, Mebrouk ben Mohammed, ne dépassa pas Anerar où il retrouva son beau-frère Messaoud, et un de ses compatriotes nommé Yahia souffrant d'une plaie au bras. Tous les trois convinrent de repartir le lendemain pour El-Goléa, et se chargèrent d'y conduire Ali. Celui-ci venait d'avoir des nouvelles d'Ahmed ben Messaoud, le premier narrateur, par un habitant de Foggarat. Il reçut de Ben Djelloul quelques effets et un couffin de dattes, et en prenant congé de ses protecteurs, il les pria de dire à ses guides que les Touareg l'avaient relâché volontairement.

de ceux venus avec moi, qui étaient restés le visage découvert pendant toute la route, j'ai remarqué que ceux qui entraient dans ma tente oubliaient souvent de relever leurs voiles lorsqu'ils venaient à tomber, et me laissaient voir leurs figures. Quoique très-cupide, ce qui est le défaut principal des Touareg, Ikhenoukhene est un homme sur la parole duquel on peut compter. Il verrait avec grand plaisir nos relations s'établir avec le centre de l'Afrique, par la simple raison que ses bénéfices augmenteraient en raison des caravanes qui s'avanceraient dans le pays. Il comprend un peu l'arabe, mais ne le parle pas. Parmi les Touareg d'Azguer et du Hoggar, c'est le seul qui ait des chevaux. (Interp^te^ Bouderba, *Voyage de Laghouat à Rat.*)

Le voyage de Bouderba datant de 1858, Ikhenoukhene aurait donc aujourd'hui plus de quatre-vingt-cinq ans. Le colonel Flatters lui donnait quatre-vingt-seize ans en 1880.

(1) Anerar est à environ 80 kilomètres d'Aoulef. (Gal de Colomb, *Oasis du Sahara*, p. 25.)

Il quitta Anerar au milieu de l'automne de 1881. La petite caravane emmenait neuf chameaux, dont sept pesamment chargés de pains de dattes. Ali marchait à pied, portant le ceinturon et le fusil de Yahia. Mebrouk ben Mohammed se donna comme le neveu du caïd d'El-Goléa. Un jour, à force de questions et d'insistance, il fit avouer à Ali qu'il n'était pas un chamelier, mais bien un militaire de la mission. Il lui recommanda de ne le répéter à personne, parce que Bou Amama et les Oulad Sidi Ech-Cheikh étaient en pleine révolte. Ali demanda si réellement Bou Amama tenait la campagne jusqu'à Alger. — Au contraire, dit Mebrouk, ce sont les Français qui ne cessent d'envoyer de gros convois au Souf.

En douze jours de marche rapide, on arriva près d'El-Goléa. Deux hommes chassant dans la plaine racontèrent que les Oulad Moulat étaient venus enlever les chameaux du ksar, mais qu'on les avait atteints dans leur retraite. Toutefois les chasseurs cachèrent à Mebrouk que deux de ses fils périrent dans le combat.

On entra dans l'oasis. Ali épuisé avait les pieds meurtris, et ses bras saignaient à force de soulever les lourds sacs de dattes.

Il rencontra à El-Goléa un des cavaliers de la mission, le Chanebi Mohammed ben Bel-Rits. Celui-ci disait avoir eu son mehari tué sous lui dans le combat du 16 février, et être resté lui-même prisonnier. En tout cas, on racontait dans

le pays qu'il avait rapporté une somme énorme.

Au bout de quinze jours, Ali ben El-Messaï quitta El-Goléa sous la conduite du courrier Ali ben Moussa. Il gagna Metlili en six jours, puis le Mezab. Chez les Beni Isguen, on lui parla de la marche d'une colonne sortie de Laghouat. Il passa successivement à Melika, Rardaïa, Berriane, où on lui dit d'attendre la colonne ; mais il repartit aussitôt, impatient de revoir des compagnons d'armes. Arrivant un soir près du bordj de Tilremt (1), il aperçut une ligne de feux à l'horizon. Ce sont, lui dit son guide, les bivouacs français, et il faut attendre le jour pour ne pas essuyer le feu des grand'gardes. Ali continua d'avancer, et tout à coup entendit les clairons sonner l'extinction des feux ; son émotion fut si vive qu'il en pleura d'attendrissement. Puis il se présenta du seul côté resté éclairé, et qu'il supposa avec raison être celui du goum. Un cavalier des Larba l'arrêta, et le conduisit à l'aga El-Akhdar ben Mohammed (2). Celui-ci, type ac-

(1) De Berriane à Tilremt on compte 24 kilomètres.

(2) El-Akhdar ben Mohammed, fils de l'ancien caïd des Mâmmera, Mohammed ben Et-Tayeb, et surnommé l'Inegliz « l'Anglais », à cause de la couleur de sa barbe et de ses cheveux qui sont d'un blond ardent, est un brillant entraîneur de goum. Il a rendu à la cause française, dans le Sahara, d'excellents et remarquables services. Très-sympathique à tous ceux qui l'ont approché, et n'ayant point les préjugés de sa race, El-Akhdar est en même temps le dévouement personnifié, et sa fidélité, depuis qu'il nous sert, ne s'est jamais démentie. (Cel TRUMELET, Notes

compli du gentilhomme saharien, traita généreusement son hôte dans sa propre tente, et le lendemain le présenta au lieutenant-colonel Belin, commandant de la colonne (1).

pour servir à l'histoire de l'insurrection dans le sud de la province d'Alger, de 1864 à 1869. — 16e article.)

(1) Les tirailleurs revenus de l'expédition ont été décorés de la médaille militaire. Ali ne l'a point obtenue, malgré les réclamations de son régiment, sous prétexte que dans un interrogatoire subi à Laghouat, il n'a pas été sincère. Si, lorsqu'il se met en scène, il donne peut-être raison au proverbe « a beau mentir qui vient de loin », il est téméraire de suspecter sa bonne foi parce que, sur quelques points, son dire ne concorde pas toujours avec celui des premiers arrivés. Jusqu'à preuve du contraire, il doit être considéré comme victime d'erreurs de traductions, si fréquentes lorsqu'on interroge les indigènes par un intermédiaire quelconque. En tout cas Ali ayant été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur.

IIIE RELATION

Relation de Messaoud ben Saïd, originaire de la fraction des Oulad Derradj, tribu des Oulad Sahnoun, territoire de Barika, subdivision de Batna, et aujourd'hui soldat au 3e Régiment de Tirailleurs algériens, n° m^le 1131.

III

Les fonctionnaires caporaux des six escouades étaient :

1re escouade, Mohammed ben Hammich;
2e — Hammou ben Messaoud;
3e — Ahmed ben Ali;
4e — Abd Allah ben Djeddou;
5e — Messaoud ben Saïd;
6e — Ali ben El-Messaï.

Le narrateur était donc fonctionnaire caporal de la 5e escoude, composée de douze hommes, savoir :

Tirailleurs du 1er régiment	Denedani ben Bou Abd Allah, Amar ben Salah, Ben Aouda ben Braham, Mohammed ben Saïd, Mohammed.
Tirailleurs du 3e régiment	Messaoud ben Zekra, El-Ayachi ben Mebarek.
Chameliers	Abd El-Kader, Dahbi, Bou Chohra, Mohammed ben Arfa, Kouideur ben Belkaçem.

Au départ d'Ouargla, cette escouade eut en charge trente-sept chameaux.

L'itinéraire donné par Messsaoud ben Saïd ne concorde pas absolument avec celui d'Ahmed ben Messaoud. C'était inévitable de la part de deux hommes complètement illettrés, et ne pouvant confier qu'à leur mémoire les incidents du voyage.

Voici succinctement les principales étapes mentionnées depuis Ouargla par le troisième narrateur.

Rouissat (1), dans une vallée où il y a du bois et des pâturages.

8-9 décembre. — *Haci El-Djemel* (2) « le puits du chameau », au milieu d'une grande vallée s'étendant à l'ouest, et couverte de végétation, chih, doumrane (3), drine, had (4), jujubier, ge-

(1) Petit ksar à six kilomètres sud d'Ouargla.

(2) C'est un puits d'environ quinze mètres de profondeur, dans une plaine couverte de doumrane. A gauche sont des dunes de sable dans lesquelles les chameaux trouvent en abondance le doumrane, la harta et le had. (G[al] De Colomb, *Oasis du Sahara*, p. 51.)

(3) Le doumrane (*calligonum comosum*) très-recherché par les chameaux. (*Mission de Redamès*, p. 330.)

(4) Plante épineuse de la famille des chénopodées. (*Mission de Redamès*, p. 331.)
Le had (*cornulaca monacantha*), arbuste épineux gonflé de suc dont la présence indique toujours l'eau à une faible profondeur, et qui est très-goûté des chameaux qu'il rafraîchit et engraisse, couvre les vallées profondes et humides, auxquelles il donne

nêt, rokba (1), serif, el-adjrem. L'intérieur du puits est revêtu d'un cuvelage en bois de palmier.

Miet-Oued « les cent vallées », point de rencontre de nombreux vallons et ravins au milieu d'un pays tourmenté et aride.

12 décembre. — *Khechaba,* terrain herbeux auprès de monticules de sables.

14 décembre. — *Oued Safsaf.*

16-19 décembre. — *Haci Sidi Abd El-Hakem,* déjà cité.

La mosquée, bâtie sur le flanc d'une montagne, est soigneusement blanchie à la chaux et s'ouvre au nord. Messaoud y fit ses dévotions, et offrit un foulard rouge à pois jaunes, du prix de soixante-quinze centimes. Ce genre de tissu s'appelle *habb er-rommane* « les grains de grenade ».

L'eau étant insuffisante, on creusa à plusieurs mètres de profondeur un puits que les Chaneba nommèrent Haci El-Askar « le puits des soldats. »

25-28 décembre. — *Haci Insokki.*

Achat de moutons distribués aux hommes à raison d'un demi-mouton par escouade.

une teinte sombre. (LARGEAU, *Voyage de Tougourt à Redamès*, p. 251.)
Les Arabes appellent le had la datte du chameau. (Interp[te] BOUDERBA, *Voyage de Laghouat à Rat.*)

(1) Rokba ou bou-rokba, espèce d'herbe très-juteuse qui atteint une hauteur de deux à trois pieds, et que les chameaux aiment beaucoup. (D[r] BARTH, *De Rat à Tintelloust.*)
Les Touareg mangent les graines du bou-rokba (*afezô* en tamachek) comme celles du drine. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 202.)

1-7 janvier. — *Haci El-Meceggueum*, où on creuse un puits profond qui suffit à tous les besoins, mais s'ensable rapidement. Pendant les travaux, chute malheureuse d'un tirailleur du 1er régiment, Abd El-Kader ben Bahria.

9-11 janvier. — *Haci El-Hadjadj* « le puits des pélerins », autour duquel s'élèvent des monticules d'une forme régulière et presque élégante, comme s'ils étaient faits de main d'homme.

Deux guides, dont le Targui Hamma, sont envoyés en reconnaissance.

18 janvier. — *Ameguid* (1), déjà décrit. Messaoud ajoute que la nappe d'eau est alimentée par plusieurs cascatelles ruisselant sur les rochers. Les eaux semblent dormantes, mais leur limpidité permet de supposer une issue souterraine. Elles sont si poissonneuses, qu'en y plongeant sa chemise Messaoud retira sept petits poissons.

A l'étape suivante, arrivée d'un chef Targui, comme il a été dit plus haut. Les deux narrateurs le dépeignent d'une façon presque identique, mais le premier l'appelle Chikat et le second Amellal (2).

Ce même jour, le nègre Bou-Lefa et le tirailleur Abd Es-Selam ben El-Hadj gardaient des chameaux aux pâturages. Le soir, le tirailleur fut

(1) Ameguid est le campement habituel des Isakkamarene. (Gal HANOTEAU, *Grammaire tamachek*, p. 212.)

(2) *Amellal* veut dire blanc en kabyle, et désigne en tamachek l'antilope addax appelée par les Arabes *meha*.

appelé pour dîner, et le nègre le suivit, sous prétexte de prendre du biscuit. Revenu près des chameaux qu'il n'aurait pas dû quitter, il n'en retrouva qu'une partie, et accourut au camp en criant que les bêtes venaient d'être enlevées. L'alarme fut chaude; chacun se précipita sur ses armes et s'élança au dehors. On battit les environs, mais au lieu d'ennemis, on rencontra les chameaux paissant tranquillement à quelque distance. La faute était grave, et deux hommes par escouade reçurent l'ordre d'appliquer au coupable deux vigoureux coups de savate.

Camp de la Sebka, et visite au puits salé qui forme le fond d'un vaste cirque. On y descend par une tranchée ouverte du côté de l'ouest. Le sel y abonde, et le narrateur en détacha plusieurs blocs lui-même.

Grosse montagne dite Cheg Hoggar.

Plus tard, 11 février, arrivée d'une trentaine de Touareg dont les plus marquants sont El-Gadi et Itarene. Deux grandes tentes (1) sont mises à leur disposition, et une belle difa (2) leur est servie par le mokaddem, chargé de tout ce qui concernait la réception des hôtes. Les Touareg visitent le camp, demandent des remè-

(1) Lundi, 12 avril 1880. — Deux tentes sont dressées pour les Touareg qui acceptent avec empressement l'hospitalité de rigueur, et, comme il est d'usage, les affaires sont renvoyées au lendemain. (Journal de route de la 1re mission Flatters.)

(2) Repas d'hospitalité.

des au médecin, et le colonel leur montre les lunettes d'approche, armes, lits, etc. Des vêtements leurs sont offerts, mais ils préfèrent l'argent et reçoivent une somme considérable. Un mouton est donné à chaque escouade.

Longue chaîne de hauteurs que l'on suit pendant plusieurs jours.

Réception d'une lettre d'Itarene engageant le colonel à faire bonne garde et à ne point laisser paître en liberté les chameaux achetés dans le pays (1), parce qu'ils pourraient être enlevés ou retourner d'eux-mêmes chez leurs anciens maîtres. De grandes précautions sont nécessaires jusqu'à l'arrivée à Sidi Belal (2).

Le colonel convoque les caporaux, et leur donne ses ordres en présence du capitaine; pendant cinq jours, la garde de nuit sera montée par deux sections au lieu d'une. Ce fut d'abord le tour des 5e et 6e escouades (14 février).

Le lendemain, tour de garde des 1re et 2e escouades.

Le surlendemain a lieu la catastrophe au puits d'Aïr (3).

(1) On achetait de temps en temps des chameaux aux Touareg, pour remplacer les bêtes mortes par suite d'accidents ou de fatigues.

(2) Cette lettre concorde avec la deuxième relation pour établir qu'il y a deux Itarene.

(3) Puits d'Ouentara, d'après les renseignements de M. Féraud, consul général à Tripoli.

Le pays d'Aïr, dont la capitale est Aguedès, s'ap-

Le matin dudit jour, deux messagers viennent exposer au colonel que plusieurs notables désirent s'aboucher avec lui auprès du puits pour le féliciter sur l'heureuse issue de son voyage, puisqu'il touche presque à la frontière de leur pays, et en même temps lui faire leurs adieux. L'entrevue est acceptée.

On campe dans une vallée pierreuse, et le colonel part aussitôt pour le rendez-vous, accompagné du capitaine et du médecin, de MM. Béringer et Roche, des messagers et guides Touareg, et des Chaneba parmi lesquels Serir ben Ech-Cheikh. Cet homme n'avait cessé, depuis Ouargla, de préconiser la route de Rat, et dès qu'il a vu prendre celle de l'ouest à travers le pays Hoggar, il a plus d'une fois manifesté très-haut son mécontentement. La chose alla si loin que le colonel lui défendit de répandre dans le camp de vaines terreurs. La route de l'ouest, assurait le colonel, de beaucoup la plus courte, devait les conduire en trois mois au Sénégal, tandis qu'en passant par Rat, le voyage durerait plus de six mois et épuiserait avant terme les ressources disponibles. On suivait donc la bonne voie, aussi sûrement que le soleil se lève à l'orient pour se coucher à l'occident.

Derrière le colonel suivaient à distance quelques hommes conduisant des chameaux chargés

pelle Asbene en langue nègre. C'est une région montagneuse que Barth nomme l'Helvétie du Soudan.

des outres; très-loin en arrière venait le gros du convoi complètement hors de vue. La marche des bêtes était fort pénible, et ralentie par les difficultés d'un terrain pierreux et des plus accidentés. Les hommes disposaient de peu d'armes, un nettoyage d'armes ayant été prescrit dès l'arrivée à l'étape.

L'ordre de départ avait été apporté par Ben Smaïl. Le narrateur emmena une quarantaine de chameaux avec la moitié de son escouade, puis mettant sa monture au trot, rejoignit Ben Smaïl. Ils rencontrèrent le maréchal des logis Dennery chassant aux environs, et tous les trois arrivèrent au puits après avoir franchi plusieurs crêtes et traversé plusieurs vallées.

Dans une dépression de terrain se trouvaient deux puits, l'un à moitié ensablé, l'autre en bon état et, disait-on, inépuisable.

Les premiers arrivés avaient déjà bu et abreuvé les chevaux du colonel. Messaoud commençait à creuser un puisard pour servir d'auge (1), quand il reçut l'ordre d'aller recevoir des moutons avec le guide Ould Amoumene. Il emmena les tirailleurs Messaoud ben Zekra et El-Ayachi ben

(1) Une *djabia* « réservoir » creusée au niveau de l'eau du puits, est remplie pour abreuver les chameaux. (C[el] TRUMELET, *Les Français dans le Désert*, p. 297.)

Pour abreuver les chameaux, on a des auges en terre argileuse pratiquées dans les déblais qui ont été tassés à cet effet au moment de l'ouverture des puits. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 11.)

Mebarek du 3e régiment, Abd El-Ouahab ben Mohammed, du 1er régiment, et le chamelier Kouideur ben Belkacem.

Chemin faisant, Messaoud vit avec inquiétude une troupe de Touareg se diriger vers le puits, mais Kouideur observa que ces gens désiraient avoir part aux riches cadeaux du colonel. On continuait à marcher sans rien trouver, malgré les assurances du guide, quand tout à coup retentit la fusillade. Messaoud courut au feu, atteignit le convoi, et y rencontra ses camarades Ali ben El-Messaï, Mohammed ben Hammich, Bou-Rahla ben Ahmed, Mahmoud ben Nemmouchi, Ahmed ben Ali, Si Ahmed ben Tahar, Abd Es-Selam ben El-Hadj, du 3e régiment, Mohammed ben Saïd et Ali ben Griba, du 1er régiment, et un certain nombre de chameliers.

Le convoi, engagé dans un chemin creux, avait été surpris par les Touareg dissimulés dans les ravins, et les conducteurs avaient gravi la berge d'où ils faisaient un feu plongeant. En arrivant, Messaoud vit l'ennemi immobile. Les mehara (1) des premiers rangs étaient couchés, et chaque cavalier s'abritait derrière sa monture qu'il couvrait de son bouclier. L'arrière-garde restée en selle disparut à la faveur d'un pli de terrain. Les tirailleurs s'étaient groupés instinctivement, mais le manque d'armes rendit

(1) Les quatre indigènes de la caravane se mirent sur la défensive, leurs chameaux accroupis. (*Mission de Redamès*, p. 238.)

leur courage inutile. Messaoud lui-même n'avait que son sabre, son revolver et trois paquets de cartouches. Les munitions furent vite épuisées, chacun dut chercher son salut dans la fuite, et ceux qui ne purent gagner les hauteurs furent atteints et tués par les cavaliers ennemis. Ceux-ci n'eurent que des pertes légères, grâce à leurs nombreuses amulettes (1).

Messaoud ben Saïd se réfugia sur une montagne avec son camarade Ali ben El-Messaï, et un jeune Chanebi au visage grêlé ; ce dernier ne put les suivre longtemps et tomba de fatigue. La nuit étant venue, les deux tirailleurs cherchèrent vainement à s'orienter, et ne trouvèrent qu'une mare entourée de joncs.

Le lendemain, ils descendirent dans une plaine où poussent le guetof et le tamaris. Ali portait son fusil, et Messaoud son sabre et son revolver. Ils suivaient depuis quelque temps des traces fraîches, quand ils se croisèrent avec un parti de sept cavaliers qui battaient la campagne. Ceux-ci s'élancèrent à terre, et coururent sur les fugitifs le sabre à la main. Deux d'entre eux étaient des Touareg Azgueur parlant arabe. Messaoud se hâta de dire qu'il appartenait à la tribu des

(1) Les amulettes sont très-recherchées par les Touareg, tous en sont couverts, et ce sont les marabouts qui les rédigent. Ils ne les vendent pas, moyen d'en tirer un prix plus élevé, car chaque amulette augmente au moins d'une chèvre ou d'un mouton le troupeau de celui qui la délivre. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 361.)

Troud (1), et Ali se donna comme un serviteur de la confrérie religieuse des Tedjadjna (2). On prit leurs armes et leurs souliers, en demandant pourquoi ils étaient venus en ennemis, Messaoud se récria, car son compagnon le marabout (3) et lui avaient depuis peu quitté Redamès pour chasser l'autruche. Un pur hasard leur ayant fait rencontrer la mission, ils avaient consenti à la suivre moyennant salaire, et s'en étaient d'ailleurs

(1) Les Troud se divisent en six tribus, constituant une partie notable de la population du Souf.

(2) Cette confrérie fut fondée vers 1775 par Sidi Ahmed Tidjani, de la famille des marabouts d'Aïn-Madi. En dehors de toute influence de l'antagonisme de la religion chrétienne et de la religion musulmane, et basée sur les vraies lumières de l'Islam, elle semble avoir été créée dans un but de rapprochement et de lien entre toutes les peuplades divisées du Sahara et de l'Afrique centrale.

Voici le mot de passe de la confrérie : « le droit suit le droit, tout ce qui vient de Dieu doit être respecté », c'est-à-dire, triomphe du droit par le droit, tolérance dans la voie de Dieu. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 300, 306 et 309.)

(3) Marabout, de l'arabe *morabet* qui signifie « lié, attaché », et « spirituellement attaché à Dieu, aux choses du ciel ». La qualité de marabout, qui est héréditaire, n'a aucune analogie avec celle de prêtre chez nous. (Cel TRUMELET, *Les Français dans le Désert,* p. 2.)

Le titre de marabout est héréditaire, mais l'influence se perd, si ceux à qui il est transmis ne s'en rendent pas dignes par une continuation de piété et de bonnes œuvres. (PELLISSIER DE REYNAUD, *Annales algériennes,* I, 141.)

Religieux vient de *religatus* qui veut dire lié, attaché, exactement comme *morabet.*

séparés depuis trois jours. Quelqu'un observa que Messaoud avait bien l'air d'un Arabe (1), mais que le teint haut en couleur de son compagnon semblait dénoter un chrétien. On exigea de lui la profession de foi musulmane, puis on voulut les voir tous les deux faire leurs prières. Le cas devenait embarrassant, et Messaoud demanda l'indulgence pour des chasseurs d'autruches qui avaient peu l'occasion de voir pratiquer dans le désert les rites orthodoxes. Supposant avoir affaire à des infidèles au courant des us et coutumes arabes, les Touareg les emmenèrent, et après une longue marche arrivèrent dans une vallée où on passa la nuit. Les prisonniers reçurent chacun une jointée de dattes.

On repartit au lever du soleil, et avant midi on atteignit un campement de sept tentes. Les tirailleurs furent consignés dans celle d'un homme de haute taille, à barbe grise, nommé Amedou, et où se trouvaient déjà deux Touareg blessés, l'un à la cuisse, l'autre au pied gauche. Pendant deux jours on nourrit les nouveaux venus avec de la *rouïna* (2) et du lait de chamelle, et le troisième jour Messaoud fut emmené par un nommé Djafou dans le pays des Azguer.

La séparation des deux frères d'armes fut

(1) Messaoud est naturellement très-bronzé.

(2) Farine d'orge ou de blé grillé qu'on détrempe dans l'eau pour la manger.

cruelle. Un instant ils projetèrent de se sauver dans une montagne voisine ; mais comment fuir avec les pieds nus et ensanglantés? Messaoud jura, si on ne le tuait pas, de s'aboucher avec des Arabes, et de s'enfuir par Rat, Redamès, Tunis ou Tripoli. Ali demanda en vain à le suivre; ils s'embrassèrent en pleurant, et promettant de ne jamais s'oublier l'un l'autre.

En cinq jours de route, Messaoud et son nouveau maître arrivèrent à *Anezoua*, chez les Azguer. Un mehari, dit-on, peut aller de ce point à Rat et revenir dans la même journée.

Le puits, dit Haci Anezoua, est creusé dans la pierre sur une colline couverte d'un fourré de joncs. Une inscription, paraît-il, indique la date de ce travail. La colline s'élève au point de jonction de quatre vallées appelées Oued Selacel, Taremmar, Téhihaout et Oued El-Malha. Dans celle-ci se trouve un puits d'eau saumâtre, tandis que l'eau d'Anezoua est aussi bonne qu'abondante. Toute cette région est couverte de gras pâturages.

Tel était l'endroit où Messaoud devait passer sa captivité. Le campement se composait de deux parties bien distinctes. D'un côté, trois tentes appartenant aux nommés Djafou, Rali et Doua. Djafou avait de sa femme Sidah trois filles et un garçon. Rali, mari d'El-Haoua, avait deux jeunes enfants, dont un nommé Mekhamma. De l'autre côté se trouvaient six tentes habitées par les nommés Babba, Sidi, Ben Khetkhat, Bedda et

Tici. Messaoud n'avait point accès dans les tentes; quand il ne travaillait pas, il restait sous un tamaris, un pied attaché par une corde en filaments de palmier, dont l'autre extrémité était fixée au support de la tente (1) de Djafou. Il mangeait dans un vase de terre noire appelé *guedra*, percé d'un trou en guise d'anse, et fabriqué, disait-on, à Tripoli. Chaque jour un jeune enfant lui apportait ce vase rempli de lait, ou de dattes, ou de beurre fondu. Au moment de la sieste (2), alors que tout le monde allait s'étendre sous les rochers et dans les grottes voisines, Messaoud, pour chercher l'ombre, tournait autour de l'arbre avec le soleil. Pendant le jour on l'occupait à divers travaux, sans jamais le perdre de vue. Le soir, on le conduisait au puits; alors rentraient les troupeaux paissant aux alentours, femmes et enfants apportaient leurs outres, et Messaoud devait puiser l'eau (3) jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il reposait d'autant moins que les Touareg se passent aussi facilement de sommeil que de nourriture. Tels que des

(1) Le pilier qui supporte la tente se nomme *temankart* et les piquets *amateïté*. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 403.)

(2) Le temps de la grande chaleur pendant lequel on se repose, la *gaïla* des Arabes, se dit *tarout*. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 426.)

(3) La garde des troupeaux et les soins à leur donner occupent beaucoup de bras, car l'eau qu'ils consomment doit souvent être tirée de puits profonds. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 440.)

grenouilles coassantes, ils se livraient à d'interminables conversations rien moins qu'intéressantes pour Messaoud qui ne les comprenait guère. Quelquefois même ce n'était qu'au point du jour qu'on le ramenait sous son arbre, tombant de sommeil et de fatigue, les mains endolories et pleines d'ampoules.

Bien qu'il ait entendu parler des tentes rouges du Hoggar, il n'a vu que celles d'Anezoua ; elles sont basses, et formées de trois morceaux de cuir blanchâtre auxquels on adapte une toiture (1) avec des branches de tamaris recouvertes de drine. Cette disposition, jointe à la dispersion des tentes, donne au campement, vu de loin, l'aspect d'un cimetière mezabite.

Quant au mobilier, outre le sabre et la lance, armes nationales, et quelquefois un vieux fusil à pierre presque hors de service, on ne voit que les sacs de cuir dits en arabe *dobia* et *mezoued,* et l'outre à battre le beurre appelée dans le pays *tacefra*. On n'a d'autre lit que la terre ; aussi campe-t-on de préférence dans les endroits sablonneux qui offrent une couche plus moelleuse (2).

(1) Le velum, ou abri de la tente, est tantôt en tissu de chaume « *ehene* », tantôt en peau « *ehakit* », tantôt en laine « *aberdjene* ». (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 403.)

(2) Sauf à peine quelques chefs, les Touareg se contentent de l'*adebêne*, ou lit creusé dans le sable avec la main. Le coucher sur le sable refroidi pendant la nuit, et l'usage exclusif des vêtements de

Beaucoup de Touareg font les devins, et prédisent d'après l'inspection du ciel ou des pratiques de géomancie. Actuellement, fait-il des éclairs, ils en concluent que les Français ont convoqué leurs goums ; un ciel nuageux leur présage la marche d'une colonne ennemie, et si le vent souffle du nord, il y a tempête en mer et les Français se rendent là où les leurs ont succombé. On qualifie les Arabes de sauvages, les Français de *kouffar* (1), et les militaires, réputés mangeurs d'hommes, sont appelés *mezana*. Les géomanciens pratiquent leur art le soir après souper, et telle est leur autorité, qu'à plusieurs reprises le camp d'Anezoua fut, sur leurs dires, levé précipitamment. Une fois même on courut ainsi pendant trois jours, et on ne s'arrêta que sur la foi de nouveaux et meilleurs présages.

Quand le vent du midi souffle à Anezoua, il produit, dit-on, dès sons musicaux. Il y a là

coton, expliquent la multiplicité et la gravité des rhumatismes. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 404 et 434.)

J'éprouvais toujours un plaisir sans nom à m'étendre à chaque station de mon long sur le sable ; il est généralement si doux et si fin, qu'il serait impossible de se procurer une couche plus moelleuse. (Dr BARTH, *Retour à Tripoli.*)

Les Sahariens aiment à passer la nuit ou à faire des haltes dans les sables ; ils y trouvent une couche molle sur laquelle leurs chameaux se roulent avec délices. (Gal DE COLOMB, *Oasis du Sahara,* p. 53.)

(1) Pluriel de *kafeur* « infidèle, mécréant », d'où *cafre*, mot espagnol et portugais signifiant « cruel, barbare ».

un phénomène physique, et peut-être les gorges resserrées, les montagnes caverneuses résonnent-elles, sous l'influence du vent du sud, à l'instar d'une immense harpe éolienne (1). Quoi qu'il en soit, l'imagination des habitants entend distinctement jouer du tambourin, si bien qu'ils exécutent en mesure des pas de danse. Les femmes déploient dans ces exercices chorégraphiques un art inimitable, et se meuvent en cadence avec une légèreté pleine de grâce. Non moins bonnes musiciennes, elles jouent du violon à l'unisson de ce vent si harmonieux que même les dromadaires n'y sont pas insensibles. Les violons (2), plus grands que ceux d'Algérie, ont le manche garni de quatre cordes, et

(1) 6 mai 1880. — A notre passage dans Teniet El-Begra, nous entendons distinctement comme des sons de tambours. C'est un effet du vent dans la dune, et il se produit en plusieurs endroits de l'Erg; mais les indigènes ne veulent absolument pas admettre cette explication. Ils prétendent que le tambour s'entend même par les plus grands calmes. Pour eux, ce sont évidemment des marabouts qui prient Dieu à leur manière sous la dune, et le curieux qui s'arrêterait trop longtemps à les écouter serait infailliblement englouti à tout jamais. (Journal de route de la première mission Flatters.)

(2) Le violon, *amzad*, pluriel *imzadene*, est fait avec la moitié d'une calebasse, couverte d'un parchemin percé de deux trous à sa partie supérieure; une branche de bois quelconque, sur laquelle sont attachées des cordes formées de plusieurs crins, traverse l'instrument dans sa longueur, et forme le manche. Une branche recourbée et quelques crins représentent l'archet, *tageih*. (Interp[te] BOUDERBA, *Voyage de Laghouat à Rat.*)

l'archet est formé d'une tige de plume d'autruche ébarbée et munie d'une corde. Les virtuoses obtiennent de cet instrument les effets les plus heureux, et leurs chants vont à l'âme de ceux mêmes qui ne peuvent les comprendre. Aussi donnent-elles souvent des concerts devant un grand concours de dilettanti (1).

Souvent le soir des jeunes gens venaient coqueter dans les tentes, sans que personne en parût effarouché. Les deux sexes semblent jouir à Anezoua d'une liberté presque sans limites; pourvu qu'on lui réserve la nuit du jeudi au vendredi, le mari use d'une grande tolérance, et congédie ses visiteurs avec un « que Dieu vous bénisse ». Lui-même d'ailleurs ne prêche pas d'exemple, et délaisse souvent le domicile conjugal. Faut-il attribuer à cela la fécondité des

(1) Presque tous les soirs, les femmes chantent en s'accompagnant du *rebab* « violon arabe »; elles improvisent généralement leurs chants, à la façon des anciens trouvères. Les hommes font cercle, accroupis autour des chanteuses, et, pour honorer la réunion, ils revêtent leurs plus beaux habits. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 429.)

L'enthousiasme des hommes se manifeste par les cris ouh ! ouh ! (Gal HANOTEAU, *Grammaire tamachek*, p. 209.)

La galanterie targuie a conservé aux femmes des Imanane les titres de *timanokaline* « femmes royales », à cause de leur beauté et de leur supériorité dans l'art musical. Souvent elles donnent des soirées où les hommes viennent de très-loin et parés comme des mâles d'autruches. Les femmes chantent en s'accompagnant du tambour et d'une sorte de violon. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 347.)

mères et les nombreux enfants appelés dans le pays, *bezz* pluriel *bezouza* (1).

Brunes de visage, les femmes sont souvent

(1) Les femmes se montraient fort disposées à entrer sans aucune honte en rapport avec les voyageurs, et les hommes s'offraient avec insistance pour leur servir d'entremetteurs. Ce fait constitue un trait caractéristique de la vie du désert. (Dr BARTH, *De Tinteloust à Taghelel.*)

La femme mariée jouit d'autant plus de considération qu'elle compte plus d'amis parmi les hommes; mais, pour conserver sa réputation, elle ne doit en préférer aucun. Une femme qui n'aurait qu'un ami, ou qui témoignerait plus d'affection pour l'un de ses adorateurs, serait considérée comme pervertie et montrée au doigt.

Le sentiment de la pudeur recouvre tous ses droits dans les ménages monogames des Touareg. Est-ce à dire que les mœurs soient d'une pureté irréprochable? Il a y près de Redamès un campement qui rappelle les Naïliat de Biskra et de Tougourt, et plus d'une jeune fille est accusée d'être devenue mère avant le mariage. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 429 et 430.)

Or, Messaoud ne parle que d'un seul campement, près de Rat.

Chez les Imouchar, la jeune fille est aussi libre que le jeune homme; elle peut aller où bon lui semble et recevoir sous sa tente telle société qui lui convient, sans que personne y trouve à redire; elle choisit librement son époux, ou plutôt elle est toujours libre de refuser une alliance qui lui déplaît. Devenue épouse, elle est libre comme la femme en Europe, c'est-à-dire qu'elle peut sortir librement, le visage découvert, pour vaquer à ses occupations; elle fait partie de la société, et sa voix est écoutée dans la conversation. (LARGEAU, *Voyage de Tougourt à Redamès*, p. 388.)

Les femmes des Messoufites, hommes voilés du désert, n'éprouvent nul sentiment de pudeur en présence des hommes, et ne se voilent pas le visage. Quiconque veut les épouser le peut sans difficulté,

assez blanches de corps ; elles ont la peau douce, et une taille de guêpe que les couches ne déforment point ; sveltes et légères comme des gazelles, elles semblent vivre sans prendre de nourriture (1).

Plusieurs fois, la nuit, sous son arbre solitaire, Messaoud vit apparaître une forme gracieuse et légère qu'il reconnaissait ensuite pour Sidah, femme de son maître Djafou. Pendant une de ces nuits qui compensaient pour lui bien des souffrances, une ombre se dirigea vers le tamaris au moment le plus inopportun, alors que Sidah traitait le prisonnier tout autrement qu'en ennemi. L'inquiétude de Messaoud devint de l'effroi, quand il reconnut dans le promeneur nocturne Djafou lui-même. Celui-ci arriva près du groupe,

Dans ce pays, les femmes ont des amis et des camarades pris parmi les hommes étrangers ou non parents. Les hommes, de leur côté, ont des compagnes qu'ils prennent parmi les femmes étrangères à leur famille. Il arrive souvent qu'un individu entre chez lui et qu'il trouve sa femme avec son compagnon ; il ne désapprouve pas sa conduite et ne s'en formalise pas. (Ibn-Batouta, voyageur marocain du XIVe siècle, t. IV, p. 338, traduction de MM. Defrémery et Sanguinetti.)

Dimanche 18 avril 1880. — Visite de dames touareg qui viennent voir le camp, montées sur leurs mehara, et exécutent une petite fantasia avec accompagnement de rebaba en notre honneur. (Journal de route de la 1re mission Flatters.)

(1) Les femmes, qui ne sont jamais voilées, sont généralement belles ; elles sont grandes, élancées, bien proportionnées, quoique généralement un peu maigres. (LARGEAU, *Voyage de Tougourt à Redamès*, p. 387.)

et frappant sur l'épaule de Messaoud, lui dit avec un sang-froid merveilleux « *sahhit ta zine el-kafeur* » — « mes compliments, bel infidèle ». — Messaoud comprit alors la parfaite quiétude conservée par Sidah jusqu'au dernier moment. Celle-ci fut toutefois en butte aux reproches de ses compagnes qui trouvaient exagérées les bontés prodiguées à un prisonnier quasi-infidèle. Sidah les réfuta victorieusement. « Était-ce un infidèle, celui qui faisait publiquement la profession de foi musulmane, et qui avait le don de lui plaire ? »

Des Chaneba dissidents campaient à Haci El-Malha, et Messaond vit plusieurs fois à Anezoua les nommés Bel-Routi, Ali Er-Rahmni, Bou Saïd, Ben Nanna et Diab ben El-Akhdar (1), ainsi que deux ex-cavaliers de la mission, Serir ben Ech-Cheikh (2) et Ali ben Debba. Ben Nanna demanda à Messaoud s'il connaissait un jeune homme au teint blanc et frais, n'ayant point la physionomie arabe, portant une cicatrice à la jambe, répondant au nom d'Ahmed ben Messaoud et appartenant à la tribu des Oulad Si Yahia. Messaoud reconnut le signalement d'un de ses camarades qui se trouve être justement le premier narrateur, mais n'en laissa rien paraître. Ben Nanna racontait qu'Ahmed, mourant de soif, resta en

(1) Ben Nanna et Diab sont cités dans la I[re] relation.

(2) On se rappelle que Serir est marié à une femme du pays.

arrière des débris de la mission sur la route d'Ameguid, et que suivant une fausse piste, il tomba dans les mains d'un nommé Douro, de Tinsalah. Ben Nanna survenant proposa au fugitif de le reconduire à Ouargla, moyennant salaire. Ahmed répondit avoir été dépouillé par des bergers de Tinsalah qui faisaient paître à Tihaouhaou, au sud d'Ameguid. Alors Ben Nanna appuya son fusil sur la poitrine d'Ahmed qui lui remit trois cents douros « quinze cents francs ».

Messaoud eut plusieurs fois des nouvelles de deux autres camarades, le tirailleur Khomis ben Salah, du 3e régiment, et Mohammed ben Arfa, chamelier de son escouade. On les disait au douar d'Itarene et en bonne santé.

On racontait aussi qu'Itarene voulut faire prévenir les Chaneba et les chameliers de l'attaque projetée contre la mission, tout en la cachant aux Français et aux mezana, c'est-à-dire aux militaires. Serir ben Ech-Cheikh et Cheikh ben Bou-Djema auraient répondu qu'il était impossible de faire une pareille révélation aux chameliers qui mangeaient avec les tirailleurs.

Cependant Djafou déclara qu'il allait envoyer Messaoud chez Itarene. On voulait reléguer au Soudan les prisonniers algériens, dont la présence dans le pays constituait un danger pour l'avenir. Ce fut un coup de foudre pour Messaoud, et Sidah représenta vivement à son mari que l'étranger étant tombé entre leurs mains, ils devaient ou le garder, ou lui rendre la liberté.

Djafou ne voulant rien entendre, Sidah s'aboucha avec le Chanebi Diab ben El-Akhdar qui voulut bien conduire Messaoud à Tinsalah, en fixant lui-même sa récompense. Informé de la chose, Messaoud proposa nettement à Sidah de saisir deux mehara et de s'enfuir avec elle à Ouargla. Elle recula devant l'inconnu de l'existence en pays étranger.

C'est ainsi que Diab et Messaoud partirent pour Tinsalah au milieu de l'automne de 1881. Celui-ci était vêtu d'une gandoura, d'un mauvais burnous et d'un vieux turban. Le premier, monté sur un mehari, en conduisait un autre en main; très-méfiant, il ne se laissait jamais approcher par son compagnon. Il n'avait emporté de dattes que pour lui-même, et Messaoud dut se sustenter avec ce qu'il trouvait en route. Heureusement les gros rats zébrés (1) des champs pullulent dans ces parages; le soir, à l'étape, il les guettait au bord de leurs trous, et les tuait à coups de bâton.

Le voyage dura dix-huit jours. On marcha droit à l'ouest pendant les sept premiers, puis au nord-ouest, à travers un pays très-accidenté et couvert parfois d'excellents pâturages; les

(1) Les gerboises et rats zébrés creusent des galeries souterraines, nombreuses dans les plateaux du sud, et appelées *medinat el-firane* « ville des rats ». (G[al] MARGUERITTE, *Chasses de l'Algérie*, p. 100.)

Dans la province d'Oran, une vaste plaine au sud-est du Chot Chergui, minée par ces galeries, porte le nom significatif d'*Oum El-Firane* « la mère des rats. »

acacias et tamaris y sont souvent d'une grande beauté.

Voici les étapes citées par Messaoud :

Tihaouhaou.

Tiredjert, puits au sud d'Ameguid, non loin d'un ancien camp de la mission.

Guerg, vallée fertile et resserrée.

Arerane, puits abondant sis au pied d'un monticule de sable, dans une belle vallée, et donnant une eau excellente.

Sebkha Rharis (1), vaste plaine couverte d'acacias.

Djebel Karis, grosse montagne où pousse l'acacia ; on y trouve deux puits.

Kheneg El-Hadid (2) « la gorge du fer » défilé sinueux entre de hautes roches escarpées. Les voyageurs, dont la marche était fort lente, mirent très-longtemps à le traverser. Il y a là un lac profond et poissonneux où la plante dite *berdi* (3) croît en abondance. C'est un point très-fréquenté par les autruches, zébus, onagres,

(1) L'Oued Rharis sort du plateau de Mouidir et rejoint l'Igharghar au sud-ouest d'Ameguid.

(2) Mes notes signalent la présence du fer à Tiwonkenine, appelé par les Arabes Kheneg El-Hadid. (Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, p. 87.)

(3) Les chaumières des serfs des Touareg sont presque toutes couvertes avec la feuille du *berdi*, dont le nom tamachek est *tahelé*. Cette plante est commune dans les montagnes, autour des lacs et des sources. (Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, p. 200.)

mouflons, gazelles, canards, corbeaux, pigeons, cigognes, etc.

El-Gadda, dune de sable d'un rouge vif (1), au pied de laquelle s'étend une vallée couverte de végétation. Outre les plantes déjà citées, il y pousse une espèce d'éphèdre dite *arta*.

Oued Dris, vallée ainsi nommée d'une expédition dirigée en 1871 par l'aga Ben Dris. La couleur noire du sol et des pierres ajoute à l'aspect sinistre (2) de ce lieu désolé qui n'offre aucune trace de végétation. On y trouve une pierre verte d'un certain éclat (3). Messaoud en re-

(1) Dans la province de Manga commence la région des hautes dunes de sable rouge qui s'étendent vers l'ouest sur une longueur d'environ un degré. (Dr BARTH, *Séjour à Sinder et à Katsena.*)

Le sable meuble est formé de sables quartzeux et de gypses farineux ; l'élimination du gypse peut même être complète, et alors il ne reste que du sable quartzeux pur, coloré en rouge par de l'oxyde de fer. (*Mission de Redamès,* p. 246.)

Nous entrâmes dans un enchevêtrement de veines assez élevées, formées d'un sable roux que les Arabes appellent *Areg Ed-Dem* « veines de sang ». (LARGEAU, *Voyage de Tougourt à Redamès,* p. 156.)

(2) Avant d'arriver à El-Gafgaf, pendant toute une journée de marche, le sol est couvert de petites pierres noires qui donnent au paysage une teinte funèbre. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 48.)

(3) Les émeraudes garamantiques étaient très-célèbres à Rome. On en a découvert dans le Touat. ..... J'ai rapporté de mon excursion à El-Goléa des cristaux qui y ressemblent. Il est probable qu'une exploration complète des montagnes touareg et des bassins qui en dépendent ferait retrouver l'ancienne émeraude garamantique des musées. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord,* p. 68 et 143.)

cueillit un morceau dans lequel un juif d'Ouargla tailla quatre chatons de bague.

El-Fersiga, pays couvert de gras pâturages.

Hadjar El-Melah, où sont trois puits d'eau douce au pied d'une haute montagne.

El-Raba, nombreux puits et végétation plantureuse.

Tinsalah.

Diab ben El-Akhdar descendit chez un nommé Babba, et recommanda à Messaoud d'attendre qu'il lui trouvât un guide pour Ouargla. Le lendemain, une négresse apporta du vert pour les chameaux, et demanda à Messaoud s'il était musulman ou infidèle. Etonné de cette question, il le fut bien plus encore en apprenant de la négresse que Diab cherchait à le vendre comme esclave, avait même trouvé acquéreur pour un chameau, mais en exigeait deux. Le chameau était offert par un Chanebi des Medaknat nommé Kaddour, qui se proposait de prévenir l'aga d'Ouargla pour toucher la rançon de Messaoud, sauf à garder ensuite le prisonnier. Le seul parti à prendre, disait la négresse, était d'aller sur le champ à la casba se mettre à la discrétion du caïd Ould Ba-Djouda.

Messaoud suivit ce conseil, et trouva le caïd au milieu de ses fils. Il s'approcha respectueusement pour lui baiser la main, mais on le fit arrêter à trois pas. « — Es-tu Chanebi ou infidèle? « demanda le caïd. — Qui que je sois, répondit « Messaoud, je viens à toi, sultan renommé. Sol-

« dat du colonel mort chez les Touareg, ensuite
« prisonnier à Anezoua, une femme m'a fait éva-
« der, me confiant à un Chanebi pour me con-
« duire à Ould Ba-Djouda. Jamais dans mon
« pays un homme libre n'est vendu comme
« esclave; c'est ce que Diab veut faire aujour-
« d'hui de moi, et Kaddour lui offre un cha-
« meau. Je me réfugie donc auprès de toi, j'ac-
« cepte tout de toi, que tu veuilles me faire périr,
« me garder comme esclave, ou me renvoyer
« chez les Français. Tu es le glaive, et je suis la
« chair. »

Le caïd remit Messaoud à un de ses nègres. On lui donna des dattes, et il passa la nuit dans une chambre fermée à clef.

Le lendemain, le caïd fit comparaître Diab ben El-Akhdar. « — D'où amènes-tu ce soldat? lui
« demanda-t-il. — D'Anezoua, chez les Azguer.
« — Tu veux le vendre comme esclave? — Oui.
« — Et pourquoi? — Je l'ai racheté des mains
« des Touareg, qu'il me rende mon argent. —
« — Va réclamer ton argent à celui qui l'a reçu.
« Ici il n'y a plus rien de commun entre toi et
« cet homme, et personne ne le touchera. Quant
« à toi, ne reparais jamais dans ce pays, Cha-
« nebi sans religion; sinon, je te fais tuer par
« deux de mes nègres. » Diab partit sans mot
« dire.

Cependant les habitants accouraient à l'envi pour voir l'infidèle, et le caïd importuné fit dire qu'il l'avait renvoyé.

Messaoud passa deux jours enfermé à Tinsalah, et fut conduit un soir par El-Hadj bou Hafs, parent du caïd, à Haci El-Hadjar, grande oasis voisine. Il y resta dix jours, ne pouvant se promener que le soir dans la cour intérieure de la maison qu'il occupait. Chaque matin on lui apportait une jointée de dattes de l'espèce appelée *el-gazza,* grosse, allongée et rougeâtre. Ces dattes étaient ouvertes, et les noyaux préalablement extraits pour la nourriture des bestiaux. Le soir se présentaient des dames de condition, curieuses de voir le nouveau venu. El-Hadj Bou-Hafs autorisait les visites qu'il surveillait lui-même.

Enfin deux cavaliers, Abd El-Kader ben Ahmed et Abd El-Kader ben Abd Er-Rahmane, envoyés par Ould Ba-Djouda, conduisirent Messaoud à l'aga d'Ouargla. On voyagea de nuit les premiers jours, de crainte des mauvaises rencontres. Les guides montaient des mehara, et étaient armés de fusils à pierre. Il exhortèrent leur compagnon, en cas d'attaque, à combattre et mourir avec eux. Ils lui fournirent des dattes, mais sans lui témoigner plus de confiance que Diab sur la route de Tinsalah.

Le voyage d'Ouargla dura dix-neuf jours.

1° Départ la nuit, et arrivée à l'aurore un peu au nord de l'oasis dite Foggarat Ez-Zoua. Bivouac dans une daïa.

2° Départ à minuit, et arrivée le matin à Oued El-Guebour, vallée où on trouve de l'eau et des pâturages.

3° *El-Batene* (1), haute montagne que l'on gravit par un long sentier serpentant sur la côte. Au sommet est une vaste pièce d'eau sur un point escarpé et impraticable aux animaux domestiques. Dès lors on voyage de jour.

4° *Chebbabia,* vallée où les voyageurs voient de l'eau en huit endroits.

5° *Meroud El-Ma,* plateau pierreux avec un bel étang.

6° *Oued Insokki.*

7° *Madeur Megraoun,* où la mission campa le 22 décembre 1880.

8° Daïa plantée de jujubiers, genêts et acacias. Bons pâturages.

9° Vallée inconnue.

10° *Haci Sidi Abd El-Hakem,* ancien campement du colonel. On bivouaque entre le puits et la mosquée. Messaoud se rappelle y avoir oublié un pain cuit sous la cendre; il s'amuse à le rechercher, le retrouve dur comme une pierre, et l'emporte à Ouargla. Il mange aussi des dattes déposées dans la mosquée, bien que ses compagnons prétendent que ce sacrilége lui coûtera la vue. Le puits creusé par la mission n'existait

(1) *Batene* est une expression technique de géographie saharienne, comme *hamadu*, *tacili*, *adrar;* elle indique un relief du sol allongé et peu considérable. Les Sahariens appellent *hamada* tout plateau élevé, uni, pierreux, sans eau, quelle que soit sa formation géologique. (DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord*, p. 17 et 46.)

Tacili et *adrar* sont deux mots berbères; le premier signifie « plateau » et l'autre « montagne ».

plus. Dès lors les guides admettent Messaoud dans leur société, et le prennent quelquefois en croupe.

11° Large vallée inconnue.

12° *Daïat Es-Safsaf.*

13° Vallée inconnue couverte de pâturages.

14° *Kechaba,* déjà cité.

15° *Miet Oued* « les cent vallées », nommé plus haut.

16° Vallée inconnue.

17° *Haci El-Haïcha.*

18° *Rouissat.*

19° *Ouargla.* Arrivée le 25 décembre 1881. Cordialement accueilli par l'aga Abd El-Kader ben Amar, Messaoud attend l'arrivée d'une colonne revenant d'El-Goléa. L'aga lui parle de scènes d'anthropophagie qui se seraient produites lors du retour de la mission, et le félicite de n'avoir pas pris part à la retraite. Enfin Messaoud est emmené à Laghouat par le lieutenant-colonel Belin dont la bonté a été louée sans réserve par les trois narrateurs.

RENSEIGNEMENTS BIOGRAPHIQUES

SUR LES PRINCIPAUX MEMBRES FRANÇAIS

DE LA MISSION.

FLATTERS, Paul, François, Xavier.

Né à Laval le 16 décembre 1832.

Entré à Saint-Cyr le 7 novembre 1851.

Sous-lieutenant au 26e de ligne le 1er octobre 1853.

Lieutenant au 3e zouaves le 23 avril 1855, et décoré en Crimée.

Entré aux affaires indigènes en 1856.

Capitaine le 8 septembre 1861.

Chef de bataillon au 3e tirailleurs algériens le 22 juillet 1871.

Officier de la Légion d'honneur en 1875.

Commandant supérieur de Laghouat, de mars 1876 à mai 1879.

Lieutenant-colonel au 72e de ligne le 3 mai 1879.

MASSON, Pierre, René.

Né à Rambouillet (Seine-et-Oise) le 13 décembre 1845.

Entré à Saint-Cyr le 12 octobre 1864.

Sous-lieutenant le 1er octobre 1866.

Entré à l'école d'état-major le 1er janvier 1867, avec le n° 6.

Sorti lieutenant d'état-major le 1er janvier 1869, avec le n° 4.

Prisonnier de guerre en 1870.

Capitaine d'état-major prenant rang du 8 décembre 1870.

Aide de camp du général Carteret-Trécourt, à Constantine.

Blessé au combat d'El-Amri, province de Constantine, le 18 juillet 1876, et décoré de la Légion d'honneur.

De DIANOUS de la PERROTINE, Joseph, Gabriel, Henri.

Né à Avignon le 23 juillet 1845.

Entré au service le 12 juillet 1867.

Sous-lieutenant le 1er septembre 1871.

Lieutenant le 2 juillet 1874.

Entré aux affaires indigènes en 1875.

GUIARD, Robert, Nicolas, Jules.

Né à Paris le 5 février 1851.

Entré à l'école de santé militaire de Strasbourg en 1869 avec le n° 7.

Aide-major de 2e classe le 31 décembre 1874.

Aide-major de 1re classe le 31 décembre 1876.

Attaché successivement au 87e de ligne et au 2e zouaves.

ROCHE, Jules.

Né à Eyguières (Bouches-du-Rhône) le 24 février 1854.

Entré à l'école polytechnique en 1872, et sorti avec le n° 3 comme élève ingénieur des mines.

Ingénieur ordinaire de 3e classe le 11 avril 1878.

Attaché comme géologue à la mission Flatters.

BÉRINGER, Émile.

Né à Strasbourg le 19 janvier 1840.

Agent secondaire de 2e classe des ponts et chaussées le 29 septembre 1857.

Conducteur auxiliaire à Vitry-le-Français en octobre 1861.

Entré dans la compagnie de l'isthme de Suez (1866-1869) et proposé pour la décoration par M. Ferdinand de Lesseps.

Lieutenant du génie auxiliaire au 25e corps en 1870.

Ingénieur principal et chef du service topographique de la province de Pernambuco (Brésil) 1874-1877.

Ingénieur du cadre auxiliaire des travaux de l'Etat, attaché à la mission transsaharienne.

Chevalier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1880.

SANTIN, E.

Sous-chef de section du cadre auxiliaire.

LETTRES DE POBEGUIN COMMUNIQUÉES PAR SA FAMILLE

POBEGUIN, Joseph.
Né à Cléguérec (Morbihan), le 2 octobre 1853.
Engagé à dix-huit ans.

FRAGMENTS DE LETTRES DE POBEGUIN

Ouargla, 2 décembre 1880.

Nous restons quatre jours ici pour mettre tout en ordre et faire encore quelques achats, dont un de cent soixante chameaux environ. Cela nous en fera près de quatre cents. Ils coûtent en moyenne cent vingt-cinq francs l'un; mais ils meurent si vite aussi !

100 kilomètres au sud d'Ouargla, 8 décembre 1880.

L'endroit où nous venons de faire un séjour de deux jours s'appelle Haci El-Djemel « le puits du chameau ». Il a fallu abreuver, au seul puits, tous nos chameaux, puis remplir d'eau environ trois cents peaux de bouc, qui contiennent trente litres en moyenne chacune. Nos guides nous disent que nous serons près de sept jours sans trouver un puits.

Nous avons pour guides des Touareg et des Chaneba. Nous en trouverons d'autres sur notre route. Le pays que nous traversons est le vrai désert. Pas une habitation, pas une tente, du sable, rien que du sable,

et à des hauteurs effrayantes, ou des cailloux. Quelques maigres plantes cependant qui poussent çà et là, et qui suffisent à la nourriture de nos chameaux. Elles ne sont pas difficiles, les pauvres bêtes. Le gibier est fort rare. Nous avons aperçu, ces jours derniers, quelques gazelles et quelques lièvres. Les quatre slouguis que nous possédons ne pardonnent pas à ces derniers.....

Demain nous partons de bonne heure. Deux hommes qui nous ont accompagnés jusqu'ici, par ordre de l'aga d'Ouargla, vont repartir et emporteront nos lettres. Nous sommes actuellement à neuf cent soixante kilomètres ou deux cent quarante lieues d'Alger.

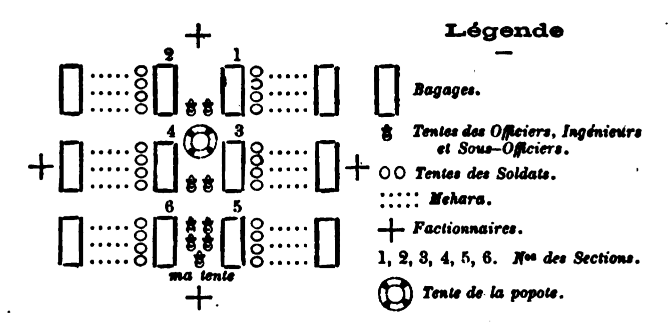
Pays inconnu, le 31 décembre 1880.

J'ai reçu le 26 décembre votre lettre datée du 28 novembre. L'aga d'Ouargla nous a envoyé deux courriers montés sur des mehara, et qui ont fait en huit jours ce que nous avons fait en trois fois plus de temps. Nous avons gardé quelques jours les deux hommes pour qu'ils puissent remporter nos lettres. Nous sommes en un pays inconnu des Européens et fréquenté seulement par des coupeurs de routes. Nous sommes, en effet, sur le chemin où passent les caravanes et ceux qui les arrêtent. Nous avons mis aujourd'hui, en plein jour, des vedettes doubles sur toutes les hauteurs. La nuit, quatre factionnaires gardent le camp et sont relevés toutes les deux heures. La caravane est divisée en six sections composées ainsi qu'il suit :

1. Le lieutenant avec 14 hommes.
2. Le capitaine — 12 —
3. Le colonel — 14 —

4. Le docteur avec 12 hommes.
5. Ingénieur, moi et 13 —
6. Deux ingénieurs, Dennery et 13 hommes.

Le camp est disposé tous les jours comme le figure mon dessin :



Il fait très-froid la nuit, l'eau même gêle dans les bidons. La journée, au contraire, est brûlante.

Nous avons eu, il y a trois jours, une alerte qu'on ne s'est pas bien expliquée. Un des factionnaires a tiré la nuit sur un individu qui, disait-il, s'approchait du camp à plat-ventre et qui s'est sauvé quand il l'a interrogé. Une grande partie d'entre nous était couchée; les autres jouaient aux cartes, aux dominos, ou faisaient comme moi, dormaient. Au coup de fusil, je me suis trouvé debout, nez à nez avec mon ordonnance qui me disait : « Vite, maréchal des logis, la poudre parle ». J'ai saisi mon revolver et mon sabre, et comme nous couchons tout habillés, je n'ai eu qu'à enfiler mes savates arabes pour être prêt. Tout le monde se portait du côté menacé, sans dire un mot.... On a interrogé le factionnaire, qui a répondu ce que je vous ait dit plus haut. Nous n'avons pas été inquiétés davantage.

1er janvier 1881.

Je reprends, à deux heures et demie du matin, ma lettre interrompue, et je vous souhaite à tous une bonne année.....

La nuit, on a organisé une surveillance des factionnaires. Pour cela, depuis le capitaine inclus, les officiers, dont nous faisons partie, montent la faction chacun à leur tour. Le premier, jusqu'à minuit; le deuxième jusqu'à deux heures et demie (aujourd'hui, c'est moi,) et le troisième jusqu'au départ. De temps en temps on fait un tour pour s'assurer que les sentinelles surveillent bien et ne dorment pas..... Nous allons partir dans quatre heures pour El-Mecegguem. Nous allons y rencontrer des gens de Tinsalah, des Touareg, etc. Les uns sont venus jusqu'ici nous vendre des chameaux, des moutons; les autres ne font que passer, et se rendent, disent-ils, à tel ou tel endroit, etc..... On les laisse se promener dans le camp et on a tort.

El-Mecegguem, 2 janvier 1881.

Nous sommes arrivés dans une grande plaine sans bois ni eau; nous avons bien rencontré un puits immense, mais il était comblé. Il nous a fallu le déblayer, enlever toute la terre avec des pelles et des seaux en toile. Nous avons enfin eu de l'eau, mais pas très-bonne par exemple. Hier nous avons trouvé une caravane qui a eu peur de nous. Elle nous a pris pour des maraudeurs, et ses conducteurs, au nombre de huit, ont abandonné vingt-sept chameaux chargés de cotonnades, pour filer plus vite sur leurs mehara. Il a fallu expédier des gens après eux pour les rassurer. Ils ont passé la journée dans notre camp; ils ont fait

boire leurs chameaux et ont été invités à manger par nos hommes.

6 janvier 1881, même lieu (séjour de sept jours).

Nous sommes actuellement à douze cents kilomètres de Laghouat, à seize cent soixante-quatre d'Alger. Nous allons entrer définitivement dans le pays des Touareg un de ces jours.

En fait de gibier, il y a ici beaucoup de gazelles, quelques antilopes, assez de lièvres, quelques outardes et de très-rares autruches. Nous n'en avons pas vu, mais nous en avons aperçu des traces larges comme des pieds de chameaux. Le pays est tout à fait aride. Aucune plante, rien, rien; quelques herbes seulement et encore assez rares pour nos chameaux. Si nous n'avions pas trouvé d'eau ici, nous étions obligés de continuer avec deux jours d'eau pour une semaine. Je ne sais trop comment on aurait fait. Les chameaux seraient restés quinze jours sans boire, tandis qu'ils ne sont restés que neuf jours et demi, et encore ils ne souffraient nullement

C'est moi qui suis chargé de toutes les distributions, et vous pensez que je ne distribue que l'eau strictement nécessaire pour tout le monde. On devrait donner à chacun cinq litres par jour. J'en donne environ trois, et si j'avais fait comme on me disait, il y aurait eu des jours où nous n'aurions pas eu d'eau. Il va falloir nous remettre en route après-demain, 8 janvier.

Plaine d'Amadgor, 28 janvier 1881.

Nous atteignons le vingt-cinquième degré de latitude et entrons dans la plaine d'Amadgor. C'est une immense plaine dans laquelle se trouve une sebkha

(grande étendue de sel gemme). Nous sommes en plein pays touareg-hoggar..... Nos guides étaient à bout de ressources, et nos futu s guides touareg n'avaient pas encore fait leur apparition. Nous sommes parvenus enfin à en pêcher un, puis deux, puis les chefs mêmes s'en sont mêlés. En ce moment nous en avons un nommé Chikat..... Le pays aux alentours est très-montagneux et très-giboyeux. Il y a beaucoup de lièvres, mais les plus forts valent à peine un demi beau lièvre de France. J'en ai tué un ce matin et neuf *gangas*. Il y a aussi beaucoup de gazelles, mais impossible de les approcher assez pour les tirer dans de bonnes conditions...... Nous voyons beaucoup d'autruches, mais de loin.

NS

n Flatters.

Nos MATRICULES		S	OBSERVATIONS
2979	Deneda		Disparu pendant la retraite, un mois après l'attaque.
2408	Moham		Tué à l'ennemi, à la seconde attaque.
4327	Ahmed		Blessé et prisonnier, supposé mort.
4330	El-Bedi		Mort d'insolation.
4328	Abd El-		Tué à l'ennemi.
4309	Moham		Prisonnier, signalé comme vivant encore.
4310	Ahmed		Disparu le jour de l'attaque.
2840	Rabah		Enlevé et tué par l'ennemi.
3060	Ahmed		Tué à l'ennemi, à la première attaque.
3221	Amar b		Disparu après avoir mangé des dattes empoisonnées.
834	Ali ben		Massacré le lendemain de l'empoisonnement.
1139	Saïd na		Mort de ses blessures pendant la retraite.
3653	Maham		Disparu lors de la première attaque.
1654	Moham		Mort de soif et d'insolation.
3289	Ben Ao		id. id.
1380	Moham		id. id.
2679	Abd El-		Revenu à Ouargla le 30 mars 1881.
4277	Belkace		Rentré au corps.
4329	Bouzid		id.
3377	Mokhta		Revenu à Ouargla le 30 mars 1881.
4332	Moham		Rentré au corps.
3358	Ameur		Revenu par Tripoli.
3407	Abd El-		Rentré au corps.

2e TRI

ÉRIENS

EXT?, concernant les militaires ayant fait partie de la mission

au 2e trimestre 1881.

BATAILLONS	COMPAGNIES	CLES	SUBDIVISIONS	OBSERVATIONS
2	1		Batna.	Tué à l'ennemi.
id.	ic		Constantine.	id.
id.	ic		Batna.	Mort de faim.
2	2.		Constantine.	id.
id.	ic		Batna.	Tué à l'ennemi.
3		s.	id.	Rentré au corps en décembre 1881.
id.	ic	s.	id.	Empoisonné et disparu.
id.	i	ada.	Aumale.	Tué à l'ennemi.
3			Sétif.	Mort de faim.
id.	ic		Batna.	Rentré au corps en février 1882.
id.	ic		id.	Rentré au corps en mai 1881.
3	4		id.	Empoisonné et massacré.
id.	ic		Sétif.	Tué à l'ennemi.
id.	i	o.-Areridj.	id.	Tué pendant la retraite.
id.	ic	id.	id.	Tué à l'ennemi.
1			id.	id.
id.	i		Bône.	Prisonnier signalé comme vivant encore
1		ada.	Aumale.	Tué pendant la retraite.
2	4		Sétif.	Empoisonné et disparu.
id.	i	a.	Constantine.	Mort de faim.
id.	i		Sétif.	Rentré au corps en novembre 1881.
1	4		Batna.	Tué à l'ennemi.

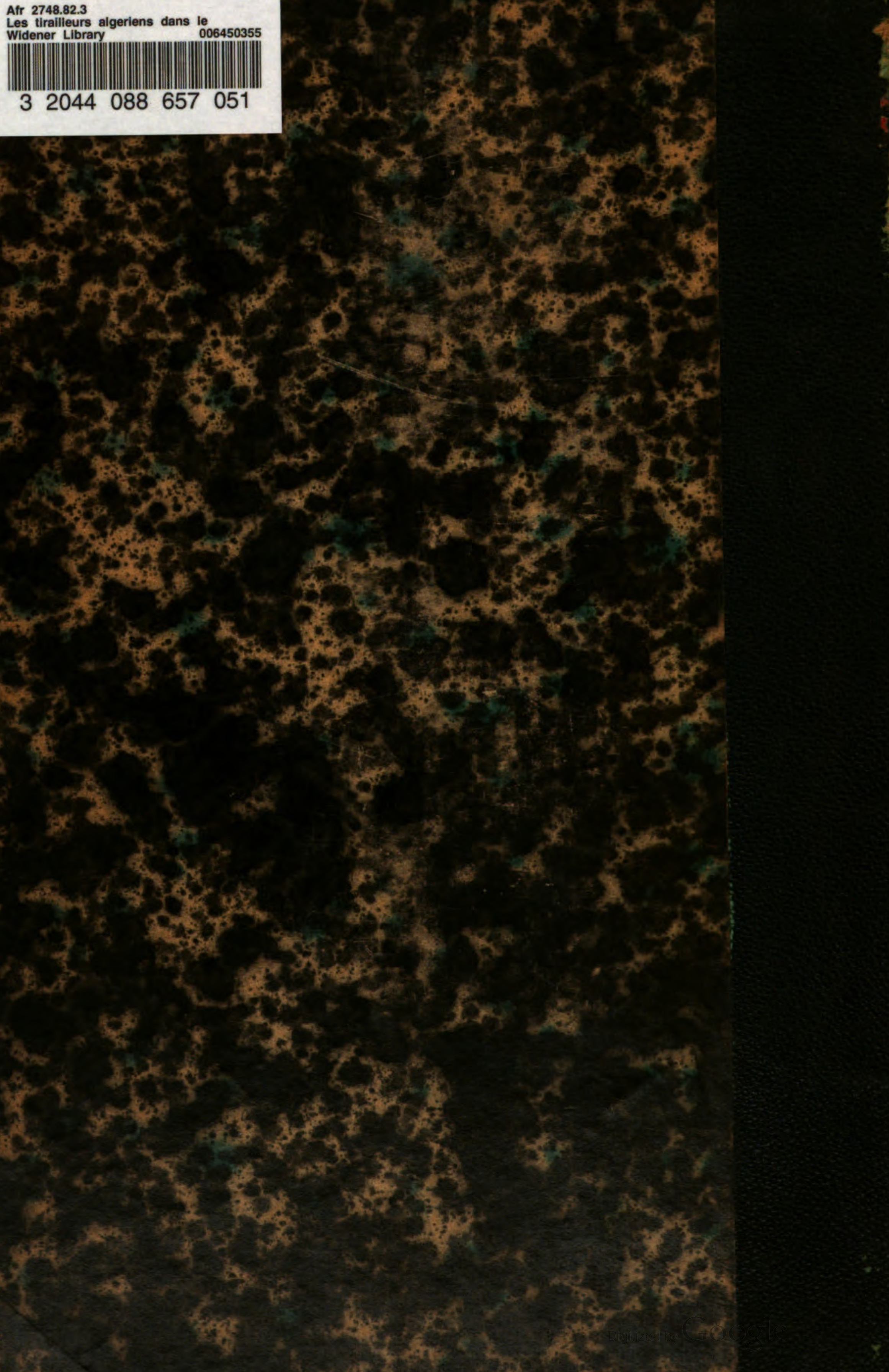
ERRATA

Page	Ligne	Au lieu de :	Lisez :
1	5	trans-saharien	transsaharien
3	15	Ben-Smaïl	Ben Smaïl
5	26	Ngoumri	Ngoumeri
7	19	Dr Herbelot	d'Herbelot
14	12	chûte	chute
15	18	brosse à dent	brosse à dents
17	10	lauriers roses	lauriers-roses
26	19	*tamacheh*, p. 25	*tamachek*, p. XXV
27	5	MM.	M.
45	36	124-86	124 et 86
53	31	des os de mouton	des os de moutons
56	11	Touareg	Targui
58	33	espèce de dignité	idée de dignité
60	15	touareg	targuie
64	8	laurier rose	laurier-rose
65	27	chefs de Touareg	chefs des Touareg
72	15	perle du	perle des
75	28	p. 19.	p. XIX
76	7	femmes Touareg	femmes des Touareg
77	32	épuivalent	équivalent
99	11	escoude	escouade
103	14	Sebka	Sebkha
110	5	de lui	de celui-ci
119	14	Messaond	Messaoud

CONSTANTINE. — IMPRIMERIE LOUIS MARLE.






Afr 2748.82.3
Les tirailleurs algeriens dans le
Widener Library 006450355
3 2044 088 657 051